

Robert Neville n'avait rien d'un héros,
et rien, croyait-il,
ne l'aurait obligé à le devenir.
Et pourtant, les circonstances
font de ce brave Californien de trente-six ans
un être d'exception :
le dernier homme "normal" vivant sur la Terre.
Du jour au lendemain,
il doit se méfier de tous, se protéger contre tous,
bien qu'en apparence
les autres soient restés des êtres humains comme lui.
Ses terreurs, ses accablements,
ses révoltes, l'horreur quotidienne,
le conduisent à un désespoir résigné
quand il prend conscience que c'est lui
qui est devenu un monstre aux yeux des monstres
qui s'acharnent à sa perte.
Or, une dernière épreuve l'attend,
car l'amour s'en mêle.

L'auteur.

Ecrivain américain né en 1926,
Richard Matheson débute en 1950
par un coup d'éclat, *Journal d'un Monstre*,
prélude à plusieurs dizaines de nouvelles
qui furent autant de chefs-d'œuvre.
Si ses romans sont moins nombreux,
ils n'en brillent pas moins
par la qualité puisque on peut citer de lui,
outre *Je suis une légende*
l'homme qui rétrécit,
et *Le jeune homme, la mort et le temps*,
également publiés dans
Présence du Futur.

Roman traduit de l'américain
par Claude Elsen.

ISBN : 2.207.30010.2

Illustration de couverture :
Iusse

CATÉGORIE 2

présence du futur

richard matheson

je suis une légende

richard matheson / je suis une légende

denoël



Titre original:

(I AM LEGEND)

PREMIERE PARTIE

JANVIER 1976

Première publication :
Fawcett, New York, 1954.

© by Éditions Denoël, 1955.
19, rue de l'Université, 75007 Paris
ISBN 2-207-30010-2

Lorsque le ciel — comme c'était le cas ces jours-ci — était nuageux, Robert Neville ne se rendait pas toujours compte de l'approche du soir, et parfois *ils* auraient pu envahir les rues avant qu'il ne fût rentré chez lui.

S'il avait eu l'esprit plus précis, il aurait pu calculer approximativement le moment de *leur* arrivée ; mais il avait gardé la vieille habitude de s'en remettre à la couleur du ciel. Par temps couvert, cette méthode n'était pas sûre et c'est pourquoi, ces jours-là, il préférait ne pas s'éloigner de sa demeure...

Il fit le tour de la maison, une cigarette collée au coin de la bouche, et examina chaque fenêtre pour s'assurer qu'aucune planche ne manquait : après certains assauts particulièrement violents, il arrivait que plusieurs fussent fendues ou à demi arrachées. Il lui fallait alors les remplacer, et il détestait cela. Aujourd'hui, une seule manquait. « Curieux », pensa-t-il...

Dans la cour, derrière la maison, il inspecta la serre et le réservoir d'eau. Il craignait toujours *qu'ils* ne s'attaquent au réservoir ou ne brisent à coups de pierre les vitres de la serre, auquel cas il devrait aussi les remplacer. Mais l'un et l'autre étaient intacts.

Il rentra dans la maison pour prendre un marteau et des clous. Comme il ouvrait la porte d'entrée, il jeta un regard à sa propre image dans le miroir lézardé qu'il y avait fixé un mois plus tôt. Quelques jours encore et ses morceaux tomberaient tout seuls. « Eh bien, qu'ils tombent... » se dit-il. C'était le dernier miroir qu'il mettrait là. Son effet était nul. A sa place, il mettrait de l'ail. L'ail agissait toujours...

Il traversa lentement le living-room silencieux, tourna à gauche dans le petit corridor et entra dans la chambre à coucher.

Jadis cette chambre était décorée avec soin — mais c'était en un autre temps. A présent, ce n'était plus qu'une pièce utilitaire, et le lit et le bureau de Neville y tenaient si peu de place qu'il en avait fait également son atelier. Un établi de bois dur occupait presque toute la longueur d'un des murs, portant une lourde scie à ruban, un tour à bois et une meule. Les autres outils dont se servait Neville étaient accrochés au mur, à un râtelier de fortune.

Il prit un marteau, arracha quelques clous à une vieille caisse et ressortit pour réparer la planche endommagée de la fenêtre.

Cela fait, il s'immobilisa un instant devant la maison et laissa son regard parcourir Cimarron Street

dans toute sa longueur. La rue était parfaitement silencieuse. De chaque côté de sa demeure s'entassaient les ruines carbonisées des maisons voisines, qu'il avait brûlées pour les empêcher de sauter de leur toit sur celui de sa propre maison... Puis, il aspira une longue bouffée d'air et rentra chez lui.

Il jeta le marteau sur le divan du living-room, alluma une autre cigarette et but un coup. Un peu plus tard, il se résolut à gagner la cuisine pour y mettre un peu d'ordre. Il savait qu'il aurait dû brûler les assiettes de carton, enlever la poussière qui s'accumulait, nettoyer l'évier, le tub, les toilettes, changer les draps de son lit, mais il n'en avait pas le courage, parce qu'il était un homme, qu'il était seul, et que ces choses n'avaient plus d'importance pour lui...

Il était près de midi.

A présent, Neville était dans la serre, et il remplissait un panier d'ail. Au début, l'odeur de l'ail le rendait malade, mais maintenant qu'elle avait envahi la maison, qu'elle imprégnait ses vêtements et même sa chair, lui semblait-il, il n'y prêtait plus attention. Lorsqu'il eut assez de gousses, il regagna la cuisine et les étala sur la pailleasse de l'évier.

Comme il tournait le commutateur électrique, la lumière s'alluma, puis vacilla un moment avant de briller d'un éclat normal. Il eut un soupir dégoûté : il y avait de nouveau quelque chose qui n'allait pas de ce côté... Il lui faudrait encore se plonger dans ce sacré manuel et vérifier l'installation électrique, peut-être monter un nouveau groupe électrogène.

En maugréant, il tira un siège près de l'évier, prit un couteau et s'assit. Il se mit à couper les gousses d'ail en deux, une à une. L'odeur âcre et musquée envahit la pièce. Lorsqu'elle se fit trop écœurante, il mit en marche l'appareil de conditionnement d'air. Ensuite, il prit un pic à glace et entreprit de percer un trou dans chaque demi-gousse, avant de les enfiler sur des bouts de fil de fer. Il confectionna ainsi près de vingt-cinq chapelets.

Les premiers temps, il accrochait ces chapelets aux fenêtres. Mais cela ne *les* empêchait pas de lancer des pierres de loin, et de briser ses vitres. Finalement, il avait condamné les fenêtres avec des planches : mieux valait encore transformer la maison en un tombeau obscur que de voir les vitres voler en éclats et des pierres pleuvoir dans les pièces... Depuis qu'il avait installé les appareils de conditionnement d'air, c'était supportable : on se fait à tout quand il le faut bien...

Lorsqu'il eut fini d'enfiler les gousses d'ail, il sortit et accrocha les chapelets aux volets, enlevant ceux qui s'y trouvaient déjà et qui avaient perdu leur puissante odeur. Il lui fallait procéder à cette opération deux fois par semaine. Jusqu'à ce qu'il trouve quelque chose de mieux, c'était là sa première ligne de défense...

Il passa l'après-midi à confectionner des pieux, au moyen d'épaisses chevilles de bois qu'il débitait en morceaux de trente centimètres de long avant de

tailler et d'en meuler la pointe jusqu'à ce qu'elle soit aiguë comme celle d'une dague.

C'était un travail monotone et fatigant. La sciure de bois chaude qui envahissait la pièce se collait à la peau de Neville, pénétrait ses poumons et le faisait tousser. Pourtant, il semblait ne jamais en avoir fini. Il avait beau faire une quantité incroyable de pieux, il en manquait sans cesse. Et le bois commençait à lui faire défaut...

Tout cela le déprimait. Il aurait voulu pouvoir mettre au point d'autres méthodes, mais comment ? Jamais ils ne lui laissaient le loisir de souffler et de réfléchir...

En travaillant, il écoutait les disques qu'il avait mis sur le pick-up : les Troisième, Septième et Neuvième symphonies de Beethoven. Il était heureux que sa mère, jadis, lui ait appris à aimer la musique — à présent qu'il avait trente-six ans et qu'il était seul. Cela l'aidait à supporter le terrible vide des heures.

A partir de quatre heures, il ne put se défendre de jeter de temps à autre un regard à la pendule. Il travaillait en silence, les lèvres serrées, une cigarette au coin de la bouche. Quatre heures et quart. Quatre heures et demie. Cinq heures moins le quart...

Encore une heure, et *ils* seraient là, une fois de plus, devant la maison, les ignobles bâtards...

Dès que l'obscurité tomberait...

Il se tenait devant l'énorme réfrigérateur, composant le menu de son dîner. Ses yeux las allaient des quartiers de viande aux légumes congelés, aux pains

et aux pâtés, aux fruits et aux crèmes. Il se décida à prendre deux côtelettes d'agneau, des haricots, une petite boîte de sorbet à l'orange et referma le réfrigérateur avec son coude.

Puis il alla aux piles de boîtes de conserves entassées jusqu'au plafond, prit une boîte de jus de tomate et quitta la cuisine, qui était autrefois le domaine de Kathy et n'était plus que celui de son estomac.

En posant son repas sur la table de la cuisine, il regarda la pendule. Six heures moins vingt. Le moment approchait...

Il mit un peu d'eau dans une casserole et la posa sur le fourneau. Tandis qu'il préparait les côtelettes d'agneau, l'eau se mit à bouillir. Il y jeta les haricots congelés, tout en se disant que c'était sans doute la cuisinière électrique qui dérégla le groupe électrogène.

Il se coupa deux tranches de pain et se versa un verre de jus de tomate. Il s'assit et regarda à nouveau la pendule. Les bâtards seraient bientôt là.

Lorsqu'il eut avalé son jus de tomate, il alla jusqu'à la porte d'entrée de la maison et fit quelques pas dehors. Le ciel s'assombrissait. Il faisait plus frais. Neville parcourut des yeux Cimarron Street. La brise froide agita ses cheveux blonds. L'ennui, par ce temps couvert, c'était qu'on ne savait jamais quand *ils* viendraient... Ah, et puis après tout *ils* étaient encore préférables à ces sacrées tempêtes de poussière !

Il rentra dans la maison, ferma et verrouilla la porte, mit en place la lourde barre de sécurité. Puis il

regagna la cuisine, éteignit le fourneau, retira les côtelettes du four. Comme il allait se mettre à table, il s'immobilisa soudain. Ses yeux allèrent à la pendule. Six heures vingt-cinq, aujourd'hui... Ben Cortman, au-dehors, appelait :

— Viens, Neville !

Robert Neville s'assit avec un soupir et commença à manger.



Il était dans le living-room, essayant de lire. Il s'était préparé un whisky à l'eau et tenait son verre à la main. Le pick-up était en marche, presque au maximum de sa puissance.

Malgré cela, il *les* entendait toujours, au-dehors. Il entendait leurs murmures, leurs allées et venues, leurs cris, leurs grognements, leurs batailles entre eux. De temps en temps, une pierre frappait les volets. Parfois, un chien aboyait. Et *ils* étaient là, tous, pour la même raison ...

Robert Neville ferma les yeux un instant, serra les lèvres, puis alluma une autre cigarette.- Il aurait souhaité avoir assez de loisirs pour rendre la maison insonore. La vie serait plus supportable s'il ne *les* entendait pas : même après cinq mois, il en avait encore les nerfs à vif... Pourtant, plus jamais il ne *les* regardait. Les premiers temps, il avait percé un judas dans une des planches pour *les* voir. Mais les femmes s'en étaient aperçues, et s'étaient mises à faire des gestes obscènes pour l'attirer au-dehors. Il préférait ne plus voir cela...

Il posa son livre — un traité de psychologie — et regarda stupidement le tapis en écoutant le pick-up. Il se dit qu'il pourrait se mettre du coton dans les oreilles pour ne plus *les* entendre, mais c'en serait fini, du même coup, de la musique. Et puis il refusait de se laisser mener par *eux*... Il ferma à nouveau les yeux. Le pire, pensa-t-il, c'était les femmes, les femmes et leurs gestes impudiques, escomptant qu'il les verrait dans l'obscurité et se déciderait à sortir...

Un frisson le secoua. Chaque soir c'était la même chose. Il lisait, il écoutait de la musique — et puis il se mettait à rêver d'insonoriser la maison — et à penser aux femmes. Une chaleur malsaine se rallumait au plus profond de lui. Tut cela lui était familier, et il enrageait de ne pouvoir le dominer. Cela le tourmentait toujours davantage, jusqu'à ce qu'il ne puisse plus demeurer assis. Alors il se mettait à marcher comme un ours en cage, les poings crispés. Il aurait pu mettre en marche son appareil de cinéma, ou manger quelque chose, ou se saouler, ou faire jouer le pick-up encore plus fort. Il faudrait bien faire quelque chose, si les choses empiraient encore...

Il sentit les muscles de son ventre se crispier à lui faire mal. Il reprit son livre et essaya de recommencer à lire, épelant chaque mot avec peine. Mais bientôt le livre lui tomba des mains à nouveau. Il regarda la bibliothèque. Aucun livre n'était capable d'éteindre ce feu qui était en lui. Le message des siècles était impuissant à mettre un terme au tourment silencieux qui brûlait sa chair, et cela le rendait malade. C'était

une insulte à sa dignité d'homme. Bien sûr, le désir qui le rongait était naturel — mais il était désormais sans issue. *Ils* l'avaient contraint au célibat, et il lui fallait s'en accommoder. « Tu as un esprit, non ? se dit-il. Eh bien, sers-t'en ! »

Il poussa le pick-up au maximum de sa puissance et se força à lire une page entière sans s'interrompre, mais il ne put aller plus loin.

Pourquoi ne le laissaient-ils pas tranquille ? S'imaginaient-ils *qu'ils* pourraient *tous* l'avoir ? Etaient-ils donc si stupides ? Pourquoi continuaient-ils à venir chaque nuit ? Après cinq mois, *ils* auraient dû renoncer, et essayer ailleurs !

Il alla se verser un autre whisky. Comme il venait de se rasseoir, il entendit des pierres rouler sur le toit et tomber derrière la maison. Leur bruit fut couvert par la voix de Ben Cortman, qui criait comme tous les jours :

— Viens, Neville !

« Un jour, je l'aurai, ce bâtard..., pensa-t-il en buvant une gorgée d'alcool. Je lui enfoncerai un pieu dans la poitrine. Je lui en confectionnerai un, spécialement pour lui, plus long que les autres, avec des rubans — le salaud... »

Demain, oui, demain il insonoriserait la maison. Les jointures de ses poings crispés étaient blanches. Il ne fallait plus qu'il pense à ces femmes. S'il ne *les* entendait plus, peut-être cesserait-il d'y penser ? Demain...

Les accents de *l'Année de la Peste*, de Roger Leie, emplirent la pièce.

Avec un sursaut de rage, il arracha le disque du plateau et le brisa contre son genou. Il y avait longtemps qu'il voulait le faire. Les jambes raides, il alla dans la cuisine et jeta les morceaux du disque à la poubelle. Puis, un long moment, il resta là, dans l'obscurité, les yeux fermés, les dents serrées, se bouchant les oreilles de ses deux mains.

— Laissez-moi tranquille... *Laissez-moi tranquille !...*

Rien à faire. La nuit, *ils* étaient les plus forts. Ce n'était même pas la peine d'essayer : la nuit était *leur* royaume... La seule chose à faire, c'était de se coucher et de se mettre de la cire dans les oreilles. Comme chaque nuit...

Rapidement, en s'efforçant de ne penser à rien, il gagna la chambre à coucher, se déshabilla, enfila un pantalon de pyjama et passa dans la salle de bains. Il ne mettait jamais la veste de ses pyjamas : c'était une habitude qu'il avait prise à Panama, pendant la guerre. En se levant, il regarda sa large poitrine dans le miroir, et la croix tatouée qui l'ornait, souvenir d'un soir de cuite à Panama : peut-être lui devait-il la vie ? Il se brossa les dents avec soin : il faisait très attention à l'état de ses dents, car à présent il était son propre dentiste. Il pouvait négliger beaucoup de choses, mais pas sa santé. Au fait, il devrait se méfier : il buvait trop...

Après avoir éteint partout, il revint dans la chambre à coucher. Le lit était couvert de sciure de bois. En secouant la couverture, il se dit qu'il devrait dresser une cloison entre l'établi et le lit.

Il se coucha et se mit des boules de cire dans les oreilles. Alors, enfin, ce fut le silence. Il éteignit la lumière et commença à s'agiter. Le cadran phosphorescent du réveille-matin indiquait à peine dix heures. « Bien, pensa-t-il, comme ça je me lèverai tôt. » Il attendit le sommeil.

Mais le silence ne suffisait pas. Il continuait à *les* voir, au-dehors, les hommes au visage livide, rôdant autour de la maison, cherchant sans répit un moyen pour entrer, pour venir jusqu'à lui. Sans doute certains étaient-ils tapis comme des chiens, les yeux fixés sur la maison, les dents grinçantes. Et il y avait les femmes...

Allait-il recommencer à penser à elles ? Il enfonça son visage dans l'oreiller tiède, et répéta mentalement les mots qu'il redisait chaque nuit : « Mon Dieu, faites que le matin vienne... »

Plus tard, il rêva de Virginia, et il cria dans son sommeil, et ses doigts s'agrippèrent aux draps, frénétiquement, comme des serres...

Le réveil sonna à cinq heures et demie.

Robert Neville commença par allumer une cigarette, puis il se leva, gagna le living-room toujours plongé dans l'obscurité et regarda au-dehors par le judas.

Sur la pelouse, devant la maison, les silhouettes sombres évoquaient de silencieuses sentinelles. Tandis qu'il *les* observait, certains d'entre eux commencèrent à s'éloigner, et il *les* entendit marmotter aigrement entre eux. Une nouvelle nuit s'achevait.

Il revint dans la chambre à coucher, alluma l'électricité et s'habilla. Comme il passait sa chemise, il entendit Ben Cortman crier encore une fois :

— Viens, Neville !

Et ce fut tout. A présent, il le savait, *ils* allaient s'en aller, tous, plus faibles que *lorsqu'ils* étaient venus — à moins *qu'ils* ne se fussent attaqués à l'un d'entre eux. *Ils* le faisaient souvent. Il n'y avait entre eux aucune solidarité. Leur instinct seul *les* poussait

Après s'être habillé, Neville s'assit sur son lit et nota son programme de la journée :

Tour à bois chez Sears.

Eau.

Vérifier le générateur.

Bois (?).

Comme toujours...

Il avala rapidement un petit déjeuner sommaire (un verre de jus d'orange, un toast, deux tasses de café), tout en se morigénant : il aurait dû consacrer plus de temps à ses repas. Après quoi, il se brossa les dents. « Ça, au moins, c'est une bonne habitude », se dit-il pour se réconforter.

Lorsqu'il sortit, il commença par regarder le ciel qui était clair, à peu près sans nuages. Bon : aujourd'hui, il pourrait quitter la maison... Le miroir fixé à la porte d'entrée était tombé, comme il l'avait prévu. Il s'en occuperait plus tard.

Il y avait un corps allongé sur le trottoir et un autre à demi caché par les arbustes de la haie. C'étaient deux femmes. C'étaient presque toujours des femmes.

Il sortit la camionnette du garage et ouvrit sa portière arrière. Puis il enfila de gros gants et revint auprès des cadavres. En les enfournant dans la camionnette, il se dit qu'à la lumière du jour *elles* n'avaient vraiment rien de séduisant. Il ne devait plus y avoir une goutte de sang dans leurs veines : on aurait dit deux poissons morts...

Il arpenta rapidement la pelouse, ramassant les pierres dont elle était jonchée et les rassemblant dans

un sac de toile qu'il mit également dans la camionnette avant de retirer ses gants.

Alors il rentra dans la maison, se lava les mains et prépara le déjeuner qu'il emporterait : deux sandwiches, quelques petits gâteaux et un thermos de café chaud. Cela fait, il emplît un sac à dos des pieux qu'il avait confectionnés la veille et le fixa à son épaule, en glissant un maillet dans la bretelle. Il ressortit, en fermant soigneusement la porte derrière lui.

Il ne perdrait pas son temps, ce matin-là, à chercher Ben Cortman : il avait trop de choses à faire. Un instant, il pensa à son projet d'insonorisation de la maison, mais cela aussi, il s'en occuperait un autre jour. Un jour où le ciel serait couvert. La première chose à faire qu'il avait notée sur sa liste, était d'aller chez Sears pour prendre un autre tour à bois. Mais auparavant, il devait se débarrasser des corps, bien entendu...

Il mit la voiture en marche et se dirigea vers Compton Boulevard. Là, il tourna à droite, et continua à rouler vers l'Est, entre les maisons silencieuses et les voitures parquées, vides et mortes.

Les yeux de Robert Neville se portèrent vers le niveau d'essence. Le réservoir était encore à moitié rempli mais il ferait aussi bien de s'arrêter au garage de Western Avenue et de faire le plein... Cela fait, et tant qu'il était dans la station déserte, il vérifia le niveau de l'huile, l'eau et les pneus. Tout allait bien, comme d'habitude. U prenait un soin tout particulier de sa voiture : il ne pouvait courir le risque de

tomber en panne et de ne pouvoir rentrer avant le crépuscule... Si jamais cela lui arrivait, ce serait la fin.

Il se remit en route, suivant les rues silencieuses, où il n'y avait âme qui vive. Mais Robert Neville savait où *ils* étaient.

Le feu brûlait toujours. Lorsque la voiture s'en approcha, Neville mit ses gants et un masque à gaz. Un ruban de fumée noire montait de l'énorme excavation creusée en juin 1975.

Il arrêta la camionnette et en descendit rapidement, pressé d'en finir avec ce travail. Il tira l'un des corps jusqu'au bord de la fosse et l'y jeta. Le corps roula le long de la pente et s'arrêta sur l'énorme tas de cendres brûlantes, au fond du trou. Neville retourna à la camionnette, en respirant avec peine. Même avec son masque, il avait toujours l'impression d'étouffer, lorsqu'il était là... Le second corps suivit le même chemin que le premier, puis ce fut le tour du sac de pierres.

La camionnette repartit.

Après avoir roulé un moment, Neville retira ses gants et son masque à gaz et les jeta au fond de la voiture. Ses lèvres aspirèrent une large goulée d'air frais. Il prit la gourde qui se trouvait toujours près de lui, dans la voiture, avala une bonne lampée de whisky et alluma une cigarette, dont il aspira longuement la fumée. Il lui arrivait d'aller à la fosse crématrice tous les jours, des semaines durant, et cela le

rendait toujours malade. Il pensait à Kathy, dont les cendres étaient là, en bas...

Sur la route d'Inglewood, il s'arrêta devant une épicerie pour prendre quelques bouteilles d'eau minérale. Comme il entra dans le magasin silencieux, l'odeur des aliments pourris heurta ses narines. Il avança néanmoins entre les comptoirs couverts d'une épaisse poussière, en réprimant une nausée.

Il trouva des bouteilles d'eau minérale au fond, près d'une porte donnant sur un escalier. Après avoir transporté toutes les bouteilles dans la camionnette, il revint à cette porte, monta ces escaliers. Il se pouvait que le propriétaire du magasin fût en haut ; pourquoi ne pas s'en assurer et, éventuellement, passer tout de suite au point suivant de son programme ?

Il y *en* avait deux. Dans le living-room, allongée sur un divan, il y avait une femme d'une trentaine d'années, en robe d'intérieur. Sa poitrine se soulevait et s'abaissait lentement. Elle avait les yeux fermés.

Les mains de Neville hésitèrent un instant avant de prendre le maillet et le pieu. C'était toujours difficile, quand *ils* étaient vivants — surtout avec les femmes...

Elle eut un râle bref et rauque. En allant vers la pièce voisine, il entendit un bruit évoquant celui de l'eau qui coule. Il ne se retourna pas. « Que puis-je faire d'autre ? » se demanda-t-il. Il s'arrêta un instant à l'entrée de la chambre à coucher, regardant le petit lit près de la fenêtre, la gorge serrée, le souffle court. Il s'approcha et se pencha sur la petite fille endormie. « Pourquoi faut-il qu'elles me rappellent toutes

Kathy ? » pensa-t-il, en prenant un autre pieu, d'une main qui tremblait...



En roulant lentement vers les magasins Sears, Neville essayait de penser à autre chose en se demandant pourquoi seuls les pieux de bois étaient efficaces. Cela le fit sourire malgré lui : n'était-il pas extraordinaire qu'il ait mis cinq mois à se poser cette question ?

Elle en appela une autre : comment réussissait-il chaque fois à *les* frapper au cœur ? Il le fallait : le Dr Busch l'avait bien dit. Et pourtant lui, Neville, n'avait aucune notion d'anatomie... Ses sourcils se froncèrent. Cela l'irritait de penser qu'il se livrait depuis si longtemps à cette odieuse pratique sans jamais s'être employé à répondre à ces questions. Et pourtant non : il valait mieux y réfléchir posément ; s'appliquer à poser tous les problèmes avant d'essayer de les résoudre ; procéder méthodiquement, scientifiquement...

« Ouais, pensa-t-il... Ça, c'est un souvenir du vieux Fritz... » « Le vieux Fritz », c'était son père. Neville ne l'avait pas aimé et il détestait tout ce qui lui rappelait son esprit logique. Jusqu'à sa mort, Fritz Neville avait contesté l'existence des vampires...

Chez Sears, il prit un tour à bois, le déposa dans la camionnette, puis entreprit d'explorer l'immeuble.

Il y *en* avait cinq dans la cave, tapis dans les coins les plus sombres. Neville en trouva même un dans un réfrigérateur hors de service, et faillit écarter de rire :

curieux endroit pour se cacher, ce cercueil émaillé ! Il fit le nécessaire. Un peu plus tard, il pensa au manque d'humour d'un monde où l'on n'avait plus d'autres occasions de rire...

Vers deux heures, il mangea ses sandwiches, et leur trouva un goût alliacé. Ce qui l'amena à se demander une fois de plus de quelle manière l'ail agissait sur *eux*. C'était son odeur qui *les* faisait fuir, bien sûr : mais *pourquoi* ? Tout ce qui *les* concernait, décidément, était étrange : le fait *qu'ils* se cachaient le jour, que l'ail *les* tenait à l'écart, qu'il fallait *les* exterminer avec des pieux de bois, *qu'ils* étaient censés redouter les croix et les miroirs... Oui, justement, les miroirs : suivant la légende, *leur* image ne s'y reflétait pas. Or il savait que ce n'était pas vrai — pas plus *qu'ils* ne se transformaient en chauves-souris. C'étaient là des superstitions que la logique et l'observation démentaient. Il n'était pas moins ridicule de *leur* prêter le pouvoir de se changer en loups. Sans doute y avait-il des chiens-vampires : il en avait vu et entendu, la nuit, autour de chez lui. Mais ce n'étaient jamais que des chiens...

Robert Neville se secoua. « Pense à autre chose, se dit-il. Tu n'es pas encore prêt... » Le temps viendrait où il résoudrait ces problèmes, un à un, mais c'était encore trop tôt. Il avait, pour l'instant, assez de soucis sans cela...

Après avoir déjeuné, il alla de maison en maison et utilisa tous ses pieux.

Il en avait emporté quarante-sept.

La puissance du vampire tient à ce que personne ne croit à son existence...

« Merci quand même, Dr Van Helsing... » pensa Neville en refermant *Dracula* (1). Il était assis près de la bibliothèque, écoutant le deuxième concerto pour piano de Brahms, un verre de whisky dans la main droite, une cigarette à la bouche.

C'était vrai. Ce livre était un ramassis de superstitions et de méchante littérature feuilletonnesque, mais cette phrase au moins était juste : personne, jadis, ne croyait aux vampires, et comment eût-on combattu une chose à quoi l'on ne croyait pas ? Telle avait été la situation. Les vampires avaient été, longtemps, un mythe nocturne venu du moyen âge, sans consistance ni vraisemblance, tout juste digne d'inspirer les conteurs d'histoires. Les vampires, c'était le passé, un sujet de fables pour magazines populaires et films d'épouvante. Une vague superstition, qui se transmettait de siècle en siècle...

(1) Célèbre roman de Bram Stoker consacré aux vampires, dont le Dr Van Helsing est l'un des principaux personnages, et dont on a tiré plusieurs films. (*N. d. T.*).

Et pourtant cette légende avait un fond de vérité, mais personne n'avait jamais eu l'occasion de s'en assurer. Oh ! on se doutait bien que ce mythe devait correspondre à quelque chose — mais pas à *cela* ! *Cela*, c'était pure imagination, bien sûr, *cela* ne pouvait pas être vrai, n'est-ce pas ? Et avant même que la science eût songé à se pencher sur la légende, la légende avait eu raison de la science et de tout le reste.

Il n'avait pu trouver de bois pour confectionner de nouveaux pieux. Il n'avait pas vérifié le groupe électrogène. Il n'avait pas balayé les débris du miroir brisé. Il n'avait pas dîné. Il n'avait pas d'appétit. Cela n'était ni grave ni surprenant — ni rare : comment faire le genre de chose à quoi il avait passé son après-midi et, ensuite, se mettre à table d'un cœur léger ? Non, pas même après cinq mois de cette vie...

H pensa aux onze... non, aux douze enfants de l'après-midi — et avala son whisky en deux gorgées. Il cligna des yeux, et la chambre vacilla un peu autour de lui. « Tu es noir, mon petit père... », pensa-t-il. Et puis après ? N'avait-il pas de bonnes raisons pour se saouler ?

Il jeta son livre à l'autre bout de la pièce. « Bonsoir, Van Helsing, Mina, Jonathan et le Comte aux yeux sanglants (1) ! Bonsoir créatures de légende, sottes variations sur un thème imaginaire !... »

(1) Personnages de *Dracula*. (N. d. T.).

Son ricanement moqueur s'arrêta de lui-même dans sa gorge. Dehors, Ben Cortman l'appelait... « J'arrive, Benny, j'arrive, se dit-il... Le temps de passer mon smoking... » Et après tout, *pourquoi pas* ? Pourquoi ne pas sortir ? C'était le plus sûr moyen d'en avoir fini avec eux...

Il suffisait de devenir *l'un d'entre eux* ! La simplicité de la chose le frappa. Oui, au fait, pourquoi pas ? Pourquoi se donner tant de mal, quand il suffisait d'ouvrir une porte et de faire quelques pas dehors pour être tranquille ? Il eût été bien empêché de le dire. Bien sûr, il y avait toujours la faible possibilité que d'autres hommes pareils à lui existassent encore quelque part, essayant eux aussi de s'en sortir, avec l'espoir de se retrouver un jour parmi ceux de leur espèce. Mais comment les découvrir, s'ils étaient à plus d'un jour de voyage de sa maison ?

Il se versa un autre verre de whisky.

En mettant des chapelets d'ail aux fenêtres, en défendant la serre, en brûlant *leurs* cadavres, en les détruisant un à un, *il* réduisait lentement *leur* nombre. Mais à quoi bon se leurrer ? Il n'avait jamais rencontré un autre homme pareil à lui, un homme *normal*...

Il se laissa tomber pesamment sur une chaise. « Et voilà, pensa-t-il. Je suis là, assis comme un idiot, entouré par une armée de suceurs de sang, qui ne demandent qu'à s'abreuver de mon hémoglobine... Buvez un coup, les gars, c'est ma tournée ! » Une grimace de haine tordit ses traits. « Bâtards ! Je

tuerai le fils de chacune de vos mères avant de capituler ! »

Sa main se crispa sur son verre jusqu'à le briser. Il regarda d'un œil hagard les morceaux de verre sur le tapis, et celui qui s'était fiché dans sa paume, où un peu de sang se mêlait au whisky. Voilà qui *les* aurait mis en goût î... Il dut résister à la tentation d'ouvrir la porte et de *leur* tendre sa main sanglante, rien que pour entendre leurs hurlements. Puis un frisson le parcourut tout entier et il ferma les yeux. « Pas de bêtises, petit père, pensa-t-il. Va soigner cette main. » Il alla dans la salle de bains, nettoya et désinfecta soigneusement sa blessure et se fit un pansement. Revenu dans le living-room, il mit un autre disque sur le pick-up et alluma une cigarette.

« Que ferai-je si je suis jamais à court de clous de cercueil ? » se demanda-t-il, en suivant des yeux la fumée qui s'élevait vers le plafond... Mais cette éventualité était peu probable. Il y en avait encore un millier de boîtes dans le placard de Kathy... non ! Dans le placard du *garde-manger*... Ne pas prononcer certains noms, surtout... Ne pas *penser* le nom de Kathy.

Jadis, c'était la chambre de Kathy...

Sur le pick-up, il avait mis *l'Age de l'Angoisse*, de Léonard Bernstein. L'âge de l'angoisse... Tu croyais avoir connu l'angoisse, Léonard, cher Lenny ? J'aimerais te présenter Ben Cortman : Lenny et Benny... « Cher compositeur, je vous présente un *décompositeur*... » La jolie histoire ! Et celle-ci : « Maman, quand je serai grande, je voudrais devenir

un vampire, comme papa ! — Bien sûr, mon chéri, je te le promets ! »

Son verre était à nouveau vide. Il le remplit de la main gauche, la droite lui faisait mal. Au diable la sobriété ! Au diable les idées claires ! Progressivement, la pièce se mettait à tourner autour de lui comme un gyroscope. C'était une sensation curieuse. Il regarda son verre, le pick-up. Au-dehors, *ils* rôdaient, *ils* murmuraient, *ils* attendaient « Pauv' vampires, se dit-il. Pauv' petits monstres, qui tournent en rond, tout perdus, si assoiffés... »

Il leva un doigt sentencieux : « Mes amis, si je suis parmi vous ce soir, c'est pour discuter du problème des vampires... Bien sûr, dites-vous, c'est une espèce minoritaire, à supposer même qu'ils existent. Eh bien, oui, ils existent, et ils ne sont pas tellement minoritaires... Pour être bref, je vous exposerai ma thèse en quelques mots : les vampires souffrent d'un préjugé, comme toutes les minorités. Vous savez ce que c'est : on les déteste parce qu'on les craint. C'est pour-quoi...

Il vida son verre.

« ...Résumons la question : à une certaine époque, au plus sombre du moyen âge, la puissance du vampire était grande et il suscitait la terreur. C'est pourquoi on jeta l'anathème sur lui. La Société le hait sans raison ! Ses crimes sont-ils plus grands que ceux des parents qui tuent la personnalité de leurs enfants ? Le vampire fait battre les cœurs plus vite et se dresser les cheveux. Mais est-il plus monstrueux qu'un père qui donne la vie à un gosse névrosé et en

fait un homme politique ? Qu'un industriel qui fait le bien avec l'argent qu'il a amassé en vendant des armes et des bombes aux gens de guerre ? Qu'un fabricant d'alcool ?... (Pardonnez-moi, m'sieurs dames, je suis en train de calomnier le sein qui me nourrit...) Mais est-il plus monstrueux, après tout, que le directeur de journal qui abreuve ses lecteurs de saletés et de crimes ? Franchement, faites votre examen de conscience, mes mignons : est-ce que le vampire est *tellement* condamnable ?...

« Tout ce qu'il fait, c'est boire du sang. Pourquoi, dès lors, cet injuste préjugé à son égard ? Pourquoi le vampire ne vivrait-il pas où il lui plaît ? Pourquoi le contraindre à se cacher ? Pourquoi vouloir le détruire ? Vous avez transformé ce pauvre innocent en un animal traqué. Il n'a pas de moyen d'existence, pas la possibilité de s'instruire, il n'a même pas le droit de voter. Et vous vous étonnez qu'il se voie forcé de mener une existence nocturne, en marge de la légalité ?... »

Robert Neville ricana amèrement.

« Ouais, grogna-t-il, ouais... Mais ça vous plairait, de voir votre sœur en épouser un ?... »

Il eut un hoquet.

« Là, tu m'as eu, mon pote !... » conclut-il.

La musique s'arrêta, et l'aiguille continua à frotter sur le disque, à vide. Neville restait assis, frissonnant un peu. Voilà l'inconvénient de boire trop : on n'apprécie plus les charmes de l'ivresse. C'est un cercle vicieux : avant de trouver la paix, on devient malade. Déjà la chambre avait ralenti son mouve-

ment giratoire, et les sons extérieurs recommençaient à heurter ses tympanes :

— Viens, Neville !

Il eut une nausée. Il respirait avec peine. Sortir... Dehors, il y avait les femmes, avec leurs vêtements dégrafés, leur chair offerte à ses caresses, leurs lèvres avides de... *avidées de son sang* !

Il se força à se lever, à marcher. « Que faire, maintenant ? Recommencer les mêmes gestes encore ? Lire, boire, insonoriser la maison... » Pourquoi y avait-il ces femmes, impudiques, assoiffées de sang, nues, lui offrant leurs corps nus, leur chair chaude... Non, *pas chaude*, justement... Qu'espéraient-elles, qu'espéraient-ils au juste ? Qu'il allait sortir et se livrer à *eux* ?

Comme un automate, il se vit aller jusqu'à la porte d'entrée, enlever la barre de sécurité qui la défendait. « J'arrive, mes jolies, j'arrive... » Dehors, *ils* entendirent le bruit de la barre d'acier, et un hurlement de joie anticipée s'éleva dans la nuit.

Neville leva les poings et se mit à cogner à grands coups dans le mur, jusqu'à ce que le sang coule de ses deux mains. Alors il s'arrêta et resta là, immobile, désarmé, claquant des dents.

Après un instant, cela alla mieux.

Il remit la barre de sécurité et gagna la chambre à coucher, où il se laissa tomber sur le lit avec un grognement épuisé. Sa main gauche frappa une fois encore le bois du lit, faiblement.

« Mon Dieu, pensa-t-il, combien de temps cela va-t-il durer, combien de temps ?... »

Le réveille-matin ne sonna pas, parce qu'il avait oublié de le remonter. Lorsqu'il s'éveilla, il était dix heures.

Avec un soupir dégoûté, il s'assit sur le lit et, aussitôt, un marteau se mit à lui battre les tempes. « Parfait, pensa-t-il, j'ai la gueule de bois. C'est exactement ce qu'il me fallait ! » Il se traîna jusqu'à la salle de bains et se plongea le visage dans l'eau froide. Il se sentait malade comme un chien. Dans le miroir, son visage blême et mal rasé avait l'air d'être celui d'un homme de quarante-cinq ans.

Il alla ouvrir la porte d'entrée et lâcha un juron à la vue du cadavre de femme allongé sur le trottoir. Mais la colère menaçait d'aggraver sa migraine et il préféra penser à autre chose. Le ciel était d'un gris terne. « A merveille ! pensa-t-il. Encore un jour à passer dans ce trou à rat fortifié ! » Il claqua la porte, mais le bruit résonna douloureusement dans son crâne. Il entendit tomber sur le sol de ciment les derniers débris du miroir.

Deux tasses de café noir n'arrangèrent rien du tout,

et il songea à recommencer à se saouler. Mais le whisky lui parut avoir un goût de térébenthine, et il jeta le verre à moitié rempli contre le mur du living-room.

Il se laissa tomber sur le divan. Décidément, ils avaient été les plus forts, ces salauds...

Lorsqu'il eut un peu récupéré, il sortit de la maison pour respirer l'air humide. Il ne regarda pas sa demeure, qu'il avait prise en haine, comme il haïssait aussi les maisons voisines, les pelouses, les trottoirs, et tout ce qui constituait Cimarron Street, son seul horizon. Il retrouvait peu à peu ses esprits. Et soudain il éprouva l'impérieux besoin de bouger. Ciel couvert ou non, il fallait qu'il aille en ville...

Il ferma la porte d'entrée, ouvrit celle du garage et sortit la camionnette, sans prendre la peine de fermer le garage derrière lui. « Je rentrerai vite, se dit-il. Rien qu'un petit tour... »

Il se mit au volant, mit la voiture en marche et, tout de suite, poussa sur l'accélérateur, en se dirigeant vers Compton Boulevard. Il ne savait pas au juste où il allait. Il prit le virage à soixante à l'heure et passa à quatre-vingt-dix avant d'atteindre le croisement suivant. La voiture bondissait en avant sous son pied qui écrasait le champignon. Ses mains étaient soudées au volant et il avait le visage figé d'une statue. Il descendit à cent quarante le boulevard désert et sans vie, le moteur grondant seul dans le grand silence...



L'herbe du cimetière était si haute que son propre poids la faisait se coucher. On n'entendait aucun bruit, à part celui des pas de Neville et le chant absurde des oiseaux. « Jadis, pensa-t-il, je croyais qu'ils chantaient parce qu'ils étaient heureux de l'harmonie du monde. Je me trompais : ils chantent parce qu'ils n'ont pas de cervelle... »

Il avait couvert près de dix kilomètres en voiture avant de se demander où il allait. Curieusement, son esprit et son corps lui dissimulaient sa vraie destination. Il savait seulement qu'il était malade et qu'il lui fallait s'éloigner de la maison. Il ne se rendait pas compte qu'il allait rendre visite à Virginia. Pourtant, c'est vers le cimetière qu'il avait roulé à cette allure folle.

Depuis quand n'y était-il plus venu ? Au moins un mois. Il aurait dû apporter des fleurs, mais c'était seulement devant la grille qu'il avait pris conscience du but de sa course insensée. La vieille souffrance lui fit serrer les lèvres : pourquoi Kathy n'était-elle pas là, elle aussi ? Pourquoi avait-il obéi si aveuglément à ces imbéciles, lorsqu'ils avaient promulgué leurs ordonnances idiotes, durant l'épidémie ? Il lui semblait qu'il aurait moins mal, s'il savait que Kathy dormait là, près de sa mère...

En approchant de la crypte, il tressaillit en remarquant que la porte de fer était entrouverte. « Oh ! non... » pensa-t-il en se mettant à courir dans l'herbe humide. S'ils sont venus ici, s'ils l'ont touchée, je jure

que je brûlerai la ville entière jusqu'à ses fondations ! » Il ouvrit la porte toute grande et ses yeux allèrent au socle de marbre sur lequel reposait le cercueil scellé. Il était toujours là, intact. Neville eut un soupir de soulagement. C'est alors qu'il vit l'homme étendu dans un coin de la crypte, le corps lové à même le sol glacé. Avec un grognement de rage, Neville se jeta sur lui et, le saisissant par ses vêtements, le tira jusqu'à l'entrée de la crypte et le jeta brutalement dehors, sur l'herbe. Le corps roula sur lui-même et s'arrêta sur le dos, sa face blême tournée vers le ciel.

Neville rentra dans la crypte, en haletant un peu. Il ferma les yeux et posa les deux mains sur le couvercle du cercueil. « Je suis là, dit-il tout bas. Je suis revenu. Rappelle-toi... » Il jeta les fleurs qu'il avait apportées lors de sa précédente visite et ramassa quelques feuilles que le vent avait poussées à l'intérieur de la crypte. Puis il s'assit à côté du cercueil et posa son front sur le métal glacé. Le silence le prit dans ses mains froides et bienveillantes...

« Si seulement je pouvais mourir maintenant, pensa-t-il. Tranquillement, doucement, sans cris, sans peur. Si je pouvais rester avec elle. Si je pouvais croire que je serais avec elle... » Ses doigts se crispèrent lentement, et sa tête se pencha sur sa poitrine. « Virginia, emmène-moi là où tu es... »

Une larme coula sur sa main immobile.

Il n'eut aucune notion du temps qu'il passa ainsi. Après un long moment, pourtant, son désespoir

s'apaisa, et il se sentit plus calme. Alors il se releva. « Oui, pensa-t-il, c'est ainsi : je suis toujours vivant... Mon cœur bat, mon sang coule, mes muscles jouent, tout cela sans raison et sans but, mais c'est ainsi... »

Il sortit de la crypte en refermant la porte derrière lui, doucement, comme s'il eût craint de troubler le sommeil de Virginia.

Il avait oublié l'homme... Il faillit trébucher sur son cadavre et s'arrêta brusquement, stupéfait. Que s'était-il passé ? L'homme était mort, bel et bien mort. Mais pour quelle raison ? La transformation avait été si rapide et si complète que déjà, d'aspect et d'odeur, on eût dit un cadavre de plusieurs jours ! L'esprit de Neville travaillait dans un grand état d'excitation. *Quelque chose* avait tué le vampire, quelque chose d'extraordinairement efficace. Le cœur n'avait pas été touché, il n'y avait pas d'ail aux alentours, et pourtant...

Mais oui, bien sûr : *la lumière du jour !*

Neville s'injuria lui-même pour n'y avoir pas pensé plus tôt. Depuis cinq mois il savait avec quels soins ils s'enfermaient durant la journée, et pas une fois il n'avait fait le rapprochement entre les deux faits ! C'était trop stupide...

Les rayons du soleil. L'infrarouge et l'ultraviolet. Il fallait que ce soit cela. Mais pourquoi ? Et pourquoi ne savait-il rien lui-même touchant les effets de la lumière solaire sur l'organisme humain ? Autre chose ; cet homme avait été un des *vrais* vampires, les morts-vivants. Le soleil aurait-il les mêmes effets sur les autres, les vivants simplement contaminés ?

Pour la première fois depuis des mois, il éprouvait quelque chose qui ressemblait à de l'excitation. Il courut jusqu'à la camionnette. En caquant la porte derrière lui, il se demanda s'il n'aurait pas dû emporter le cadavre de l'homme et le jeter ailleurs : n'attirerait-il pas les autres, n'envahiraient-ils pas la crypte ? Non : de toute manière ils ne s'approcheraient pas du cercueil entouré d'ail. En outre, le sang de l'homme, à présent, était mort... Et une autre idée se fit jour dans l'esprit de Neville : *les rayons du soleil avaient une action sur leur sang !* Était-il possible, dès lors, que tout fût en relation avec le sang ? L'ail, la croix, le miroir, le pieu, la lumière du jour, la terre où certains d'entre eux dormaient ? Il ne voyait pas comment, et pourtant...

Il fallait absolument qu'il se livrât à des recherches méthodiques. Peut-être la clef du problème était-elle là. Il avait déjà pensé à des questions de ce genre, mais peu à peu il avait laissé les choses aller leur train. Il fallait qu'il se mît à étudier sérieusement le sujet.

La voiture repartit. Lorsqu'il atteignit le quartier résidentiel, il l'arrêta à proximité du premier bloc d'immeubles. La première porte à laquelle il s'attaqua était fermée à clef. Il réussit à pénétrer dans un immeuble voisin, monta des escaliers, entra dans un appartement sombre.

Il trouva la femme dans la chambre à coucher. Sans hésiter, il arracha les couvertures et la tira par les poignets. Lorsque son corps heurta le sol, elle eut un gémissement. Il la hala sans ménagement à travers

la pièce. Dans le living-room, elle commença à bouger un peu. Ses mains se crispèrent sur les poignets de Neville et son corps s'agita faiblement. Elle avait toujours les yeux fermés, mais elle haletait et semblait vouloir se soustraire à son étreinte. Ses ongles noirs s'enfoncèrent dans la chair de Neville. Il lâcha ses poignets et la saisit par les cheveux. D'habitude, il ne pouvait se défendre d'une certaine hésitation à la pensée que ces êtres, mise à part leur incompréhensible monstruosité, étaient semblables à lui — mais à présent le besoin de savoir le poignait et il était insensible à tout le reste.

Malgré tout, il frissonna lorsque la femme émit un sourd gémissement de terreur, au moment où il jeta son corps sur le trottoir... Elle y demeura étendue, impuissante, ses mains s'ouvrant et se fermant spasmodiquement, ses lèvres s'amincissant jusqu'à ne plus former qu'un imperceptible trait rouge.

Robert Neville la regardait intensément, mordant ses propres lèvres. « Bien sûr, elle souffre, se disait-il... Mais elle est des leurs, et elle m'aurait tué avec joie si elle en avait eu l'occasion. C'est ainsi qu'il faut voir les choses... » Pourtant, il claquait des dents, en la regardant mourir.

Au bout de quelques minutes, elle cessa de remuer et ses mains s'ouvrirent comme des lis blancs sur le ciment. Neville se pencha et posa son oreille sur sa poitrine. Le cœur ne battait plus. Déjà sa chair devenait froide.

Il se redressa avec un mince sourire. Ainsi, c'était

vrai... Plus besoin de pieux. Il avait trouvé une meilleure méthode — après tout ce temps...

Puis il eut un doute : comment savoir, avant le crépuscule, si la femme était *réellement* morte ? Cette pensée le remplit d'une colère nouvelle : pourquoi chaque question en appelait-elle une autre ? De toute manière, il ne pouvait rester là jusqu'au coucher du soleil...

Il retourna à la camionnette, qu'il avait parquée devant une épicerie et en profita pour entrer dans celle-ci et y prendre une boîte de jus de tomate. Tandis qu'il buvait, la réponse éclata dans son esprit : // *n'avait qu'à emporter le corps avec lui !*

En mettant le moteur en marche, il consulta la montre du tableau de bord : trois heures. Il avait tout le temps de retourner chercher le cadavre et de rentrer chez lui avant qu'ils arrivent.

Il lui fallut près d'une demi-heure pour retrouver la maison et le corps de la femme, mettre ses gants, embarquer le cadavre dans la camionnette en évitant de regarder son visage. Cela fait, il referma soigneusement l'arrière de la voiture, ôta ses gants et s'assit au volant. Machinalement, il regarda l'heure à nouveau. Trois heures. Il avait tout le temps-

Soudain, il eut un sursaut. Son cœur se mit à sauter dans sa poitrine. Il colla son oreille à la montre.

Elle était arrêtée.

Ses doigts tremblaient, tandis qu'il tournait fébrilement la clef de contact et poussait furieusement sur le démarreur...

Quelle folie ! Il avait mis une heure pour atteindre le cimetière et y avait passé un temps interminable. Après quoi, il était revenu en ville, avait cherché cette femme, l'avait regardée mourir, était allé à l'épicerie, était retourné la chercher. Quelle heure pouvait-il bien être *en réalité* ?

Une terreur sans nom lui glaçait les veines. Il les imaginait l'attendant, autour de sa maison... Et n'avait-il pas laissé la porte du garage ouverte ? Seigneur ! L'essence, les outils... *le groupe électrogène !*

Avec un grognement, il poussa à fond sur le champignon et la petite camionnette bondit en avant. L'aiguille du compteur de vitesse passa à cent dix. Que se passerait-il s'ils l'attendaient ? Comment rentrerait-il chez lui ? Il se contraignit au calme. Il ne pouvait leur laisser gagner la partie, maintenant. Il fallait qu'il rentre chez lui. « J'y arriverai », se dit-il. Mais il ne voyait pas comment. Il se serait tué pour avoir oublié de remonter la montre. « Ne te casse pas

la tête, pensa-t-il... Ils le feront volontiers à ta place ! » Soudain, il se rendit compte qu'il défaillait presque de faim : c'est à peine s'il avait mangé depuis la veille.

Les rues silencieuses défilaient devant lui et il lançait çà et là des regards inquiets pour s'assurer qu'ils n'apparaissaient pas dans l'entrée des maisons. Il lui semblait que l'obscurité tombait rapidement, mais peut-être n'était-ce qu'un effet de son imagination. Il ne pouvait être *tellement tard*...

Comme il passait le coin de Western Avenue et de Compton Boulevard, il vit l'homme sortir en courant d'une maison et venir à sa rencontre en criant. Son cœur se serra comme si une main de glace l'eût saisi, au moment où la voiture dépassa l'homme.

Il ne pouvait rouler plus vite, et l'angoisse le gagna à la pensée d'un pneu éclatant, de la camionnette dérapant et s'écrasant contre une façade... Il lui fallut ralentir pour prendre le virage de Cimarron Street. Du coin de l'œil, il vit un autre homme surgir d'une maison et se mettre à courir derrière la voiture. Puis, lorsqu'il eut tourné le coin dans un grand crissement de pneus, son cœur s'arrêta. *Ils étaient tous devant sa maison, à l'attendre...*

Un gémissement de terreur jaillit de sa gorge. Il ne voulait pas mourir. Bien sûr, il y avait déjà pensé, l'avait même souhaité. Mais il ne voulait pas mourir. *Pas ainsi!*...

Il les vit tourner vers lui leurs faces blêmes, en entendant le bruit du moteur. D'autres jaillirent du

garage qu'il avait laissé ouvert. Ils se mirent à courir à sa rencontre, occupant toute la largeur de la rue. Il se rendit compte qu'il ne devait surtout pas s'arrêter, ni même ralentir. Il poussa sur l'accélérateur et, un instant plus tard, la voiture fonça sur eux en renversant trois. Il sentit la carrosserie frémir sous le choc. Leurs visages livides et hurlants passèrent tout près des vitres des portières et leurs cris lui glacèrent le sang.

Dans le rétroviseur, il vit qu'ils le poursuivaient. Son esprit improvisa brusquement un plan : il laissa l'aiguille du compteur descendre jusqu'à quarante-cinq, puis jusqu'à trente. Il les vit gagner du terrain, se rapprocher de lui.

Et soudain, il sursauta : juste à côté de la voiture venait d'apparaître le visage dément de Ben Cortman. Instinctivement, il pressa l'accélérateur, mais son autre pied glissa sur la pédale d'embrayage et, après un bond en avant, la camionnette s'arrêta, moteur calé. Une vague de sueur l'inonda, tandis qu'il pressait sur le démarreur.

Ben Cortman lança ses griffes en avant avec un hurlement :

— Neville ! Neville !

Il repoussa la main froide et blanche, mais Cortman l'assaillit de nouveau et, tandis qu'il cherchait désespérément à atteindre le bouton du starter, il entendit les autres se rapprocher de la voiture en criant. Enfin, le moteur embraya, au moment même où il sentait les longs ongles de Ben Cortman griffer sa joue. La douleur lui fit lancer un poing de marbre

au visage de Cortman, qui s'écroula à l'instant précis où la voiture démarrait. L'un des autres réussit à s'accrocher à l'arrière. Neville braqua le volant en prenant de la vitesse, et entendit l'homme, précipité de côté, s'écraser contre un mur avec un bruit horrible.

Le cœur de Neville battait si fort qu'il lui sembla sur le point d'éclater. Il roula tout droit pendant quelques instants, tourna dans Haas Street, puis encore à droite. Mais que se passerait-il s'ils devinaient son plan, coupaient à travers les jardins et lui barraient la route ? Il ralentit un peu jusqu'à ce qu'il les vît tourner le coin, à leur tour, pareils à une meute de loups. Alors il accéléra de nouveau. Il fallait espérer que tous le suivraient. Certains d'entre eux devineraient-ils ses intentions ?

La camionnette, une fois encore, bondit en avant. Il tourna à nouveau, à soixante-quinze à l'heure, et déboucha dans Cimarron Street. Il respira : il n'y en avait aucun devant sa maison, il lui restait donc une chance. Mais il lui faudrait abandonner la voiture : il n'aurait pas le temps de la rentrer au garage.

Lorsqu'il quitta la camionnette, il les entendit hurler derrière le coin. Il fallait encore qu'il courût la chance de fermer les portes du garage : s'il ne le faisait pas, ils pourraient détruire le groupe électrogène. Il se mit à courir.

— Neville !

Il eut un sursaut de recul en voyant Cortman jaillir de la pénombre du garage. Cortman fonça sur lui et faillit le renverser. Il sentit les mains froides chercher

son cou et l'haleine fétide lui frôler le visage, tandis que la bouche aux dents trop blanches se tendait vers sa gorge. Neville lança son poing en avant. Un affreux gargouillis sortit de la gorge de Cortman. Le premier des autres tournait déjà le coin...

Neville saisit Cortman par ses longs cheveux huileux et le poussa violemment en avant, jusqu'à ce qu'il allât s'affaler contre la camionnette.

Mais il n'avait plus le temps de fermer le garage. Il se précipita vers la porte d'entrée de la maison... Seigneur ! *Les clefs !* Le souffle coupé par la terreur, il fit demi-tour et se rua vers la camionnette. Cortman se redressait en grognant. Neville le rejeta à terre d'un coup de genou et plongea dans la voiture, où il arracha le trousseau de clefs demeuré accroché au tableau de bord.

Comme il ressortait de la camionnette, le premier d'entre eux se jeta sur lui. Neville fit un bond de côté et l'homme s'écala sur le trottoir. Alors Neville se rua à nouveau vers la maison. Il dut s'arrêter une seconde pour reconnaître la clef de la porte d'entrée parmi les autres, et un autre homme bondit sur lui. Il sentit de nouveau l'haleine poisseuse de sang, et vit le rictus des lèvres tendues vers sa gorge. S'adossant à la façade, il lança son pied dans le ventre du monstre, le repoussant furieusement vers celui qui déjà le suivait. Sans perdre une seconde, il ouvrit la porte, se jeta à l'intérieur, se retourna pour la refermer, au moment même où un bras se glissait par l'entrebâillement. Il poussa de toutes ces forces, jusqu'à ce qu'il entendît l'os se briser, relâcha un peu

sa pression, repoussa dehors le bras brisé, et claqua la porte. Les mains tremblantes, il mit en place la barre de sécurité...

Alors, il s'effondra sur le sol, et resta là, dans le noir, la poitrine tumultueuse, les bras et les jambes en coton. Dehors, ils hurlaient et donnaient de grands coups dans la porte, criant son nom, au paroxysme d'une fureur démente. Il les entendit ramasser des pierres et les jeter contre la façade en l'injuriant.

Après un moment, il réussit à se relever et à aller jusqu'au bar. La moitié du whisky qu'il se versa se répandit sur le tapis. Il vida le reste d'un trait. Il tremblait comme une feuille morte. Peu à peu, la chaleur de l'alcool coula dans ses veines, dans tout son corps, et il se sentit plus calme.

Un fracas terrible au-dehors le fit sursauter. Il se rua vers le judas et regarda. Les dents grinçantes de rage impuissante, il vit qu'ils avaient renversé la camionnette et s'acharnaient sur elle à coups de pierre, arrachant des morceaux entiers de la carrosserie, détruisant irrémédiablement le moteur...

Il voulut allumer l'électricité. En vain. Affolé, il se précipita dans la cuisine. Le réfrigérateur était arrêté. Sa maison était une maison morte...

Alors il laissa éclater sa fureur. C'en était assez ! À tâtons, il fouilla les tiroirs de son bureau jusqu'à ce qu'il eût trouvé ce qu'il cherchait : ses pistolets. Se ruant à travers les pièces obscures jusqu'à la porte d'entrée, il arracha la barre de sécurité et ouvrit la porte toute grande. Il les entendit qui recommen-

çaient à hurler. « J'arrive, crapules ! » grogna-t-il. Il sortit.

Il abattit le premier presque à bout portant. L'homme roula au bas du porche et deux femmes s'avancèrent, les vêtements boueux, leurs bras livides tendus vers lui. Lorsqu'elles tombèrent, il continua à les cribler de balles, un rictus sauvage crispant ses lèvres exsangues, jusqu'à ce qu'il eût vidé ses deux chargeurs.

Alors il s'immobilisa — et il crut devenir fou lorsqu'il vit les trois corps se relever et se précipiter à nouveau sur lui... Lorsqu'ils lui arrachèrent ses deux revolvers, il se mit à cogner, en aveugle, à coups de poing, à coups de pied. Et ce n'est que lorsqu'il sentit une cuisante douleur à l'épaule qu'il comprit sa folie, et l'absurdité de ce qu'il faisait. Il recula vers la porte. Un bras d'homme entoura son cou. Il réussit à se dégager, à repousser son agresseur en arrière, et, avant que les autres aient pu se jeter sur lui, à bondir dans la maison et à refermer la porte...

Robert Neville était à nouveau dans la froide obscurité de sa demeure, écoutant les vampires hurler au-dehors.

Adossé au mur, il récupérait lentement. Des larmes coulaient sur ses joues mal rasées. Ses mains sanglantes lui faisaient mal.

Tout était perdu, tout.

— Virginia, gémit-il comme un enfant perdu, terrifié. Virginia... Virginia...

DEUXIEME PARTIE

MARS 1976

La maison était à nouveau habitable...

En fait, elle l'était même plus qu'avant, car il avait finalement passé trois jours à insonoriser les murs. A présent, ils pouvaient l'appeler et hurler tout à leur aise : il ne les entendait plus. Et il goûtait tout particulièrement de ne plus entendre Ben Cortman.

Tout cela lui avait demandé pas mal de temps et de travail. D'abord, il lui avait fallu trouver une nouvelle voiture. C'avait été plus difficile qu'il ne l'eût imaginé. Il avait dû aller à Santa Monica, où se trouvait le seul dépôt Willys qu'il connût : les camionnettes Willys étaient les seules dont il eût la pratique, et ce n'était pas le moment de se livrer à de nouvelles expériences. Ne pouvant songer à se rendre à Santa Monica à pied, il lui avait fallu se risquer à utiliser l'une des nombreuses voitures parkées dans le voisinage de sa maison. Mais la plupart étaient hors d'usage, abandonnées là depuis trop longtemps. Finalement, il en avait pourtant trouvé une, dans un garage, à quinze cents mètres de chez lui, et avait pu entreprendre le voyage. Il était revenu de Santa

Monica dans une camionnette neuve, une heure avant le coucher du soleil. Désormais, il ne négligeait plus ces questions de temps...

Par bonheur, le groupe électrogène n'était pas hors d'usage. Apparemment, les vampires n'avaient pas eu conscience de son importance pour Neville : ils y avaient à peine touché. Il l'avait remis en état le lendemain même de l'attaque. Le réfrigérateur avait donc fonctionné à nouveau, ce qui était essentiel, car comment Neville eût-il assuré la conservation de ses aliments, à présent que la ville était sans électricité ?

Pour le reste, il avait remis de l'ordre dans le garage, récupéré les outils et les pièces de rechange qu'il avait pu retrouver. Il avait dû remplacer la machine à laver qu'ils avaient mise en pièces, et réparer divers autres dégâts sans grande importance.

Tous ces travaux, finalement, lui avaient fait du bien, en lui donnant l'occasion d'employer ses forces et de se délivrer de sa fureur refoulée. Cela avait rompu la monotonie des tâches quotidiennes : transporter les cadavres, enfiler des chapelets d'ail... Pendant tous ces jours-là, il avait moins bu, arrivant à passer des jours entiers sans toucher à un verre d'alcool. Son appétit était revenu et il avait gagné deux kilos. Il dormait d'un sommeil sans rêves, des nuits entières.

Certain jour, il avait même imaginé de déménager, d'aller s'installer dans quelque hôtel de luxe. Mais

cela représentait un tel travail qu'il y avait renoncé.

Ce soir, il était assis dans son living-room, écoutant la *Symphonie Jupiter* de Mozart.

Et il se demandait comment il entreprendrait les recherches auxquelles il songeait, plus exactement : *par où* il les commencerait.

Il disposait d'un certain nombre d'éléments, mais ce n'étaient que quelques données du problème. La solution était ailleurs. Probablement se cachait-elle dans un fait qu'il connaissait mais qu'il ne considérait pas dans le bon éclairage, dans une pièce de puzzle dont il n'avait pas encore trouvé la place exacte.

Assis dans son fauteuil, il regardait la gravure accrochée au mur, devant lui, et qui représentait un paysage canadien, avec d'épaisses forêts aux ombres vertes... Peut-être fallait-il tout reprendre par le commencement ? Peut-être la réponse qu'il cherchait gisait-elle dans le passé, enfouie dans ses souvenirs, dans quelque obscur recoin de sa mémoire ? « Souviens-toi, se dit-il... Allons, retourne en arrière... »

Mais, Dieu ! que ces souvenirs faisaient mal...



... Cette nuit-là, il y avait eu une nouvelle tempête de poussière.

Un vent terrible avait criblé la maison de sable et de gravier, qui s'introduisaient par chaque fissure, couvrant tous les objets d'une mince pellicule pou-

dreuse. La poussière recouvrait même leur lit, s'accrochait à leurs cheveux, à leurs cils, se glissait sous leurs ongles et dans tous les pores de leur peau.

Il avait passé la moitié de la nuit, sans pouvoir dormir, à guetter le souffle oppressé de Virginia. Mais le vacarme aigu de la tempête couvrait tous les autres bruits. Un moment, à mi-chemin entre la veille et le sommeil, il avait eu l'impression que la maison tout entière était frottée par une gigantesque meule émerisée...

Il n'avait jamais pu s'habituer aux tempêtes de poussière. Le monstrueux sifflement des tourbillons de vent lui mettait les nerfs à vif. Et le rythme des tempêtes n'était pas assez régulier pour qu'il pût s'y accoutumer. Chaque fois qu'elles éclataient, il passait une nuit blanche et, le lendemain, lorsqu'il se rendait à l'usine, son esprit et son corps étaient également mal en point.

En plus, à présent, il s'inquiétait de l'état de Virginia.

Vers quatre heures du matin, il émergea d'un assoupissement et se rendit compte que la tempête avait cessé. Par l'effet du contraste, c'est le silence maintenant qui lui semblait insolite... Comme il allait se lever, il s'avisa que Virginia ne dormait pas. Couchée sur le dos, elle regardait le plafond :

— Qu'y a-t-il ? demanda-t-il mollement.

Elle ne répondit pas.

— Chérie...

Ses yeux se tournèrent lentement vers lui.

— // n'y a rien, dit-elle. Dors...

— Comment te sens-tu ?

— La même chose.

Il la regarda un instant, puis se retourna et ferma les yeux.

Le réveille-matin sonna à six heures et demie. D'habitude, Virginia arrêta la sonnerie. Comme elle ne le faisait pas, il se souleva et le fit lui-même. Elle était toujours sur le dos, les yeux fixes; il s'inquiéta :

— Tu n'es pas bien ?

— Je ne sais pas, dit-elle. Je ne peux pas dormir.

— Pourquoi ?

Elle eut un murmure indécis.

— Tu te sens toujours faible ?

Elle essaya de se lever — en vain.

— Ne bouge pas, chérie, dit-il.

Il toucha son front.

— Tu n'as pas de fièvre.

— Je ne me sens pas malade, dit-elle. Rien que... fatiguée...

— Tu es pâle.

— Je sais. J'ai l'air d'un spectre.

— Reste au lit.

Mais elle était déjà debout.

— Je ne vais pas me dorloter, dit-elle... Allons, lève-toi, habille-toi. Ça va aller...

Elle lui sourit.

Tandis qu'il se rasait, il l'entendit s'habiller derrière la porte. Il la regarda aller dans le living-room,

à pas lents, avec des mouvements incertains. Elle aurait dû rester au lit...

Le lavabo était plein de poussière. Il se rasa mal, car il y avait également de la poussière sur son savon à barbe, dans les poils de son blaireau. Avant de retourner dans la chambre à coucher, il alla jeter un coup d'œil dans la chambre de Kathy. La petite dormait encore, toute rose et blonde. Il passa un doigt sur l'espèce de tente qu'il avait installée au-dessus de son lit et le retira couvert de poussière.

— Si ces sacrées tempêtes pouvaient cesser, dit-il en entrant dans la cuisine, dix minutes plus tard. Je suis sûr que...

Il s'interrompt. D'habitude, Virginia était debout devant le fourneau, préparant les œufs, les toasts, le café. Aujourd'hui, elle était assise, près de la table.

— Chérie, si tu ne te sens pas bien, remets-toi au lit, dit-il. Je préparerai moi-même mon petit déjeuner.

— Non, dit-elle. Je vais bien. Je me reposais un peu. Excuse-moi. Je vais...

— Ne bouge pas, je suis assez grand...

Il ouvrit le réfrigérateur.

— Je voudrais bien savoir ce qui se passe au juste, reprit-elle. La moitié de nos voisins sont dans le même état, et tu dis que plus de la moitié des ouvriers de l'usine sont absents...

— Ça doit être une espèce de virus, dit Neville... Entre les tempêtes, les moustiques et les trois quarts des gens qui tombent malades, l'existence devient épuisante...

// se versa un verre de jus d'orange. Au moment de le boire, il en retira une poussière noirâtre.

— Je me demande comment cela peut entrer jusque dans le réfrigérateur, grogna-t-il... Veux-tu un peu de jus d'orange ?

— Non merci, Bob.

— Cela te ferait du bien...

— Merci, chéri, dit-elle en essayant de sourire.

Il s'assit près d'elle.

— Tu n'as mal nulle part ? Pas de migraine, rien ?

Elle secoua lentement la tête.

— Je voudrais bien savoir ce que j'ai, dit-elle.

— Tu devrais appeler le Dr Busch.

— Oui. Je lui téléphonerai.

Elle fit mine de se lever. Il mit sa main sur les siennes.

— Ne bouge pas, chérie. Reste là.

— Mais il n'y a aucune raison pour que je sois ainsi...

Depuis qu'il la connaissait, il savait que la maladie l'exaspérait. Elle la considérait comme un affront personnel...

— Viens, dit-il. Je vais te remettre au lit...

— Non. Laisse-moi rester ici. Je me recoucherai lorsque Kathy sera partie pour l'école.

— Bon. Veux-tu quelque chose ? Un peu de café ? Si tu ne prends rien, tu tomberas vraiment malade...

— Je n'ai pas envie.

Lorsqu'il eut avalé son jus d'orange, il se prépara deux œufs brouillés et mit le pain sur la table.

— Je vais te faire des toasts, dit Virginia. Surveille les œufs... Ah! Encore !

— Qu'est-ce que c'est ?

— Un moustique, dit-elle avec une grimace, en agitant mollement la main.

Il réussit à attraper la bestiole et à l'écraser.

— Des moustiques, soupira Virginia. Des mouches, des puces...

— Nous entrons dans l'ère des insectes...

— C'est dangereux. Ils transportent des maladies. Il faudra mettre une moustiquaire au lit de Kathy.

— Je sais, dit Neville. J'y ai déjà pensé.

— On dirait que les insecticides ne sont même plus efficaces.

— Pourtant celui que j'ai acheté passe pour le meilleur.

Il mit les œufs dans une assiette, s'assit à nouveau et commença à manger.

— J'espère que nous ne sommes pas en train d'engraisser une race de super-punaises, dit-il en essayant de plaisanter. Tu te rappelles cette invasion de sauterelles géantes, dans le Colorado ? Peut-être les insectes sont-ils en période de... comment dit-on?... de mutation ?

— Qu'est-ce que c'est ?

— Ça veut dire qu'ils... changent brusquement. En franchissant d'un coup des dizaines d'étapes sur la route de l'évolution, ou peut-être en se développant suivant un processus qu'ils n'auraient pas connu s'il n'y avait pas eu...

Un silence.

— Les bombardements ? questionna-t-elle.

— Peut-être.

— Ils ont provoqué les tempêtes de poussière. Ce n'est probablement pas la seule chose dont ils soient responsables...

Elle eut un sourire désabusé.

— Et on dit que nous avons gagné la guerre...

— Personne ne l'a gagnée.

— Si : les moustiques...

— J'ai l'impression que tu as raison, dit Neville.

Ils restèrent assis un moment sans rien dire. On n'entendait dans la cuisine que le bruit de la fourchette de Neville.

— Tu as été voir Kathy, cette nuit ? demanda Virginia.

— Je viens d'y aller. Elle dort encore. Elle a bonne mine.

Elle le regarda pensivement.

— Bob, je me demande... Peut-être ferions-nous mieux de l'envoyer chez ta mère, dans l'Est, jusqu'à ce que j'aille mieux. C'est peut-être contagieux...

— Nous pourrions, dit-il... Mais si c'est contagieux, elle ne sera pas plus en sûreté chez ma mère qu'ailleurs.

— Tu ne veux pas ?

Elle avait l'air préoccupée.

— Je ne sais pas, chérie. J'ai l'impression qu'elle est aussi bien ici. Si les choses se gâtent dans le quartier, nous ne la laisserons plus aller à l'école.

Virginia fut sur le point d'ajouter quelque chose, mais elle se ravisa.

— Comme tu voudras, dit-elle.

Il consulta sa montre.

— // faut que je me dépêche.

Il avala en hâte le reste de son petit déjeuner. Tandis qu'il buvait son café, elle lui demanda s'il avait acheté le journal la veille.

— // est dans le living-room, dit-il.

— Rien de neuf ?

— Non, toujours la même salade. Tout le pays est plus ou moins touché. On n'a pas encore été fichu de déceler le microbe.

Elle se mordilla la lèvre supérieure.

— Personne ne sait de quoi il s'agit ?

— J'en doute. Si on avait trouvé quelque chose, ça se saurait.

— Mais ils doivent bien avoir une idée ?

— Tout le monde a sa petite idée. Mais aucune ne tient debout.

— Que disent-ils ?

— Séquelles de la guerre...

— C'est ton avis ?

— La guerre est finie depuis longtemps...

— Bob, dit-elle soudain, faut-il vraiment que tu ailles à l'usine ?

Il eut un sourire découragé.

— Que puis-je faire d'autre ? Il faut bien vivre...

— Je sais, mais...

Il lui prit la main et nota qu'elle était glacée.

— Tout ira bien, chérie, dit-il.

— Tu crois que je dois envoyer Kathy en classe ?

— Oui. Tant que les autorités ne ferment pas les écoles, je ne vois pas pourquoi nous la garderions à la maison. Elle n'est pas malade.

— Mais tous ces enfants, ensemble...

— N'y pense pas...

— Bon. Si tu crois que cela vaut mieux...

— As-tu besoin de quelque chose, avant que je m'en aille ?

Elle secoua la tête.

— Bon, alors ne quitte pas la maison et reste couchée.

— Oui, dit-elle. Je me remettrai au lit, dès que Kathy sera partie.

Il lui tapota la main.

Dans la rue, on entendit le klaxon. Neville acheva son café et enfila sa veste.

— Au revoir, chérie, dit-il en embrassant Virginia sur la joue. Repose-toi.

— Au revoir, sois prudent, Bob...

Il traversa la pelouse. La poussière qui flottait encore dans l'air agaçait ses dents et lui desséchait les narines.

— 'jour, dit-il en entrant dans la voiture et en refermant la portière derrière lui.

— Salut, vieux, dit Ben Cortman.

... *Produit de distillation de l'allium sativum (famille des liliacées, comprenant l'ail, le poireau, l'oignon, l'échalote et la ciboulette), de couleur pâle et à l'odeur pénétrante, contenant plusieurs sulfures d'allyle. Composition : 64,6 % d'eau, 6,8 % de protéine, 0,1 % de graisse, 26,3 % d'hydrates de carbone, 0,8 % de fibre, 1,4 % de cendre végétale.*

Et voilà... Neville fit sauter dans le creux de sa paume droite l'une des gousses d'ail : pendant sept mois il en avait fait d'odorants chapelets qu'il suspendait autour de la maison, sans avoir la moindre idée de la raison pour laquelle cela tenait les vampires à distance. Il était temps d'éclaircir la question.

Il posa la gousse d'ail sur le bord de l'évier... *Le poireau, l'oignon, l'échalote et la ciboulette...* : auraient-ils tous les mêmes effets que l'ail ? S'il en était ainsi, il eût été un fameux imbécile de chercher de l'ail à des kilomètres à la ronde, alors que les oignons poussaient partout !

Il hacha menu la gousse d'ail avec son couteau, et renifla l'odeur acre qui s'accrochait à la lame. Bon :

et maintenant ? L'évocation du passé ne lui avait rien apporté qui pût l'aider, rien que le souvenir de conversations, où il avait été question de virus, d'insectes porteurs de microbes — mais *les causes* du mal n'étaient pas là, de cela il était certain. Et ce rappel du passé avait surtout réveillé en lui une douleur lancinante. Chaque mot évoqué était comme un coup de poignard, rouvrant de vieilles blessures, chaque souvenir d'elle... Finalement, il avait renoncé, essayant désespérément de s'en tenir au présent, à ses données propres. Mais il lui avait fallu se remettre à boire pour ne pas céder à la souffrance, pour trouver le courage de poursuivre...

Il relut le texte qu'il avait sous les yeux 64,6 % d'eau... Était-ce donc cela ? Absurde : il y a de l'eau dans tout. *Protéine* ? Non. *Graisse* ? *Hydrates de carbone* ? Non. *Fibre* ? Non. *Cendre* ? Non. Alors, *quoi* ?

L'odeur et la saveur particulières de l'ail sont dues à une huile essentielle représentant environ 0,2 % de son poids et se composant principalement de sulfure d'allyle et d'isothicyanate d'allyle...

Peut-être la réponse cherchée était-elle là ? Il poursuivit sa lecture : *Le sulfure d'allyle peut être obtenu synthétiquement en chauffant à 100 degrés de l'huile de moutarde et du sulfure de potassium...* Il se laissa aller en arrière avec un soupir dégoûté. Où diable pourrait-il trouver de l'huile de moutarde, du sulfure de potassium et le matériel nécessaire pour traiter le mélange.

« Magnifique ! ricana-t-il. Dès le premier pas, tu te

casses la figure... » Il se leva avec accablement et fit un pas en direction du bar. Mais, au moment de se verser un verre de whisky, il reposa la bouteille. Non ! il ne continuerait pas à avancer ainsi en aveugle, à mener cette existence idiote et inutile jusqu'à ce que la vieillesse ou un accident y missent un terme ! Ou bien il trouverait la réponse qu'il cherchait, ou bien il enverrait tout au diable, y compris l'existence elle-même !

Il consulta sa montre : dix heures vingt. Il avait le temps. Il ouvrit l'annuaire de téléphone, et trouva ce qu'il cherchait. C'était à Inglewood. Il sortit.

Quatre heures plus tard, il se redressait de dessus son établi-laboratoire avec une crampe dans le cou, une seringue hypodermique pleine de sulfure d'allyle à la main — et, en lui, pour la première fois depuis le début de sa solitude, le sentiment d'avoir fait quelque chose d'utile...

Plein d'excitation, il courut à sa voiture, se mit au volant et roula jusqu'à ce qu'il eût dépassé la zone de la ville qu'il avait « nettoyée », marquant chaque immeuble visité d'une croix à la craie. Il était plus que vraisemblable que d'autres vampires se fussent glissés à l'intérieur de cette zone et s'y dissimulassent à nouveau, mais il n'avait pas le temps de s'en assurer.

La voiture parkée, il entra dans une maison et alla tout droit à la chambre à coucher. Une jeune femme était étendue sur le lit, les lèvres souillées de sang coagulé. Neville se pencha sur elle, la retourna

sur le ventre, releva sa chemise et enfonça l'aiguille de la seringue dans sa croupe. Puis il la remit sur le dos, et s'assit à côté du lit.

Il l'observa pendant une demi-heure. Rien ne se passa.

« Ça n'a pas de sens, pensa-t-il : lorsque je suspends des chapelets d'ail autour de la maison, les vampires se tiennent à distance. Or le principe essentiel de l'ail est cette huile que je lui ai injectée. Et pourtant cela demeure sans effet... »

Enfin, tremblant de rage et de déception, il jeta la seringue à terre et rentra chez lui.

Avant la tombée de la nuit, il dressa sur la pelouse un léger bâtis de bois, auquel il suspendit des chapelets d'oignons. Il passa une nuit tranquille. Seule la perspective de tout le travail qu'il avait à accomplir le retint de se saouler.

Au matin, il sortit et considéra pensivement les débris de bois qui jonchaient la pelouse.



Les croix... Il en tenait une dans sa main une croix dorée brillant dans le soleil matinal. Cela aussi, c'était une arme contre les vampires...

Pourquoi ? Y avait-il une réponse logique à cette question, qu'il pût admettre sans se laisser prendre au piège de la superstition ? Il n'existait qu'un moyen de s'en assurer...

Il tira la femme de son lit, sans chercher à savoir

pour quelle raison c'étaient toujours des femmes qu'il choisissait pour sujets d'expérience... Peut-être était-ce une simple coïncidence. Celle-ci s'était trouvée sur son chemin et il l'avait ramenée chez lui, un point c'est tout. Pourtant, l'homme, dans le living-room ?... « Neville, es-tu sûr que tes intentions soient tellement innocentes ? Serais-tu prêt à le jurer ?... » Il haussa les épaules. Il s'agissait bien de morale et de conscience ! Tout cela avait fait faillite, avec la société elle-même... « C'est une bonne excuse, pas vrai, Neville ?... » Oh ! et puis zut !...

Il ne pouvait tout de même pas passer l'après-midi près d'elle, à attendre qu'elle « s'éveillât »... Il ligota sur le fauteuil, quitta la maison et alla faire quelques « trous » (1) dans les environs. La femme portait une robe noire déchirée, qui ne cachait pas grand-chose de son corps. « On ne pense pas à ce qu'on ne voit pas », se dit-il. Ce n'était pas vrai, mais il préférerait le croire.

Enfin, Dieu merci, la nuit tomba. Il revint à la maison et ferma avec soin la porte d'entrée. Il se versa un verre, s'assit sur le divan, près de la femme, et attendit. La croix pendant au plafond, juste devant ses yeux.

A six heures et demie, elle ouvrit les yeux, brusquement, comme un dormeur qui se réveille parce

(1) L'auteur se livre ici à un assez horrible jeu de mots : *to putt* est une expression familière aux joueurs de golf, qui se traduit en français par « faire un trou », au moyen d'un club spécial. On sait, par ce qui précède, ce que cela signifie pour Robert Neville... (N. d. T.).

que l'heure est là et qu'une tâche précise l'attend. Alors elle vit la croix, détourna les yeux avec une espèce de râl, et son corps se tordit dans le fauteuil.

— Pourquoi *cela* vous fait-il peur? questionna Neville, surpris par le son de sa propre voix, qu'il n'avait plus l'habitude d'entendre.

Le regard de la femme le fit trembler, et l'éclat étrange de ses yeux, et la manière dont sa langue lécha ses lèvres rouges, comme si sa bouche eût vécu d'une existence propre, et la manière dont elle se pencha en avant, comme si elle eût essayé de se rapprocher de lui... Elle eut un grognement rauque, pareil au grondement d'un chien défendant l'os qu'il va ronger.

— La croix, dit-il nerveusement.. Pourquoi vous fait-elle peur?

Elle tirait sur ses liens, ses ongles griffant l'étoffe du fauteuil. Elle ne dit rien. Elle haletait. Son regard brûlait Neville.

— La croix ! cria-t-il avec rage.

Se dressant brusquement, il arracha la croix suspendue au plafond et la lui mit devant les yeux. Elle rejeta la tête en arrière et se recroquevilla dans le fauteuil.

— Regarde ! hurla Neille. Regarde-la !

Elle poussa un gémissment de terreur. Ses yeux affolés — de grands yeux blancs à la pupille noire comme la suie — chavirèrent. Il la saisit par l'épaule, mais retira précipitamment la main : elle l'avait mordu sauvagement. Les muscles de son estomac se

nouèrent. Il lança à nouveau la main en avant, mais cette fois pour frapper violemment la femme au visage.

Dix minutes plus tard, il traîna son corps jusqu'à la porte d'entrée et le jeta à la tête des autres. Puis il referma rapidement la porte et demeura un instant appuyé contre elle, haletant. Il entendit faiblement le bruit qu'ils faisaient en se battant comme des chacals se disputant une proie.

Alors il alla dans la salle de bains et versa de l'alcool sur sa main écorchée par les dents. La brûlure cuisante lui sembla presque voluptueuse.

Neville se pencha, prit un peu de terre dans sa main et la regarda s'effriter entre ses doigts. Combien d'entre eux dormaient dans la terre, se demanda-t-il — s'il fallait en croire la légende ? Et comment interpréter la chose ?

Y avait-il même une réponse à cette nouvelle question ? Si seulement il avait pu se rappeler exactement ce que la légende disait ? Ceux qui dormaient sous la terre, étaient-ce ceux-là qui étaient déjà morts une fois ? S'il le savait, il aurait pu ébaucher une théorie. Mais sa mémoire était défaillante. Encore une question sans réponse, à ajouter à celle qu'il n'avait pu résoudre la nuit précédente...

« Quelle serait la réaction d'un vampire musulman devant la croix ? » Il ne put s'empêcher d'éclater de rire, et le son de son rire dans le silence matinal le fit sursauter. Il y avait si longtemps qu'il n'avait plus ri : il ne savait plus comment on riait, et son rire le fit penser à un aboiement. « Après tout, c'est bien ce que je suis, pensa-t-il : un chien malade... »

Vers quatre heures du matin, il y avait eu une légère tempête de poussière, qui avait réveillé en lui des souvenirs douloureux : Virginia, Kathy, ces jours horribles...

Il se ressaisit. Ne pas se laisser aller. Ces souvenirs le poussaient à boire. Il ne fallait pas. Il devait accepter le présent... Encore une fois, il s'interrogea : pourquoi avait-il choisi de vivre ? Il n'y avait sans doute pas de raison précise. « Peut-être suis-je trop stupide, pensa-t-il, ou trop entêté pour en finir une bonne fois... Bon, continuons donc nos petites expériences ! »

... Il y avait encore cette légende suivant laquelle les vampires se tenaient soigneusement à l'écart de toute eau courante ou jaillissante.

Neville enterra donc un tuyau d'arrosage en le faisant aboutir à un auget de bois, qu'il perça d'un trou d'écoulement.

Cela fait, il rentra chez lui, prit une douche, se rasa et enleva le pansement qu'il portait à la main. La blessure se cicatrisait normalement. Il n'en fut pas autrement surpris : il avait eu maintes occasions déjà de s'assurer qu'il était immunisé contre la contagion... A six heures et demie, il alla se poster derrière le judas du living-room. C'était encore trop tôt. Il se versa un verre d'alcool.

Lorsqu'il retourna au judas, il vit Ben Cortman s'approcher de la pelouse. « Viens, Neville... » murmura Neville — et, comme un écho, Cortman cria son nom...

Ben n'avait pas beaucoup changé. Il avait toujours

ses cheveux noirs, son corps grassouillet, sa face blême. Mais à présent, son visage mal rasé s'adornait d'une moustache. C'était le seul changement : jadis, Ben Cortman était toujours rasé de près, et il fleurait bon l'eau de Cologne, chaque matin, lorsqu'il venait prendre Neville pour aller à l'usine... Neville éprouvait une curieuse sensation à regarder ainsi ce Ben Cortman qui lui était devenu complètement étranger, à évoquer le temps où cet homme était son ami, où ils se rendaient ensemble à leur travail, où ils parlaient politique, automobile, ou base-bail, où ils s'interrogeaient l'un l'autre sur la santé de Virginia, de Kathy, de Freda Cortman, où...

Neville hocha la tête. Il ne fallait plus penser à tout cela. Le passé était mort — comme Cortman... « Le monde est absurde, pensa-t-il. Les morts s'y promènent en liberté, et je ne m'en étonne même plus... » Il était devenu banal de voir les cadavres sortir de leur tombe. Comme il est facile d'admettre l'invraisemblable, avec un peu d'habitude !

Neville, tout en sirotant son whisky, se demandait qui Ben Cortman lui rappelait. Car il lui rappelait quelqu'un — mais du diable s'il eût pu dire qui... Au reste, quelle importance ? Il posa son verre et alla dans la cuisine, où il ouvrit le robinet de l'évier, auquel il avait fixé le tuyau d'arrosage.

Lorsqu'il revint au judas, il y avait un autre homme et une femme sur la pelouse. Aucun des trois ne parlait aux deux autres. Ils ne se parlaient *jamais* entre eux, se contentant de marcher, de tourner en rond sans arrêt, comme des loups, sans se regarder,

leurs yeux avides fixés sur la maison, où se tapissait leur proie.

Puis Cortman vit l'eau jaillir dans l'auget et s'en approcha. Après un moment, il releva son visage blême et Neville le vit sourire. Il se mit à sauter par-dessus l'auget comme un gosse jouant au bord du ruisseau...

Neville sentit sa gorge se serrer : *le monstre savait ! Et il se moquait de lui...*

Les jambes raides, les mains tremblantes, Robert Neville alla dans sa chambre à coucher et prit un de ses revolvers.

Cortman achevait son petit numéro de danse autour de l'auget lorsque la première balle le frappa à l'épaule gauche. Il eut un grognement et tomba en arrière. Neville tira à nouveau, sans l'atteindre. Cortman se releva en ricanant et la troisième balle l'atteignit en pleine poitrine. Neville allait tirer encore, mais une femme s'interposa entre Cortman et lui. Elle commença à arracher ses propres vêtements, tournée vers Neville, qui referma le judas, refusant d'en voir davantage. Dès les premiers gestes de la femme, il avait senti se rallumer dans ses reins cette terrible chaleur qui l'effrayait...

Un peu plus tard, il rouvrit le judas. Ben Cortman s'était remis à tourner en rond, à lancer ses « Viens, Neville ! » Et tandis qu'il le regardait, piétinant dans le clair de lune, Robert Neville découvrit soudain à qui Cortman le faisait penser, et cette découverte le secoua d'un rire amer, irrésistible : *Ben Cortman ressemblait à Oliver Hardy !* oui, à cet acteur

comique du bon vieux temps, dont il avait vu plusieurs films ! Cortman était le sosie funèbre d'Oliver Hardy... Oliver Hardy, criblé de balles et se relevant sans cesse pour en redemander, Oliver Hardy lapidé, frappé à coups de couteau, écrasé par des autos, assommé par des cheminées, noyé, passé au laminoir et revenant toujours, patient et obstiné : quel beau sujet de film comique ! Avec Ben Cortman dans le rôle d'un Oliver Hardy bouffon et hideux, assoiffé de sang frais... N'était-ce pas à *mourir* de rire ? Aussi bien, Neville n'en pouvait plus, tant il riait. Ses joues ruisselaient de larmes. Il renversa son verre et l'alcool, en l'éclaboussant, le fit rire encore plus fort. Il s'amusa comme un fou...

Puis, presque sans transition, il éclata en sanglots.



Il enfonça le pieu dans un estomac, dans une épaule, ou encore dans une gorge, d'un seul coup de maillet, dans des jambes, dans des bras. Le résultat était toujours le même : le sang jaillissait, fluide et vermeil, de la chair blanche...

Il pensa avoir trouvé la réponse qu'il cherchait : ce qui les tuait, c'était tout simplement l'hémorragie !

Mais alors il trouva la femme, dans la petite maison blanche et verte, et lorsqu'il planta le pieu dans sa poitrine, la décomposition fut si soudaine qu'il fit un bond en arrière et vomit son déjeuner...

Lorsqu'il eut le courage de regarder à nouveau, il n'y avait plus, sur le couvre-lit, qu'une traînée de

poussière, de la longueur du corps. C'était la première fois que les choses se passaient ainsi.

Il sortit de la maison en titubant et demeura pendant près d'une heure assis dans la voiture, sans bouger, essayant de comprendre. Elle s'était pratiquement dissoute, pulvérisée, au moment même où il frappait... Et il se souvint d'une conversation qu'il avait eue jadis avec un Noir qui travaillait à l'usine. Ce Noir avait été employé des Pompes funèbres, et il avait parlé à Neville de ces mausolées où des corps étaient conservés dans des sortes de vitrines où l'on avait fait le vide. Ils y conservaient indéfiniment leur apparence, « mais — avait ajouté le Noir — pour peu qu'on laisse un peu d'air y pénétrer, pfffft... Ils tombent en poussière à l'instant même... »

Cela signifiait que la femme était morte depuis longtemps déjà. Peut-être était-elle même l'un des vampires qui étaient à l'origine de l'épidémie. Dieu seul savait depuis combien d'années elle n'était plus vivante, ainsi, qu'en apparence...

Cette nouvelle expérience déprima Neville au point qu'il passa plusieurs jours sans sortir de chez lui, buvant sans arrêt et laissant les corps s'entasser sur la pelouse. Il pensait à cette femme. Et il avait beau boire et essayer de penser à autre chose, ses pensées le ramenaient toujours à Virginia. Il se voyait entrant dans la crypte et levant le couvercle du cercueil. Et chaque fois, à cette idée, il manquait s'évanouir.

Cette traînée de poussière... Était-ce à *cela* que Virginia ressemblait, à présent?

... C'était un matin. Un beau matin ensoleillé, dont la paix n'était troublée que par le chant des oiseaux dans les arbres. Il n'y avait pas un souffle de vent pour charrier le parfum des fleurs. Cimarron Street était plongée dans une tiédeur silencieuse.

Et le cœur de Virginia Neville avait cessé de battre.

Neville était assis à côté d'elle, sur le lit, regardant son visage blanc. Il tenait sa main entre les siennes. Son corps immobile était comme figé. Ses yeux ne cillaient pas, sa bouche n'était qu'une mince ligne, et il respirait si lentement qu'on eût pu croire que la vie l'avait quitté en même temps que Virginia.

A la seconde même où il avait senti le pouls s'arrêter, ç'avait été comme si son cerveau se pétrifiait. Et maintenant encore, l'esprit flottant, il n'arrivait pas à comprendre ce qui se passait, ce qu'il faisait là, assis au bord du lit, et pourquoi le désespoir ne le foudroyait pas. Le temps s'était arrêté. Avec le cœur de Virginia, la vie et le monde s'étaient arrêtés...

Vingt minutes passèrent, puis quarante.

Alors, lentement, comme il eût pris conscience d'un phénomène extérieur, il s'avisa qu'il tremblait des pieds à la tête...

Il demeura ainsi pendant plus d'une heure, les yeux fixés sur le visage de Virginia. Puis, brusquement, avec une espèce de sanglot sourd, il quitta la pièce.

La moitié du whisky qu'il se versa coula dans l'évier. Il avala d'un trait le contenu du verre, qu'il remplit à nouveau et vida derechef.

« Je rêve, se dit-il. Il faut que ce soit un rêve... » // pressa ses mains l'une contre l'autre pour les empêcher de trembler.

— Virginia !

Il avait crié son nom à voix haute. La pièce vacilla. Il tomba sur les genoux, et resta ainsi, les yeux stupidement fixés sur la porte de la chambre à coucher. Et il revit en pensée une scène qu'il avait déjà vécue...

Le grand feu grondant, envoyant vers le ciel d'épaisses volutes de fumées noires... Le petit corps de Kathy dans ses bras... L'homme qui s'approchait et qui s'emparait d'elle comme d'un ballot de linge sale... L'homme s'enfonçait dans la fumée noire, emportant Kathy, tandis que lui restait là, immobile, pétrifié... Et puis, soudain, il bondissait en avant avec un cri de dément :

— Kathy !

Des mains le saisissaient, des hommes vêtus de combinaisons et portant des masques le tiraient en

arrière. Ses pieds essayaient en vain de s'accrocher au sol. Son cerveau éclatait, et il se mettait à hurler...

Puis, c'avait été la nuit, la souffrance qui l'assommait comme une massue... Le feu de l'alcool coulant dans sa gorge... Le retour à la vie. Il se retrouvait, silencieux, rigide, dans la voiture de Ben Cortman, les yeux fixés sur la colonne de fumée qui s'éloignait d'eux, qui continuait à s'élever vers le ciel comme le spectre noir du désespoir de la terre...

Ce souvenir lui fit fermer les yeux. Il serra les dents jusqu'à ce qu'elles lui fissent mal.

— Non!

// ne livrerait pas Virginia aux flammes de cet enfer. Même s'ils devaient le tuer...

Il sortit lentement de la maison et se dirigea vers celle de Ben Cortman, ébloui par le soleil éclatant.

« Peu m'importe que ce soit la loi... Peu m'importe qu'on punisse de mort ceux qui la transgressent... Je ne leur livrerai pas Virginia... »

// frappa à la porte, appela :

— Ben !

La maison de Ben Cortman était silencieuse. Par la fenêtre, il voyait le divan rouge, la lampe de chevet, les jouets de la petite Cortman.

Il cogna plus fort.

— Ben !

Où diable était-il, ce Ben ? Neville tourna le bouton, poussa la porte, entra dans le living-room silencieux.

— Ben ! dit-il très haut. J'ai besoin de ta voiture...

Ben et Freda Cortman étaient dans la chambre à coucher, allongés sur les deux lits jumeaux. Ben était en pyjama et Freda en chemise de nuit. Leur respiration était étrangement lente. Freda portait à la gorge une petite blessure, couverte d'une croûte de sang coagulé. Il n'y avait aucune marque sur le cou de Ben. Et Neville pensa : « Si seulement je pouvais me réveiller... »

Non. Il n'y avait pas d'issue à tout cela. Et il ne dormait pas...

Il trouva les clefs de la voiture sur le bureau, et quitta la maison silencieuse. Ce fut la dernière fois qu'il vit Ben et Freda « vivants »...

// arrêta la voiture devant son propre garage, et rentra chez lui. Que faire, maintenant ? Il ne les laisserait pas brûler le corps de Virginia, cela était hors de question. Mais alors, qu'en faire ? Toutes les entreprises de pompes funèbres avaient fermé leurs portes. La loi ne souffrait pas d'exception : les morts devaient être transportés, immédiatement après le décès, aux fosses crématoires. C'était le seul moyen de détruire les bactéries responsables de l'épidémie.

Neville le savait. Et il savait ce que disait la loi. Mais combien de gens l'observaient ? Combien de maris acceptaient de livrer aux flammes celle qui avait partagé leur vie et leur amour ? Combien de parents laissaient incinérer les enfants qu'ils avaient adorés, combien d'enfants acceptaient de jeter leurs parents bien-aimés dans l'horrible brasier ? Pour lui, en tout cas, une seule chose au monde était encore

sûre : il ne les laisserait pas brûler le corps de Virginia.

Enfin, il se décida à agir.

Il prit une aiguille et du fil, enveloppa Virginia dans le drap sur lequel elle reposait, et cousit ce linceul avec soin. Cela fait, il retourna dans la cuisine, avala un autre verre de whisky, revint dans la chambre. Il se pencha sur le lit et glissa ses bras sous la forme blanche et sans vie.

— Viens, chérie... murmura-t-il.

Ces mots lui semblèrent mettre le point final à quelque chose et, tandis qu'il portait le corps de Virginia dans la voiture, il sentit enfin des larmes couler doucement le long de ses joues...

Dans le garage, il prit une pelle et la jeta dans la voiture. Comme il allait démarrer, il tressaillit. Un homme traversait la rue, venant dans sa direction.

— Attendez!

Neville attendit que l'homme s'approchât de lui. Il avait l'air malade et faible.

— Ne pourriez-vous pas... emporter aussi... ma mère ?

— Je... je... commença Neville, incapable de trouver ses mots.

Il fut sur le point de recommencer à pleurer, puis se ressaisit à temps.

— Je ne vais pas... là, dit-il.

L'homme le regarda d'un air incompréhensif.

— Mais votre femme est...

— Je vous dis que je ne vais pas au crématoire, répéta Neville.

— Je vous en supplie... dit l'homme.

— Non ! cria Neville. Je n'y vais pas, vous dis-je !

— Mais c'est la loi ! cria l'homme à son tour, soudain furieux.

La voiture bondit en avant et fonça dans la direction de Compton Boulevard.

Les rues étaient désertes. Neville se dirigea vers l'Ouest.

Ce n'était pas la peine de chercher un cimetière : tous étaient fermés et surveillés. Des hommes avaient été abattus alors qu'ils essayaient d'enterrer ceux qu'ils aimaient...

Il roula jusqu'à une rue tranquille qu'il connaissait et qui aboutissait à un terrain vague. Là, il s'assura que personne ne pouvait le voir, et porta le corps de Virginia jusqu'au terrain.

Il creusa longtemps. Lorsque le trou fut assez grand, assez profond, il s'arrêta et tomba à genoux, la sueur ruisselant sur tout son corps. Le pire restait à faire — mais il ne pouvait s'attarder. Si on le surprenait, on s'emparerait de lui. Il n'avait pas peur d'être abattu, mais Virginia serait livrée aux flammes...

Doucement, précautionneusement, il la déposa dans la fosse. Ses mains se remirent à trembler. Cette fois, c'était la fin — la fin de onze années qui avaient été merveilleuses...

Il reprit la pelle, couvrit de terre le corps de Virginia et referma la fosse.



// était étendu sur son lit, tout habillé, les yeux au plafond, à moitié ivre. Son bras droit balaya la table de chevet, renversant la bouteille. Il écouta stupidement le glouglou de l'alcool s'écoulant sur le plancher.

Lorsqu'il regarda la pendule, il était deux heures du matin. Il y avait deux jours qu'il avait enterré Virginia.

Deux yeux regardant la pendule, deux heures du matin, deux lèvres crispées, deux mains, deux jambes sur le lit... Tout allait par deux; deux morts, deux lits dans la chambre, deux fenêtres, deux cœurs qui avaient cessé de battre, deux joues, deux mains, deux jambes...

Il se mit péniblement sur son séant, puis se leva et alla dans la salle de bains, où il se plongea le visage dans l'eau froide, en cherchant à tâtons une serviette.

Et soudain, il se figea dans l'obscurité. Quelqu'un manipulait le bouton de la porte d'entrée. « C'est Ben, se dit-il... Il vient reprendre les clefs de la voiture... »

On frappa.

Il traversa lentement le living-room, le cœur battant.

Au moment d'ouvrir, il hésita, le cœur étreint par une angoisse étrange. Au dehors, quelqu'un murmu-

rait des mots qu'il ne pouvait saisir. Il se ressaisit, et ouvrit la porte toute grande.

Il n'eut même pas la force de crier. Dans le clair de lune, Virginia le regardait.

— Ro...bert, dit-elle.

La Section scientifique se trouvait au second étage. Les pas de Robert Neville résonnèrent sur les escaliers de marbre de la bibliothèque municipale de Los Angeles. On était le 7 avril 1976.

Après avoir passé plusieurs jours à boire et à se livrer à des recherches incohérentes, il s'était rendu compte qu'il perdait son temps. Il était évident que des expériences isolées ne le mèneraient nulle part. S'il existait une réponse rationnelle au problème (et il s'en voulait persuadé), il ne la trouverait que par une recherche méthodique.

Le silence de la bibliothèque était total, que troublait seulement le bruit de ses pas. Au-dehors, des oiseaux chantaient parfois et, même sans cela, pour inexplicable que la chose lui parût, il lui semblait que ce n'était pas le même silence qu'entre quatre murs, particulièrement entre les murs de cet énorme bâtiment de pierre grise qui abritait la littérature d'un monde mort. Peut-être, pensa Neville, cette impression était-elle purement psychologique et souffrait-il d'une sorte de claustrophobie. Mais cette hypothèse

n'arrangeait rien : il n'y avait plus de psychiatre qu'il pût consulter, à qui il pût confier ses névroses et ses hallucinations auditives... Le dernier homme sur la Terre avait à s'accommoder comme il pouvait de ses problèmes personnels.

La Section scientifique était une haute salle aux larges fenêtres. A côté de l'entrée se trouvait le comptoir où l'on retirait les volumes, au temps où il y avait encore quelqu'un pour les demander.

Neville s'immobilisa un moment, parcourant la salle du regard. Tant de livres, vestiges abandonnés du savoir d'un monde, pauvres simulacres, impuissants à sauver l'homme de la destruction...

Il s'approcha des rayons de gauche, consultant les affichettes qui indiquaient les sujets traités. *Astronomie*... Non, le ciel ne l'intéressait pas. L'attrait de l'homme pour les étoiles était mort en même temps que ses autres désirs... *Physique, Chimie, Mécanique*... Neville passa outre.

Il s'arrêta à nouveau et leva les yeux au plafond, décoré dans le style des mosaïques indiennes. Le soleil matinal pénétrait dans la salle par les fenêtres sales et Neville regarda la poussière jouer avec ses rayons. Les longues tables de bois et les chaises leur faisant face étaient bien rangées. Quelqu'un en avait eu souci, le jour où la bibliothèque avait été fermée. Il évoqua la jeune bibliothécaire, poussant une dernière fois les chaises entre les tables, avec la précision méticuleuse qui devait être la sienne. Il pensait à elle, morte peut-être sans avoir connu l'amour ; sombrant dans ce hideux coma, puis dans la mort, et revenant

peut-être, ensuite, errer sans fin, sans but, tout cela sans avoir jamais aimé ni été aimée. Et cela était pire encore que de devenir un vampire...

Il poursuivit sa visite et ne s'arrêta qu'à la section *Médecine*. Il parcourut des yeux les titres des ouvrages consacrés à l'hygiène, à l'anatomie, à la physiologie, à la thérapeutique, à la bactériologie, et en tira plusieurs des rayons. Il en posa une dizaine, en pile, sur une table, prévoyant qu'il ne s'en tiendrait pas à eux.

Lorsqu'il quitta la salle, il regarda machinalement l'horloge électrique, qui se trouvait au-dessus de la porte d'entrée. Les aiguilles s'étaient arrêtées à quatre heures vingt-cinq. Neville se demanda machinalement quel jour c'avait été et si c'était un matin ou un soir. Quel temps pouvait-il faire, ce jour-là ? Et l'horloge s'était-elle arrêtée toute seule, ou quelqu'un s'en était-il chargé ? Il haussa les épaules. Quelle importance cela avait-il ? En descendant les escaliers, les bras chargés de livres, il s'inquiéta de cette obsession croissante qu'il avait du passé. C'était une faiblesse dont il devrait se guérir, s'il voulait aller de l'avant...

Il ne put ouvrir, de l'intérieur, la grande porte d'entrée de la bibliothèque, trop soigneusement verrouillée, et il lui fallut repasser par la fenêtre dont il avait brisé la vitre en arrivant.

Lorsqu'il remonta dans la voiture, il s'avisa qu'il l'avait parquée à un endroit interdit, et du mauvais côté de la rue, qui était à sens unique. Par un vieux

réflexe machinal, il s'assura du regard qu'il n'y avait pas d'agent à proximité...

Cinq minutes plus tard, il en riait encore, tout en se demandant ce que cela avait de si comique...



Il posa le livre, après avoir relu le chapitre consacré au système lymphatique. Il se rappelait vaguement l'avoir lu plusieurs mois plus tôt, au cours de ce qu'il appelait sa « période délirante », mais à l'époque il n'y avait pas prêté attention. A présent tout cela prenait un sens nouveau.

Les minces parois des vaisseaux capillaires permettent au plasma sanguin de pénétrer dans les interstices des tissus. Il regagne finalement le système sanguin proprement dit par les canaux lymphatiques, charrié par un fluide appelé lymph. Au cours de ce reflux, la lymphe passe par des ganglions qui la filtrent, retenant certaines toxines qu'ils empêchent ainsi de s'introduire dans le sang. Bon...

Deux facteurs activent le système lymphatique :

1. la respiration,
2. le mouvement physique.

La respiration, agissant sur le diaphragme, comprime l'abdomen, faisant circuler le sang et la lymphe à rencontre de la gravité naturelle. Le mouvement physique amène les muscles à comprimer les canaux lymphatiques et provoque ainsi la circulation de la

lymphe. Un système valvulaire complexe empêche son reflux.

Or..., les vampires ne respiraient pas — du moins les vampires « morts ». En sorte que le fonctionnement de leur circulation lymphatique était réduit de cinquante pour cent, ce qui impliquait notamment la stagnation d'une quantité considérable de toxines. Et Neville évoqua, à ce propos, leur haleine fétide...

Il relut encore une fois certains passages : *Les bactéries passent dans le flux sanguin où... Les globules blancs jouent un rôle capital dans notre défense contre l'action des bactéries... Beaucoup de germes sont tués par les rayons du soleil... De nombreuses maladies provoquées chez l'homme par des bactéries peuvent être transmises par des insectes, porteurs de germes: mouches, moustiques... En cas d'agression bactérienne, les « usines » de phagocytes procurent au sang des moyens de défense supplémentaires...*

Neville laissa tomber le livre. A mesure qu'il avançait dans ses recherches, lui apparaissait de plus en plus clairement l'étroite relation existant entre le sang et la lutte contre les bactéries. Et pourtant, avait-il eu assez de mépris pour tous ceux qui étaient morts en proclamant vraie la théorie des germes, tout en ironisant à propos du vampirisme !

Il se leva, se versa un whisky, mais se rassit sans avoir touché au verre, les yeux fixés au mur...

Des germes... Que cela lui plût ou non, pour quelle raison ne s'agirait-il pas de germes ? Germes, bactéries, virus, vampires : pourquoi son esprit refuserait-il

cet enchaînement? S'il lui répugnait encore, était-ce parce qu'il n'était qu'un réactionnaire obtus, ou parce que cette théorie risquait de l'amener à des conclusions inattendues et de le mettre en face d'une tâche au-dessus de ses forces ? Il n'eût pu le dire. Pourtant, il se sentait lentement mais sûrement porté vers une solution de compromis. L'une des théories ne contredisait pas nécessairement l'autre. Les bactéries pouvaient être une réponse au problème « vampire »...

Mais déjà il se sentait dépassé par tout ce que cela impliquait, et il se comparait au petit garçon hollandais de la fable, essayant de boucher avec ses doigts les trous de la digue. Tel il avait été, fort de ses idées toutes faites, essayant d'arrêter le flot de la raison. A présent, il ouvrait les yeux et était bien obligé de battre en retraite, de grandes vagues de réponses commençant à renverser la digue des théories...

L'épidémie avait éclaté brutalement. La chose eût-elle été si rapide si des vampires seulement l'avait provoquée? Leurs maraudes nocturnes eussent-elles suffi à faire de tels ravages ? Bien sûr que non ! *La thèse de la contagion bactérienne était la seule explication possible de cette rapidité, de la progression géométrique du nombre des victimes.*

Et, du même coup, dix idées différentes se bousculaient dans son esprit.

Les mouches et les moustiques avaient certainement leur part de responsabilité dans tout cela : c'étaient eux qui avaient transporté la maladie aux quatre coins du globe.

D'autre part, la théorie bactérienne expliquait

beaucoup de choses; par exemple le fait que les malades s'enfermaient pendant la journée, plongés dans le coma par le germe qui se protégeait ainsi contre l'action du soleil.

Autre chose encore : les bactéries ne seraient-elles pas l'élément moteur des « vrais » vampires ? Etait-il possible que le même germe qui tuait les vivants fût une source d'énergie pour les morts ?

Il *devait* savoir. Il se leva brusquement et fut sur le point de se ruer dehors. Ce n'est qu'au dernier moment qu'il tourna le dos à la porte. « Seigneur ! pensa-t-il. Je perds la raison ! » *La nuit était tombée depuis longtemps...*

Il se mit à marcher en long et en large dans le living-room, cherchant d'autres réponses à d'autres questions.

Comment expliquer l'action des pieux, qui causait leur fin ? Comment concilier cela avec la théorie bactérienne ? L'hémorragie n'était pas une explication suffisante : il y avait, notamment, le cas de cette femme... Et la terreur de la croix ? Et l'action des miroirs, de l'ail, de l'eau ?... Quel rapport entre tout cela et les bactéries ?

Il était au bord de la crise de nerfs ou de larmes. Alors, il se força à s'asseoir, à être calme. « Par Dieu ! se dit-il. Qu'est-ce qui m'arrive ? Je trouve enfin une clef et, sous prétexte qu'elle n'ouvre pas immédiatement toutes les portes, je perds la tête... C'est ridicule ! » Il but le verre qu'il avait rempli tout à l'heure ; il en avait besoin. Puis, levant la main, il attendit qu'elle cessât de trembler. « Allons, bébé,

allons, ironisa-t-il... Sois sage, à présent. Tiens-toi tranquille : le Père Noël est en route, avec sa hotte pleine de jolies réponses... Bientôt tu ne seras plus pareil à Robinson Crusoé, prisonnier sur une île, la nuit, au milieu d'un océan de mort... » Il sourit et se détendit un peu. « Joli phrase, se dit-il, et jolie image. Le dernier homme sur la Terre est un poète de qualité... »

Sur quoi, il décida de se coucher. C'était tout ce qui lui restait à faire ce jour-là.

Tout en se déshabillant, il se dit que la première chose à faire le lendemain serait de se mettre en quête d'un microscope. Fini d'aller de l'avant au petit bonheur, sans plan défini !

Il s'endormit en pensant aux insectes, à leurs morsures, à *d'autres* morsures, à la transmission du mal d'humain à humain. Cela suffisait-il à expliquer l'affreuse rapidité avec laquelle l'épidémie s'était propagée ?

Vers trois heures du matin, il fut réveillé par une nouvelle tempête de poussière qui secouait la maison.

Et soudain, comme à la lueur d'un éclair, il comprit...

Le premier microscope qu'il découvrit se révéla inutilisable, pour diverses raisons qui tenaient à une fabrication défectueuse.

Bien sûr, Neville ne connaissait rien à ce genre d'instrument, et il avait pris le premier trouvé. Trois jours plus tard, il le fracassait contre le mur en jurant. Quand il fut calmé, il retourna à la bibliothèque et y chercha un ouvrage sur la microscopie, qu'il emporta comme les autres. Lors de sa première sortie, ensuite, il visita plusieurs magasins d'instruments d'optique et ne rentra chez lui que lorsqu'il eut trouvé ce qu'il cherchait : un microscope précis et bien construit, perfectionné et puissant. « Encore une preuve, se dit-il, de la sottise qu'il y a à vouloir faire les choses à moitié... » Sur quoi il s'astreignit à passer le temps nécessaire à se familiariser avec l'emploi de l'instrument. Il brisa une douzaine de lames de verre avant d'y parvenir, mais au bout de trois jours, sa technique était au point. Il n'aurait jamais cru qu'une puce, vue au microscope, fût un monstre aussi horrible...

Puis il s'avisa que, de quelque manière qu'il s'y prît, il n'arrivait jamais à éviter qu'il y ait sous l'objectif des particules de poussière, qui lui apparaissaient comme des quartiers de roc... La chose était due en grande partie aux tempêtes de poussière, qui se produisaient au rythme moyen d'une tous les quatre jours. Mais elle tenait aussi au fait que le désordre régnant dans son « laboratoire » l'obligeait à déplacer dix choses pour en trouver une. Il apprit donc à avoir de l'ordre, à assigner à chaque chose une place déterminée : lames de verre, éprouvettes, pinces, aiguilles, réactifs chimiques. Et il découvrit avec une surprise amusée que cette discipline lui était, en fin de compte, agréable. « Ça doit être le sang du vieux Fritz qui se réveille... » pensa-t-il.

Vint enfin le jour où, ayant prélevé un peu de sang dans le corps d'une femme, il en entreprit l'examen. Il brisa encore plusieurs lamelles de verre. Chaque seconde qui passait faisait battre son cœur plus vite. Il savait que l'instant était décisif : finalement l'instrument fut au point.

Il colla son œil à l'oculaire, en retenant sa respiration...

Ainsi, ce n'était pas un virus. Un virus eût été invisible. Et ce qu'il voyait se trémousser légèrement entre les lamelles de verre, c'était un germe...

Tandis qu'il regardait avidement, l'œil collé à l'oculaire, les mots se formèrent d'eux-mêmes dans son esprit : « Je te baptise *vampiris*... »

Dans l'un des traités de bactériologie dont il dispo-

sait, il avait appris que la bactérie cylindrique qu'il avait sous les yeux était un bacille, un petit bâtonnet de protoplasme qui se propulsait dans le sang au moyen de minuscules filaments mobiles appelés *flagella*.

Une seule pensée l'habitait tout entier : cette chose imperceptible, là, sous la lentille du microscope, était la cause du vampirisme. Des siècles de superstition craintive avaient pris fin, au moment même où il voyait, pour la première fois, le bacille... Les savants avaient deviné juste, dans une certaine mesure ; la théorie bactérienne se vérifiait. Mais c'était à lui, Robert Neville, âgé de trente-six ans, seul survivant de la vieille espèce humaine, qu'il était échu de mener l'enquête à son terme et de démasquer le coupable : le germe qui vivait dans le sang du vampire...

Soudain, une vague de désespoir l'envahit. La réponse tant cherchée venait trop tard... Il lutta contre la dépression, mais elle était tenace. A quoi cela l'avancait-il d'avoir trouvé ? Que faire, à présent, et comment s'y prendre pour essayer de sauver ceux qui étaient encore en vie ? Il ne savait rien des bactéries.

« Eh bien, j'apprendrai ! » se dit-il avec une espèce de rage.

Et il se mit au travail.

Dans des conditions défavorables à leur existence, certains bacilles sont capables de se transformer en

spores, dotés d'une grande résistance aux modifications physiques et chimiques du milieu. Ultérieurement, les conditions redevenant favorables, une nouvelle germination de ces spores les métamorphose à leur tour en bacilles, semblables à ceux dont ils sont nés...

Neville, se répétant les mots qu'il venait de lire, se tenait immobile, pensif, devant l'évier. Il y a *quelque chose*, là, se dit-il. Mais quoi ? »

Il se mit à échafauder une théorie. Supposé que le vampire ne trouvât pas de sang frais pour se nourrir, le bacille *vampiris* se verrait placé dans les « conditions défavorables » imaginées par l'auteur. Pour se protéger, le germe recourt alors à la sporulation. Le vampire sombre dans le coma. Les conditions redevenues favorables, il revient à la vie...

Bon. *Mais comment le bacille saurait-il que son porteur est à nouveau en mesure de trouver du sang ?...*

Neville frappa l'évier de son poing fermé. Il y avait autre chose. Il *devait* y avoir autre chose.

Lorsque les bactéries ne trouvent pas la nourriture qui leur convient, leur métabolisme est déséquilibré et elles produisent des bactériophages, protéines inanimées, capables d'auto-reproduction. Ces bactériophages détruisent les bactéries... On pouvait imaginer que les bacilles, privés de sang frais, en raison d'un métabolisme anormal, absorbaient de l'eau et grossissaient jusqu'à éclatement et destruction de toutes les cellules, ce qui provoquait une nouvelle sporulation.

Supposons d'autre part que le vampire n'entre pas dans le coma, que son corps, privé de sang, se décompose. Le germe pourrait néanmoins recourir à la sporulation et...

Les tempêtes de sable !

Les spores, libérées, pouvaient être emportées, charriées par elles, et s'introduire dans d'autres corps par d'imperceptibles excoirations de la peau provoquées par la poussière. Elles pouvaient y redevenir bacilles par germination et se multiplier par fission. A mesure que cette multiplication se produirait, les tissus environnants seraient alors détruits, et les vaisseaux sanguins attaqués par les bacilles. Cette double action, destruction des tissus et invasion des bacilles, permettrait enfin à ceux-ci de s'introduire dans le flux sanguin. Le processus était, dès lors, achevé... Et le tout sans qu'il fût besoin d'imaginer des vampires aux yeux striés de sang se penchant au-dessus du lit de blondes héroïnes, ou de noires chauves-souris battant des ailes contre les vitres d'une fenêtre ! Le tout sans recourir au surnaturel !

Les vampires étaient une chose réelle. Simplement, on n'avait jamais conté leur véritable histoire.

Partant de là, Neville évoqua certaines grandes épidémies du passé. Celle qui avait provoqué la chute d'Athènes, par exemple, et qui faisait passablement songer au fléau de 1975. Les historiens avaient parlé de peste bubonique. Robert Neville se demandait si les vampires n'y avaient pas été pour quelque chose... Ou plutôt, non, pas les vampires eux-mêmes — puisqu'il apparaissait maintenant que ces spectres

errants étaient des victimes au même titre que les innocents touchés par le mal. Le coupable, c'était le germe, le bacille qui, caché derrière les épais rideaux de la légende et de la superstition, commettait ses méfaits, tandis que les humains courbaient l'échine devant leurs propres terreurs... Et que penser de la peste noire qui avait ravagé l'Europe, détruisant les trois quarts de la population ?

A dix heures, ce soir-là, les tempes serrées par la migraine, les yeux rougis par la fatigue, Neville s'avisa qu'il mourait de faim. Il prit un morceau de viande dans le réfrigérateur et, pendant qu'il cuisait, se doucha rapidement.

Il sursauta légèrement en entendant une pierre frapper l'un des volets. Puis il sourit. Il avait été si absorbé par ses recherches, toute la journée, qu'il n'avait même plus pensé à la meute qui, à présent, rôdait autour de la maison... Et il s'avisa soudain qu'il ne savait même pas combien de ceux qui venaient ainsi le relancer la nuit étaient vivants, au sens propre, et combien étaient de simples marionnettes, dont le bacille tirait les fils. Il devait y avoir de l'une et l'autre sorte, puisqu'il en avait abattu certains à coups de revolver, tandis que d'autres étaient invulnérables aux balles. Il faudrait d'ailleurs arriver à comprendre pourquoi. Et, au fait, à savoir pour quelle raison les « vivants » se joignaient aux « autres », autour de sa maison. Pourquoi ceux-là seulement, et pas tous ceux de la région ?

Il mangea son steak avec appétit et but un verre de

vin, s'étonnant du plaisir qu'il y prenait. D'ordinaire, la nourriture lui semblait totalement dépourvue de saveur. C'était sans doute le résultat de son travail intensif et de sa découverte. Mieux encore : il n'avait pas bu un seul verre d'alcool de la journée ; il n'en avait même pas eu envie...

Lorsqu'il eut terminé son repas, il retourna dans le living-room, mit un disque sur le pick-up et s'assit avec un grognement de fatigue. Pendant un long moment, il s'efforça de ne plus penser aux vampires, en écoutant *Daphnis et Chloé*, de Ravel. Mais il ne put résister longtemps à la tentation, et il alla une dernière fois coller son œil à l'oculaire du microscope.

— Petit monstre... », murmura-t-il, d'un ton presque amical, en observant le minuscule bâtonnet de protoplasme qui s'agitait sur la lame de verre.
« Sale petit monstre... »

La journée qui suivit fut moins brillante.

Les rayons de la lampe solaire tuaient effectivement les germes ; mais cela n'expliquait rien.

Neville mélangea le sulfure d'allyle au sang infecté, et les germes n'en semblèrent nullement dérangés. C'était incompréhensible : l'ail tenait les vampires à distance, et il était avéré que leur état procédait d'une affection sanguine. Or mêler le principe essentiel de l'ail à leur sang demeurait sans effet !

C'était comme pour les pieux. L'hémorragie ainsi provoquée n'était pas une cause suffisante (il pensait à cette maudite femme...). Mais alors que se passait-il au juste ?

Très vite, Neville recommença à s'énerver, à désespérer, à s'emporter contre lui-même, à se gourmander. Finalement, il décida de reprendre les choses par le commencement.

Certains faits, désormais, étaient établis. Le germe existait. Il était transmissible. Les rayons solaires le tuaient. L'ail avait une action sur les vampires. Cer-

tains de ceux-ci dormaient sous la terre. On pouvait les supprimer d'un coup de pieu. Ils ne se métamorphosaient ni en loups ni en chauves-souris, mais certains animaux pouvaient contracter leur mal et devenir vampires.

Bon. Neville divisa en deux, d'un trait de crayon, une feuille blanche. En tête de l'une des deux colonnes, il écrivit : *Bacilles* ; au-dessus de l'autre il dessina un point d'interrogation. Puis il commença.

La croix : non, cela ne pouvait avoir aucun rapport avec les bacilles. Si cela avait un sens, il ne pouvait être que psychologique. Colonne de droite...

La terre ; pouvait-elle avoir une action sur le germe ? Non : comment eût-elle pénétré dans le système circulatoire ? En outre, ceux qui dormaient sous la terre étaient très rares. Colonne de droite...

Le soleil : cette fois, il pouvait inscrire quelque chose dans la colonne de gauche !

Les pieux : non... Colonne de droite.

Les miroirs : comment, grands dieux ! un miroir pourrait-il avoir quelque chose à faire avec des bacilles ? Colonne de droite.

L'ail...

Il s'arrêta, les dents grinçantes. Il fallait qu'il trouve au moins une chose à ajouter à la colonne de gauche — c'était presque un point d'honneur ! L'ail devait affecter le germe ! Mais comment ?

Sa fureur éclata. Il froissa la feuille de papier et la jeta à terre. Deux fois de suite, il remplit son verre à ras bord et le vida d'un trait. « Je suis une brute,

gronda-t-il. Un animal stupide et borné. Il ne me reste qu'à me saouler... » Il jeta son verre contre le mur et se mit à boire à même la bouteille...



Il ne dessaoula pas pendant deux jours.

Et il commençait à envisager sérieusement de continuer à boire jusqu'à la fin des temps, ou jusqu'à ce qu'il n'y eût plus une goutte de whisky à trouver, lorsqu'il se produisit un miracle. La chose arriva le matin du troisième jour, comme il sortait en titubant de la maison pour s'assurer que le monde était toujours là.

Sur la pelouse, il y avait un chien !

A l'instant où Neville ouvrit la porte, l'animal s'arrêta de renifler l'herbe et, visiblement terrorisé, fit un bond en arrière. Neville, stupéfait, s'immobilisa, regardant le chien, qui se mit à détalé, la queue entre les jambes.

Un animal vivant, en plein jour ! Neville bondit à son tour en avant, manqua de s'étaler dans l'herbe, et se lança à la poursuite du chien. Sa voix déchira le silence de Cimarron Street :

— Ici ! Viens ici !

Chacune de ses foulées résonnait douloureusement dans sa tête et son cœur battait à grands coups. De l'autre côté de la rue, le chien courait comme un fou.

— Ici ! cria Neville. Ici !

Un point de côté le força à s'arrêter. Le chien fit

de même, regarda derrière lui, puis i'ila à nouveau. 11 était brun et blanc, efflanqué, de race indéfinissable. Une de ses oreilles était déchiquetée.

— Viens !

Il y avait de l'hystérie dans la voix de Neville. Le chien disparut au tournant de la rue. Ignorant sa migraine lancinante et la douleur qui lui labourait le flanc, Neville se remit à courir.

Pendant une heure, il battit les environs, les jambes tremblantes, criant de temps à autre :

— Ici !... Viens ici !...

Finalement, il rentra chez lui, épuisé, accablé par un désespoir enfantin. Rencontrer un être vivant, après tout ce temps, découvrir un compagnon, et le perdre aussitôt : n'y avait-il pas là de quoi pleurer ? Même s'il ne s'agissait que d'un chien... *Que* d'un chien ? Mais, pour Robert Neville, ce chien était une découverte incalculable !

Il ne put ni manger ni boire. Il se sentait si mal en point qu'il dut se coucher, mais il ne put dormir. Agité d'un tremblement fiévreux, il laissait sa tête rouler de gauche et de droite sur l'oreiller, et ses lèvres, sans qu'il en eût conscience, répétaient tout bas :

« Ici ! Viens !... Je ne te ferai pas de mal... »

Dans l'après-midi, il recommença à chercher le chien dans tout le voisinage, en vain.

Lorsqu'il rentra, vers cinq heures, il déposa devant la porte un bol de lait et un morceau de viande. Il

entoura le tout de gousses d'ail, pour que les vampires n'y touchent pas. Puis, un peu plus tard, il se dit que le chien devait être atteint, lui aussi, par le mal, et que l'ail l'empêcherait également d'approcher... Pourtant, il y avait là quelque chose d'incompréhensible : si le chien était porteur de germes, comment se faisait-il qu'il rôdât en plein jour ? Fallait-il supposer qu'il était si légèrement atteint que son métabolisme n'en était pas affecté ? Mais dans ce cas, comment avait-il échappé aux autres ?

« Mon Dieu ! pensa Neville... Et s'il vient cette nuit, attiré par la nourriture, et *qu'ils* le tuent ? S'il fallait que, demain, je le trouve mort ? Je ne pourrais pas le supporter, je crois que je me tuerais moi-même... »

Se tuer... Il n'y avait pas encore pensé ! Bien sûr, il ne traitait pas son corps avec beaucoup de ménagement. Il ne mangeait pas comme il eût été sain de le faire, il ne dormait ni ne buvait raisonnablement. Mais cela n'avait rien d'un suicide. Pourquoi n'avait-il jamais eu l'idée de se tuer ? Il ne trouvait pas, à la question, de réponse sensée. 11 ne s'était résigné à rien, n'avait pas accepté vraiment la vie qu'il était forcé de mener, ne s'était pas adapté à elle. Et, pourtant, il était toujours là, alors que la dernière victime de l'épidémie était morte depuis huit mois, qu'il n'avait plus parlé à un être humain depuis neuf mois, que Virginia l'avait quitté depuis dix mois. Il était toujours là, sans avenir, sans espoir d'aucune sorte. Instinct de conservation ou simple stupidité ? Avait-il trop peu d'imagination pour songer à se

détruire lui-même ? Pour quelle raison ne l'avait-il pas fait, les tout premiers temps, alors qu'il était au plus profond du désespoir ? Qu'est-ce qui l'avait poussé à faire de sa maison une place forte, à installer un réfrigérateur, un groupe électrogène, un réservoir d'eau, à construire une serre, un étable, à brûler les maisons voisines, à rassembler des livres et des disques, des montagnes de conserves alimentaires ? La vie était-elle donc une force plus puissante que les mots, une loi naturelle supérieure à toutes les autres ?

Il ferma les yeux. Pourquoi penser, pourquoi raisonner ? Il n'y avait pas de réponses à ses questions. Il continuait à vivre parce que c'était une habitude, un état naturel...

Il essaya de ramener ses pensées au problème des bacilles, mais se rendit compte qu'il était incapable de penser à autre chose qu'au chien.

Et, soudain, il s'avisa avec stupeur qu'il bredouillait une prière, lui qui, s'il avait parfois ressenti le besoin désespéré de croire en Dieu, n'avait jamais été capable de prier sans se moquer de lui-même...

Cette fois, pourtant, ce fut plus fort que lui. Il pria. Il demanda à Dieu de protéger le chien perdu. Parce qu'il désirait le retrouver. Parce qu'il avait *besoin* de le retrouver...

Le lendemain matin, le lait et la viande avaient disparu.

Sur la pelouse, il y avait deux cadavres de femmes, mais le chien n'était pas là. Neville respira avec soulagement et remercia Dieu tout bas. Puis, aussitôt, il s'en voulut de ne pas avoir été éveillé lorsque le chien était venu. C'avait dû être après le lever du soleil, lorsque les autres étaient partis. L'animal avait sans doute, d'instinct, trouvé un moyen de leur échapper. Quel moyen ?

Un instant, Neville se demanda avec inquiétude si ce n'étaient pas les vampires qui avaient dérobé la nourriture, mais il eut vite fait de s'assurer du contraire : la viande avait été traînée sur le ciment, malgré les gousses d'ail répandues autour, et de légères éclaboussures indiquaient qu'une langue de chien avait lapé le lait.

Avant de prendre son petit déjeuner, il remplit le bol de lait et posa près de lui un autre morceau de viande. Il y ajouta même un bol plein d'eau.

Après une légère collation, il alla brûler les corps

des deux femmes et, en revenant de la fosse crématrice, il s'arrêta dans une épicerie pour prendre quelques boîtes de biscuits pour chien, un savon spécial, un insecticide et une brosse métallique... En regagnant la voiture, les bras chargés, il se dit avec un vague sourire : « On dirait que j'attends la naissance d'un bébé... A quoi bon faire le malin ? Il y a un an que je n'ai pas été dans un tel état d'excitation... » La fièvre qui s'était emparée de lui lorsqu'il avait découvert le bacille au microscope n'était rien, comparée à celle qu'il éprouvait en pensant au chien.

Il rentra chez lui en conduisant comme un fou, et ne put se défendre d'un profond désappointement en constatant qu'on n'avait pas touché à la viande, au lait, à l'eau. Il avait beau se dire que même un chien affamé ne mange pas sans arrêt...

Il était dix heures et quart. L'animal reviendrait quand il aurait faim. « Patience, se dit Neville. Aie *au moins* cette vertu-là... » Il rangea ses emplettes et passa l'inspection de la maison et de la serre. Pas de nouveaux dommages sérieux. Il se mit à la « corvée ail », tout en se demandant une fois de plus pourquoi les vampires n'avaient jamais tenté de mettre le feu à la maison, ce qui eût semblé une excellente tactique. Avaient-ils également peur du feu ? Ou étaient-ils, simplement, trop stupides pour y penser ? Après tout, leur cerveau ne devait plus fonctionner normalement, lui non plus, en raison des modifications métaboliques provoquées par le passage de la vie à un état de mort animée... Mais non, cette théorie ne tenait

pas : la nuit, autour de la maison, il y avait aussi des « vivants », dont le cerveau ne devait pas être atteint.

Il cessa d'y penser. Il n'était pas d'humeur à réfléchir. Il passa le reste de la matinée à préparer de nouveaux chapelets d'ail. Un moment, il se demanda si, comme le disait la légende, les fleurs d'ail avaient la même efficacité que les gousses. Pourquoi pas ?

Après le déjeuner, il se mit à guetter par le judas. Tout était silencieux. On n'entendait que le léger ronflement du système de conditionnement d'air.

Le chien fit son apparition vers quatre heures.

Neville sortit brusquement de sa somnolence et l'observa intensément. L'animal approchait lentement, prudemment de la maison, l'œil méfiant. Il boitillait. Neville souhaita pouvoir le soigner et s'assurer ainsi son affection. Il pensait à Androclès et au lion...

Il se contraignit à ne pas bouger, à ne faire aucun bruit. D'être là, à regarder le chien laper son lait et avaler la viande lui procurait un incroyable sentiment de bonheur et de sécurité, et il souriait doucement, sans même s'en rendre compte.

Sa gorge se serra lorsque l'animal, son repas terminé, s'éloigna de la maison. Neville bondit vers la porte. Puis il s'arrêta. Ce n'était pas ce qu'il fallait faire. Il effrayerait le chien. Mieux valait le laisser aller... Il revint au judas et le regarda partir avec tristesse. « C'est mieux ainsi, se répéta-t-il. Comme ça, il reviendra encore... »

Il se versa un peu d'alcool mélangé d'eau et s'assit. Il se demandait où le chien passait ses nuits. L'animal devait être passé maître dans l'art de se cacher, pour avoir réussi à leur échapper si longtemps... Sans doute représentait-il une de ces exceptions qui confirment les règles. Mais la chose, fût-elle un simple hasard, donnait à penser : si un chien, avec son intelligence bornée, purement instinctive, avait réussi à survivre, pourquoi un être doué de raison n'y aurait-il pas réussi *a fortiori* ?

Neville ne se laissa pas hypnotiser par cette pensée. L'espoir qu'elle autorisait était dangereux... Il ne fallait surtout pas céder à ce genre de mirage.

Le chien revint, le matin suivant.

Cette fois, Robert Neville ouvrit la porte et se montra. Aussitôt l'animal détalait comme un fou. Neville s'y attendait. Il résista à la tentation de le poursuivre. Le plus lentement, le plus naturellement qu'il put, il s'assit sur les marches du porche. De l'autre côté de la rue, le chien courait entre les maisons. Bientôt il disparut. Neville demeura un quart d'heure sans bouger puis rentra.

Après le déjeuner, il remit de la nourriture sur le porche.

Le chien revint encore à quatre heures. Neville attendit qu'il eût fini de manger puis sortit de nouveau. Une fois de plus le chien déguerpit. Mais cette fois, voyant qu'on ne le poursuivait pas, il s'arrêta sur l'autre trottoir, et regarda vers la maison.

— Ça va, mon vieux ! cria Neville, mais au son de sa voix, l'animal s'enfuit.

Neville se rassit sur son seuil, les dents grinçantes d'énervement, près de maudire ce sacré froussard de chien. Mais il se força à imaginer tout ce qu'il avait dû subir ; les nuits interminables, passées à se tapir dans l'obscurité, à se cacher. Dieu savait où tandis que rôdaient les vampires, la recherche de sa nourriture, la lutte pour l'existence dans un monde sans maîtres, prisonnier de vieilles habitudes de dépendance... « Pauvre vieux, pensa enfin Neville... Je te ferai oublier tout ça. »

Après tout, peut-être un chien avait-il plus de chances de survivre qu'un être humain, dans ce monde absurde ? L'animal était plus petit, il pouvait donc se cacher plus aisément. Et son flair devait le servir... Mais ces pensées n'étaient pas agréables à Neville. En dépit des arguments de sa raison, il avait toujours vaguement espéré qu'il trouverait un jour un autre « survivant » pareil à lui, un homme, une femme, un enfant. Peu lui importait son âge ou son sexe. Parfois, il en rêvait tout éveillé. Plus souvent, pourtant, il s'efforçait de se faire à l'idée que, comme il en était sincèrement convaincu, il était le dernier homme sur la Terre — du moins sur la partie de la Terre qu'il pourrait jamais connaître.

Ses réflexions lui avaient fait oublier l'heure. La nuit commençait à tomber. Soudain, il vit Ben Cortman traverser la rue en courant, venant dans sa direction.

— Neville ! Neville !

Il bondit à l'intérieur de la maison et referma la porte avec soin. Ses mains tremblaient un peu.



Plusieurs jours de suite il sortit, au moment où le chien achevait de manger. Chaque fois, sa vue faisait détalier l'animal, mais, à mesure que les jours passaient, il courait moins vite et, bientôt, il s'arrêta au milieu de la rue et se mit à aboyer en direction de Neville. Celui-ci ne bougeait toujours pas du porche de la maison. On eût dit qu'ils jouaient à quelque jeu.

Puis, un jour, Neville alla s'asseoir sur les marches *avant* l'arrivée du chien et, lorsque celui-ci apparut, il y resta. Pendant près d'un quart d'heure, l'animal erra aux alentours, sans oser approcher de la nourriture et de l'homme. Machinalement, Neville croisa les jambes. Ce geste suffit à faire déguerpir le chien cinquante mètres plus loin.

— Ici, mon vieux ! dit Neville. Viens manger, comme un bon toutou...

Dix autres minutes passèrent. Le chien se rapprochait avec méfiance. Lorsqu'il fut sur la pelouse, il s'arrêta un long moment. Puis, lentement, très lentement, posant avec circonspection une patte devant l'autre, il se remit en mouvement, sans quitter Neville des yeux.

— C'est ça, dit celui-ci d'une voix douce, c'est ça. tu es un bon chien...

Cette fois l'animal ne sursauta pas au son de sa

voix, mais il hésita à faire les derniers pas qui le séparaient de la viande et du lait.

— Allons, murmura Neville, viens manger...

Et, soudain, le chien bondit, saisit la viande entre ses dents, et l'emporta à toutes jambes de l'autre côté de la rue. Neville éclata d'un rire satisfait.

— Espèce de chenapan ! dit-il amicalement.

Toujours immobile, il regarda le chien avaler sa viande, les yeux toujours fixés sur lui. « Profites-en, pensa-t-il... A partir de demain, tu auras de la vraie nourriture de chien. Je ne peux tout de même pas te sacrifier toutes mes réserves de viande ! »

Lorsque le chien eut fini de manger, il revint vers la maison avec moins d'hésitation. Neville ne bougea pas. Son cœur battait plus fort. L'animal avait moins peur de lui. Il se sentait presque heureux.

— Bois ton eau, maintenant, dit-il. Allons...

Et il sourit avec ravissement en voyant l'animal dresser l'oreille : *il l'écoutait !*

— Allons, viens ici... Je ne te ferai rien...

Le chien approcha du bol et se mit à boire, tout en le guettant du coin de l'œil.

— Tu vois, je ne bouge pas, dit Neville...

Sa voix lui paraissait étrange. Il y avait près d'un an qu'il n'en avait pas entendu le son naturel. C'était long, un an. « Quand tu vivras avec moi, je te parlerai tout le temps... » pensa-t-il. Puis, quand le chien eut fini de boire, il dit encore, d'un ton engageant :

— Viens ici, viens...

Il se frappa doucement sur la cuisse. Le chien le

regardait avec curiosité, l'oreille dressée. « Ces yeux, pensa Neville... Tout ce qu'il y a dans ces yeux : de la méfiance, de la peur, de l'espoir, de la solitude-Pauvre petit bonhomme ! »

Enfin, il se leva. Le chien détala. Neville le regarda courir, en hochant la tête...

Plusieurs jours passèrent encore, et le même manège se répéta. A mesure, Neville parlait au chien plus haut, plus longtemps, et, chaque jour, il s'asseyait un peu plus près de la nourriture, jusqu'à ce qu'il n'eût plus qu'à tendre la main pour toucher l'animal. Mais il se garda encore de le faire, si difficile, si tentant que ce fût. Il ne voulait pas effrayer le chien à nouveau. Il attendrait que celui-ci fût tout à fait rassuré, tout à fait habitué à lui. Alors, il pourrait se risquer à le caresser...



Et puis, un matin, le chien ne vint pas.

Neville passa une journée épouvantable, à se demander ce qui avait pu lui arriver, à battre les environs, à l'appeler sans arrêt.

L'animal ne reparut pas davantage l'après-midi, ni le lendemain matin. Neville était désespéré. « Ils l'ont eu, se disait-il... Ils l'ont eu, les ignobles bâtards... » Et malgré tout, il n'arrivait pas à y croire, il ne *voulait* pas y croire.

L'après-midi du deuxième jour, il était dans le garage lorsqu'il entendit un léger bruit sous le porche.

Il se précipita. Le chien était occupé à vider le bol d'eau...

— Enfin, te voilà ! cria Neville.

Le chien fit un bond en arrière. Le cœur de Neville sauta dans sa poitrine.

— Non, dit-il d'une voix brisée... Non, ne pars pas...

Lentement, il alla s'asseoir à sa place habituelle. Il tremblait comme une feuille. Le chien se rapprocha et se remit à laper l'eau. Neville, cette fois, ne put résister à la tentation. Il tendit la main. L'animal recula à nouveau, montrant les dents et, cette fois, s'en alla pour de bon.

Le soir, en se couchant, Neville se dit qu'il fallait qu'il trouve un moyen de s'emparer du chien. Le moment était venu.



Il passa plusieurs jours encore à imaginer toutes sortes de pièges, mais aucun ne le satisfaisait. Leur seul effet eût été de terroriser l'animal.

Et finalement, un après-midi, il n'y tint plus. Tandis que le chien lapait son eau, il bondit et se saisit de lui.

L'animal essaya de mordre, mais Neville réussit à lui saisir le museau. Le corps du chien était secoué de terribles frissons. Neville l'emporta rapidement dans la maison et le déposa sur une couverture qu'il avait préparée à son intention. Dès qu'il l'eut lâché, le chien essaya à nouveau de le mordre, puis se rua

vers la porte. Neville bondit et réussit à la refermer avant qu'il l'atteignît. Alors l'animal alla se cacher sous le lit.

Neville se mit à genoux.

— Viens, dit-il plaintivement. Viens ici. Tu es malade, mon vieux. Je vais te soigner...

Le chien ne bougeait pas. Neville alla chercher du lait, un morceau de viande, les posa près du lit.

— Pourquoi n'as-tu pas confiance en moi ? murmura-t-il...



Neville était en train de dîner, dans la cuisine, lorsqu'il entendit un bruit anormal, ponctué de cris plaintifs, dans le living-room. Il se précipita.

Dans un coin de la pièce, près de l'établi, le chien grattait frénétiquement le plancher, comme s'il eût essayé de creuser un trou. Lorsque Neville alluma, il le regarda avec des yeux terrifiés.

Et Neville comprit la raison de sa terreur : la nuit était tombée, et l'animal, d'instinct, essayait de se cacher pour *leur* échapper...

Alors, Neville eut une idée. Il prit une couverture sur le lit et la jeta sur le chien. Puis il le prit dans ses bras, ainsi enveloppé. L'animal se mit à gigoter désespérément, mais Neville le tenait étroitement serré contre lui. Et il lui parla, longuement, doucement.

— Allons, mon vieux, allons... Tout va bien, maintenant. Personne ne te fera de mal... Allons, calme-toi... Tout va bien. Je vais m'occuper de toi. Tu seras tranquille, désormais...

Il parla pendant près d'une heure, à voix basse, comme s'il eût voulu hypnotiser le chien. Et, peu à peu, le tremblement de l'animal s'apaisa.

Lorsqu'il reposa enfin, paisiblement, sur les genoux de Neville, celui-ci sourit doucement :

— C'est ça... Tu es un bon chien ? Tu es *mon chien*, maintenant, n'est-ce pas ?

Il était près de onze heures du soir lorsque Neville, précautionneusement, se risqua à écarter un coin de la couverture.

Le chien frémit un peu, montra les dents, mais Neville recommença à lui parler. Un peu plus tard, il lui caressa la tête, doucement, en lui souriant.

Le chien leva les yeux sur lui, des yeux humides, encore craintifs. Et, soudain, il se mit à lécher la main qui le caressait.

Neville sentit sa gorge se serrer, et ses yeux se remplirent de larmes...



Quelques jours plus tard, le chien était mort.

Cette fois, Neville ne se saoula pas. Loin de là. Quelque chose avait changé. Essayant de l'analyser, il arriva à la conclusion que sa dernière débauche de boisson lui avait fait toucher le fond du désespoir. A moins de se tuer, il ne pouvait aller plus loin.

Il se rendait compte que les espoirs qu'il avait fondés sur la découverte du chien ne le mèneraient nulle part. Dans un monde où une horreur monotone était la loi, les rêves n'étaient pas une solution. Neville avait pris son parti de l'horreur. C'était sa banalité qui était la plus difficile à supporter, il le comprenait enfin. Et cela lui procurait une sorte de paix, le sentiment d'avoir mis cartes sur table, de savoir exactement ce qui en était.

Il avait eu moins de peine qu'il ne l'aurait cru à enterrer le chien. C'était un peu comme s'il eût enterré de vains espoirs des illusions malsaines. Dès lors, il apprit à accepter les conditions dans lesquelles il vivait, sans révolte inutile, sans avoir soudain envie de se cogner la tête contre les murs.

Après quoi, résigné, il se remit au travail.

// se souvenait de ce qui s'était passé près d'un an plus tôt, quelques jours après qu'il eut enseveli Virginia pour la seconde fois...

Un soir, il errait dans les rues, accablé par le désespoir ; la tête vide, le visage n'exprimant qu'une mortelle indifférence. Il n'avait qu'une hantise : ne pas se retrouver dans sa maison déserte, ne pas voir les objets familiers qu'elle avait touchés, ne pas revoir le lit vide de Kathy, ses jouets, le lit de Virginia, ses vêtements.

Et tandis qu'il marchait ainsi, au hasard, parmi la foule, un homme, à l'haleine aliacée, lui prit le bras et lui dit :

— Viens, frère, viens et tu seras sauvé!

Cet homme avait le visage rouge, les yeux enfiévrés. Il portait des vêtements noirs et fripés. Robert Neville le regarda d'un œil atone. L'homme le poussait en avant de ses mains décharnées.

— // n'est jamais trop tard, frère ! Le salut est à celui qui...

Les derniers mots se perdirent dans le brouhaha. Ils se trouvaient à présent à l'entrée d'une grande tente, à l'intérieur de laquelle on entendait un murmure immense, pareil à celui de la mer. Neville voulut s'éloigner.

— Je ne désire pas-

Mais l'homme ne l'écoutait même pas. Il continuait à le pousser en avant. Le bruit grandissait. La tente avala Neville.

A l'intérieur, il se vit noyé dans une foule dense. Des centaines de gens se pressaient autour de lui, poussant des cris, battant des mains, disant des mots qu'il ne comprenait pas.

Puis, soudain, tous se turent en même temps et une seule voix se mit à parler, grossie par un haut-parleur :

— Souhaitez-vous trembler devant la sainte croix du Seigneur ? Souhaitez-vous, lorsque vous regarderez dans un miroir, ne pas y voir le visage que vous a donné Dieu tout-puissant ? Souhaitez-vous sortir de la tombe comme des monstres rejetés par l'enfer ?

La voix s'enflait progressivement.

— Souhaitez-vous devenir pareils à des chauves-souris dans le ciel nocturne ? Je vous le demande : souhaitez-vous être changés en créatures sans âme, damnées pour l'éternité ?

— Non ! hurla la foule terrorisée. Non ! Sauvez-nous !

Neville essaya de reculer, bousculant ses voisins, tentant de se frayer passage parmi ces dévots hystériques.

— En vérité, je vous le dis ! Ecoutez la parole de Dieu ! Le mal s'étendra à toutes les nations et le châtiment du Seigneur s'exercera d'un bout à l'autre de la Terre ! Je vous le dis : à moins que nous ne devenions pareils à des petits enfants, innocents aux yeux de Notre Seigneur, à moins que nous ne nous levions pour chanter la gloire de Dieu tout-puissant et de Son Fils Jésus-Christ, notre Sauveur, à moins que nous ne tombions à genoux et ne demandions la

rémission de nos péchés, nous serons damnés ! Je vous le dis et le répète : nous serons damnés, nous serons damnés !

— Sauvez-nous ! Sauvez-nous !

Les gens criaient tous ensemble, et leurs cris exprimaient une terreur mortelle. Robert Neville ne parvenait pas à se frayer passage parmi eux, et la voix reprit :

— Dieu nous a punis, pour nos crimes innombrables ! Dieu a donné libre cours à Sa colère toute-puissante ! Dieu a déchaîné sur nos têtes un nouveau Déluge, l'armée monstrueuse des créatures de l'Enfer ! Il a ouvert les tombeaux, Il a ouvert les portes des nécropoles, Il a chassé les morts de leurs tombes et les a envoyés parmi nous ! Et la mort et l'Enfer ont libéré ceux qui les habitaient ! Telle est la sanction de Dieu !... O Dieu, Tu nous a punis ! O Dieu, Tu as châtié nos fautes comme elles le méritaient ! O Dieu, Tu nous as fait subir le poids de Ta colère toute-puissante !...

Les cris s'élevèrent à nouveau. Ceux qui entouraient Neville se mirent à battre des mains en mesure, à se balancer en cadence, à psalmodier des prières hystériques.

Robert Neville réussit enfin à fuir, tremblant comme une feuille morte. La nuit était tombée...



Aujourd'hui, assis dans le living-room, il évoquait cet étrange épisode, que lui avait remis en mémoire

un texte qu'il venait de lire. Une phrase, surtout, l'avait reporté dix mois en arrière :

... Cette forme de psychose, qu'on pourrait qualifier d'aveuglement hystérique, peut être partielle ou complète, et s'appliquer à un ou à plusieurs objets, voire à tous...

Comment n'y avait-il pas pensé plus tôt ? Jusqu'alors, il s'était sottement obstiné à vouloir rattacher au bacille tous les phénomènes du vampirisme. Si certains ne s'y prêtaient pas, il les imputait automatiquement à la légende, à la superstition. En fait, il avait vaguement envisagé, parfois, de leur donner des explications psychologiques, mais sans trop s'y arrêter. Or c'était bien de ce côté qu'il fallait chercher.

Pourquoi, si certains de ces phénomènes ne pouvaient avoir de causes physiologiques, n'auraient-ils pas des causes psychologiques, considérant notamment le « choc » psychique subi par les victimes de l'épidémie ?

Vers la fin de celle-ci, le journalisme « à sensation » avait créé, partout, une terreur malade des vampires. Neville se rappelait la débauche d'articles pseudo-scientifiques qui se publiaient à seule fin d'entretenir et de tirer parti de cette terreur et par conséquent de faire vendre les journaux.

Sans doute y avait-il quelque chose de sinistrement bouffon dans ce désir de gagner de l'argent alors que le monde était en train de mourir. Tous les journaux n'avaient pas cédé à cette folie. Mais la presse « à sensation » avait voulu survivre à l'autre. En même temps, comme c'était inévitable en de telles circons-

tances, la foule s'était laissée aller à un mysticisme primitif. Le remède était parfois pire que le mal, car ceux qui y recouraient ne mouraient pas moins vite que les autres, mais ils mouraient terrorisés, avec la peur hideuse de ne pas connaître le repos dans la mort, d'être condamnés à sortir de la tombe, hantés par un étrange, par un affreux désir-

Une telle psychose pouvait expliquer beaucoup de choses.

Et d'abord la peur de la croix : on avait répété aux croyants que l'objet de leur vénération deviendrait pour eux un objet d'horreur, qu'ils n'oseraient plus le regarder en face. En sorte que le vampire, habité par un puissant complexe de culpabilité, s'en était peut-être détourné de lui-même... De même, ce complexe et l'idée qu'il était devenu un monstre pouvaient l'avoir frappé d'horreur à son image abhorrée, lui avoir donné la hantise des miroirs, avoir fait de lui une créature errante, fuyant le grand jour et le contact des autres humains, cherchant dans des cachettes obscures, voire sous la terre, un peu de repos et de répit ...

La crainte de l'eau ? Celle-là, il fallait voir en elle le fruit d'une superstition très ancienne. La légende ne disait-elle pas que les sorcières étaient incapables de franchir une eau courante ? Sorcières, vampires : certaines confusions étaient parfaitement concevables.

Et les vampires « vivants » ? Faciles à expliquer, aussi : le vampirisme était en quelque sorte un alibi pour certains déments. Neville était convaincu que les

« vivants » qui se mêlaient aux autres, la nuit, autour de sa maison, étaient des fous qui se prenaient pour de vrais vampires, alors qu'ils étaient seulement des malades mentaux, ce qui expliquait qu'ils n'eussent jamais pensé à mettre le feu à sa maison : ils étaient simplement incapables de logique.

Il se souvint d'un homme qui, une nuit, avait grimpé sur le lampadère, en face de la maison. Par le judas, Neville l'avait vu sauter dans le vide en agitant frénétiquement les bras, et s'écraser sur le trottoir. A présent, il comprenait : *cet homme se prenait pour une chauve-souris!*

« Ainsi, se dit-il en souriant vaguement, les choses s'expliquent peu à peu. Il apparaît qu'ils ne constituent pas une race à part, invincible. Loin de là : ils forment une espèce extrêmement vulnérable, à la perpétuation de laquelle sont nécessaires les conditions matérielles les plus strictes... »

Il posa sur la table le verre auquel il n'avait pas touché. « Je n'en ai pas besoin, pensa-t-il. Je n'ai plus à chercher l'évasion ou l'oubli. Plus maintenant... »

Pour la première fois depuis la mort du chien, il se sentit détendu. Il avait encore beaucoup à apprendre, mais il avait déjà parcouru pas mal de chemin. Curieusement, la vie lui apparaissait presque supportable. « Je me fais à ma robe d'ermite », se dit-il.

La musique du pick-up était douce et bienfaisante.

Au-dehors, les vampires attendaient...

TROISIEME PARTIE

JUIN 1978

Neville était sorti pour chercher Cortman.

Pourchasser Cortman était devenu pour lui un passe-temps reposant, l'une des rares distractions qui lui restaient. Il s'y livrait les jours où il ne craignait pas de s'éloigner et où il n'avait pas trop à faire chez lui. Alors il cherchait dans les buissons, dans les autos abandonnées, dans les caves, les placards des maisons vides, sous les lits, dans les réfrigérateurs, dans tous les endroits qui eussent pu servir de cachette à un homme un peu corpulent.

Ben Cortman changeait de cachette constamment. Neville avait la conviction qu'il se savait pourchassé par lui et qu'il en éprouvait une espèce de volupté. Si la formule n'avait pas été paradoxale, il aurait dit que cela donnait du piment à la « vie » de Ben Cortman. Il lui arrivait de penser que Ben n'avait jamais été aussi heureux...

Neville suivait lentement Compton Boulevard. La matinée avait été sans histoire. Il savait que Cortman devait se cacher dans les environs, car, chaque soir, il était toujours le premier devant la maison. Les autres

étaient presque toujours des inconnus. Ce n'était jamais longtemps les mêmes, car invariablement le matin venu, ils se cachaient dans le voisinage, Neville les y trouvait et il les détruisait. Sauf Cortman.

Il se demanda une fois de plus ce qu'il ferait s'il trouvait Ben. Bien sûr, en principe, il se proposait de le supprimer. Mais il savait que ce ne serait pas aussi simple que cela. Oh ! Il n'éprouvait plus aucune amitié pour lui et, à ses yeux, Cortman n'incarnait même plus le passé : le passé était mort, et Neville en avait pris son parti. Non, la vérité, c'était que supprimer Cortman équivaldrait à renoncer à son ultime distraction... Les autres étaient des créatures bornées, des espèces de robots. Ben, au moins, manifestait de l'imagination. Pour quelque mystérieuse raison, son cerveau continuait de fonctionner. Peut-être sa condition actuelle répondait-elle même à une espèce de vocation, se disait parfois Neville avec ironie. Il en oubliait que le but de Cortman était aussi de le tuer, lui, Neville...

Il s'assit sur le seuil d'une maison avec un soupir de lassitude, alluma sa pipe et demeura un long moment immobile, sans pensée.

A présent, Neville se portait mieux. Il avait légèrement engraisé, mais sa forme musculaire restait excellente. Il avait depuis longtemps renoncé à se raser, et portait une courte barbe blonde qu'il taillait de temps à autre. Ses cheveux s'éclaircissaient mais lui descendaient presque jusqu'aux épaules. Dans son visage hâlé, ses yeux bleus avaient un regard calme et froid.

De l'autre côté du boulevard, il y avait un vaste terrain non bâti. Neville savait qu'au-delà se trouvait le terrain vague où, un jour, il avait enseveli Virginia et d'où elle s'était déterrée elle-même. Cette pensée ne le troublait plus.

Il s'était endurci, rendu imperméable aux images du passé. Seul le présent existait encore pour Robert Neville, un présent qui consistait seulement à survivre, au jour le jour, sans connaître ni joie ni peine. « J'appartiens désormais au règne végétal, se disait-il parfois. C'était ce qu'il voulait.

Il lui fallut un long moment pour prendre conscience que la tache claire sur laquelle son regard s'était fixé *se déplaçait*, dans le terrain vague, de l'autre côté du boulevard.

Il fronça les sourcils, se leva lentement et, une main en visière au-dessus des yeux, regarda intensément.

Ses dents mordirent convulsivement le tuyau de sa pipe.

C'était une femme.

Il n'essaya même pas de rattraper sa pipe lorsqu'elle tomba de sa bouche. Pendant plusieurs secondes, il resta sans souffle, à regarder la femme.

Elle ne l'avait pas vu. Elle marchait, la tête penchée vers le sol, comme si elle eût cherché quelque chose. A présent, il distinguait ses longs cheveux roux, ses bras nus. C'était un spectacle tellement extraordinaire, après trois ans passés sans voir un

être humain, qu'il n'arrivait pas à y croire : une femme, vivante, *en plein jour* !

Elle se rapprochait de lui, et Neville, bouche bée, la regardait. Elle n'avait pas trente ans. Elle portait une robe blanche, chiffonnée et souillée. Elle était très mince et, sous ses cheveux roux, *son visage paraissait bronzé par le soleil* !

« Je deviens fou », pensa Neville. Et cette hypothèse lui semblait moins extravagante que la possibilité que la femme fût réelle. Il s'y était préparé depuis longtemps. Un homme qui meurt de soif dans le désert a des visions d'oasis, de fontaines. Pourquoi, lui, Neville, n'eût-il pas vu marcher une femme dans le soleil ?

Et soudain, il frémit. Ce n'était pas un mirage. Il *entendait* les pas de la femme...

Il ne chercha pas à analyser le tourbillon de pensées, de sentiments, d'instincts qui s'élevait en lui. Il leva le bras et fit un bon en avant, en criant :

— Ho ! Là-bas !

Une seconde d'un silence absolu. Elle leva la tête et leurs regards se croisèrent. « Vivante ! pensa Neville. Vivante... »

Brusquement, la femme fit demi-tour et se mit à fuir à toutes jambes à travers le terrain. Neville hésita un instant, puis se lança à sa poursuite en criant.

— Arrêtez !

Elle ne s'arrêta pas. Il vit ses jambes hâlées courir dans le soleil. Et il comprit qu'il ne l'arrêterait pas avec des mots. Plus encore que lui-même, elle avait dû être bouleversée à la vue de ce grand diable blond

et barbu qui surgissait devant elle, criant et courant... Il s'élança, à longues enjambées, le cœur battant.

Il n'eut pas beaucoup de peine à la rattraper. Comme il était sur le point de la rejoindre, elle tourna vers lui un visage terrifié.

— Je ne vous ferai pas de mal ! cria-t-il.

Elle ne s'arrêta pas pour autant. Mais soudain, elle trébucha et tomba. Il bondit pour la retenir. La femme, terrorisée, se mit à le frapper, à le griffer des deux mains.

— Arrêtez ! dit-il, haletant. De quoi avez-vous peur ?

Elle était plus forte qu'il ne l'aurait cru. Elle lui lança un coup de pied dans le tibia qui lui fit lâcher un juron. Par un vieux réflexe, il la frappa au visage. Alors elle s'immobilisa, le regardant d'un air égaré et, brusquement, elle éclata en sanglots.

Neville se releva.

— Levez-vous, dit-il. Je ne vous veux pas de mal.

Elle pleurait toujours, convulsivement, se protégeant le visage de ses bras. Il la regardait, stupide, ne sachant trop quoi dire.

— Je ne vous ferai rien, répéta-t-il bêtement.

Elle le regarda enfin, mais elle semblait toujours terrorisée.

— De quoi avez-vous peur ? dit Neville.

Il ne se rendait même pas compte que sa voix était dure, sans chaleur, que c'était la voix d'un homme qui avait perdu l'habitude de parler à ses semblables...

— Allons, dit-il, levez-vous.

Elle lui obéit, lentement, avec méfiance.

Et Neville ne savait trop quoi faire. Il avait rêvé pendant des années à un moment tel que celui-là, mais, dans ses rêves, jamais les choses ne s'étaient passées ainsi.

— Corn... Comment vous appelez-vous ? demanda-t-il enfin.

Elle ne répondit pas. Elle continuait à le regarder craintivement.

— Eh bien ? dit-il, presque brutalement.

Elle frémit et dit, d'une voix qui tremblait :

— Ruth...

Alors, un grand frisson parcourut le corps de Robert Neville. Le son de cette voix effaça tout le reste. Il n'y eut plus de problème. Il crut qu'il allait se mettre à pleurer. Lentement, presque sans qu'il s'en rendît compte, sa main se leva, et l'épaule de la femme frémit un peu à son contact.

— Ruth..., dit-il d'une voix basse, sans vie. Ruth...

Ils se regardèrent longuement, dans le soleil brûlant.

La femme dormait paisiblement sur le lit de Neville. Il était plus de quatre heures de l'après-midi, et Neville était entré au moins vingt fois dans la chambre à coucher pour la regarder. A présent, il était assis dans la cuisine et il buvait du café.

Il était soucieux. *Et si elle était contaminée, elle aussi ?* Cette idée lui était venue en la regardant dormir, et elle ne le quittait plus. Bien sûr, son visage était bronzé par le soleil, et il l'avait rencontrée en plein jour. Mais il en avait été de même pour le chien... Ce n'était peut-être pas si simple — et le rêve avait tourné court.

Ils ne s'étaient pas jetés dans les bras l'un de l'autre, ils n'avaient pas dit des mots éternels. Neville n'avait rien tiré d'elle en dehors de son nom. Il lui avait fallu user de sa force pour l'amener chez lui et la faire entrer dans la maison. Elle pleurait et le suppliait de ne pas la tuer, sans même écouter ce qu'il disait. Finalement, il avait dû la traîner à l'intérieur. Cela ne ressemblait guère aux scènes romantiques qu'il avait parfois imaginées...

Dans la maison, elle s'était réfugiée dans un coin — comme le chien, deux ans plus tôt. Elle n'avait voulu ni manger ni boire. En fin de compte, il avait été forcé de la traîner dans la chambre à coucher et de l'y enfermer. Un peu plus tard, elle s'était endormie.

Neville regardait songeusement sa tasse de café. « Toutes ces années que j'ai passées à rêver d'une compagne, se dit-il. Et aujourd'hui que j'en découvre une, je commence par l'effrayer, par la brutaliser... » Mais qu'eût-il pu faire d'autre ? Il s'était trop habitué à l'idée qu'il était le dernier être humain *normal* sur la terre. Le fait qu'elle le parût aussi n'y changeait rien. Il en avait trop vu d'entre eux, plongés dans leur étrange coma, et qui avaient la même apparence qu'elle... Le seul fait qu'elle ait marché dans le soleil ne suffisait pas à vaincre son scepticisme. Il doutait depuis trop longtemps. Son sens social était mort. Il lui était quasi impossible de croire à l'existence d'autres êtres semblables à lui. Et, passé le premier effet de surprise, il retrouvait intacte la conviction que des années avaient installée en lui.

Avec un soupir, il retourna à la chambre à coucher. La femme n'avait pas bougé. « Peut-être s'est-elle replongée dans le coma », pensa-t-il...

Il la regarda longuement. Ruth... Il aurait voulu savoir tant de choses sur elle, qu'il craignait presque de découvrir car si elle était pareille aux autres, il n'y aurait qu'une solution. Et il vaut mieux ne rien savoir de ceux qu'on tue-

Les mains de Neville se crispèrent. Et si tout cela

n'était qu'un leurre ? Si elle s'était seulement éveillée, par accident, de sa léthargie, juste avant qu'il la vît ? Ce n'était pas impossible, bien que, autant qu'il le sût, le germe ne supportât pas la lumière du jour. Mais cela ne suffisait pas à le convaincre. Il n'y avait qu'un moyen d'être sûr...

Il posa la main sur l'épaule de la femme.

— Réveillez-vous, dit-il.

Elle bougea un peu. Il remarqua alors qu'elle portait, autour du cou, une fine chaîne d'or, à laquelle pendait une petite croix, que Neville prit entre ses doigts et considéra d'un air songeur... Elle s'éveilla enfin, et il pensa automatiquement : « Elle n'est pas dans le coma... »

— Que... que faites-vous ? demanda-t-elle d'une voix craintive.

Le son de cette voix, de cette voix *humaine*, bouleversait Neville.

— Je... rien, dit-il.

Il recula d'un pas et demanda :

— D'où êtes-vous ?

Comme elle hésitait à parler, le visage de Neville se durcit. Elle dit, hâtivement :

— Ing... Inglewcod.

— Je vois. Etiez-vous... viviez-vous seule ?

— J'étais mariée.

— Où est votre mari ?

Elle frissonna.

— Il est mort.

— Quand ?

— La semaine dernière.

— Qu'avez-vous fait ensuite ?

— Je me suis enfuie, dit-elle en se mordant la lèvre inférieure.

— Vous voulez dire que vous avez marché pendant tout ce temps ?

— Oui...

Il la regarda en silence. Puis, brusquement, il sortit de la chambre et alla dans la cuisine. Là, il prit dans un placard une poignée de gousses d'ail, les mit sur une assiette, et les coupa en petits morceaux qu'il écrasa pour en faire une espèce de pâte. L'odeur âcre assaillit ses narines.

Lorsqu'il revint dans la chambre, elle s'était assise sur le lit. Sans hésitation, il lui mit l'assiette sous le nez.

Elle se détourna avec un léger cri.

— Que faites-vous ? demanda-t-elle.

— Pourquoi vous écarterez-vous ?

— Je vous en prie...

— Pourquoi ?

— Mais ça sent mauvais ! dit-elle avec une espèce de sanglot. Je vous en supplie... Vous allez me rendre malade !

Il mit l'assiette plus près encore de son visage. Elle recula à l'autre bout du lit.

— Arrêtez ! dit-elle. Je vous en supplie...

Il regarda fixement son visage convulsé.

— Vous êtes... des leurs, dit-il haineusement.

Elle sauta sur ses pieds et se précipita dans la salle de bains. Il l'entendit vomir.

Il s'assit lourdement sur le lit. *Elle était contami-*

née. L'expérience était concluante : depuis plus d'un an, il savait que tout organisme infecté par le bacille *vampiris* était allergique à l'odeur de l'ail, qui provoquait une sensibilisation des cellules et une réaction violente. La femme avait eu cette réaction...

Mais après un moment de réflexion, Neville fronça les sourcils. Si ce qu'elle avait dit était vrai, si elle avait passé plusieurs jours à errer après avoir fui sa maison, elle devait être épuisée, affaiblie : dans ces conditions, il était tout à fait explicable que l'odeur de l'ail lui soulevât le cœur *en tout cas*. Il ne pouvait donc, en toute objectivité, tirer une conclusion décisive de ce fait...

Elle sortit de la salle de bains et resta un moment immobile sur le seuil de la porte. Puis elle alla jusqu'au living-room. Il la suivit. Elle s'assit sur le divan.

— Vous êtes satisfait ? demanda-t-elle.

— Ne vous occupez pas de cela, dit-il. C'est de vous qu'il s'agit, non de moi.

Elle baissa la tête. Pendant un instant, Neville lutta contre la sympathie qui le poussait vers elle. Elle avait l'air tellement désarmé, dans sa robe déchirée qui découvrait à demi sa gorge... Son corps était mince, presque maigre. Elle ne ressemblait pas aux femmes dont l'image le hantait parfois...

Il s'assit dans le fauteuil et lui dit :

— Ecoutez... J'ai tout lieu de croire que vous êtes contaminée. Surtout depuis le « test » de l'ail... Qu'avez-vous à dire ?

Elle leva les yeux sur lui.

— Vous pensez que je suis des leurs...
— Je pense que vous *pourriez* être des leurs...
— Et... ceci ? dit-elle en lui montrant la petite croix d'or qu'elle portait au cou.
— Ça ne prouve rien.
— Je suis bien éveillée, dit-elle. Je ne suis pas dans le coma...

Il cherchait des arguments.

— Je suis souvent allé à Inglewood. Comment n'avez-vous pas entendu ma voiture ?

— Inglewood est grand, dit-elle.

— Je voudrais vous croire...

— En êtes-vous sûr ?

Elle se raidit brusquement, comprimant des deux mains son estomac. Robert Neville se demanda pourquoi elle ne lui inspirait pas plus de pitié. Mais c'était comme si la source de toute émotion se fût tarie en lui, depuis longtemps...

La femme le regarda durement.

— J'ai toujours eu l'estomac fragile, dit-elle... J'ai vu mon mari mourir, la semaine dernière, mis en pièces, sous mes yeux. J'ai perdu mes deux enfants durant l'épidémie. Et depuis huit jours je marche au hasard, me cachant la nuit, mangeant ce que je trouve, incapable de dormir plus d'une heure ou deux de temps à autre. J'ai la fièvre, et je suis épuisée... Là-dessus, je vous entends crier, vous vous jetez à ma poursuite, vous me frappez, vous me tramez chez vous. Et parce qu'une assiette d'ail que vous me fourrez sous le nez me fait tourner le cœur, vous

décidez que je suis contaminée ! Qu'escomptez-vous donc ?

Elle se laissa aller en arrière sur le divan, en essayant de rajuster les morceaux de sa robe. Comme elle n'y arrivait pas, elle se mit à pleurer nerveusement.

Neville, immobile dans son fauteuil, éprouvait un vague sentiment de culpabilité, en dépit de ses doutes. Il ne pouvait s'en empêcher. Il avait perdu l'habitude de voir pleurer une femme... En tiraillant les poils de sa barbe, il dit avec hésitation :

— Est-ce que... est-ce que vous me laisseriez vous prendre un peu de sang ? Je pourrais...

Elle se dressa brusquement et se précipita vers la porte.

— Que faites-vous ? demanda Neville.

Elle ne répondit pas, secouant furieusement le bouton de la porte.

— Vous ne pouvez pas sortir, dit-il. *Ils* ne vont pas tarder à être là.

— Je ne resterai pas ici, cria-t-elle. Quelle différence s'ils me tuent ?

Neville l'entoura de ses bras. Elle essaya de se débattre.

— Laissez-moi ! Je n'ai pas demandé à venir ! C'est vous qui m'avez entraînée jusqu'ici... Pourquoi ne me laissez-vous pas partir ?

— Vous ne pouvez pas sortir, répéta-t-il.

Il la ramena jusqu'au divan, puis alla au bar et remplit un verre de whisky, qu'il lui tendit. (« Peu

importe qu'elle soit contaminée, se dit-il, peu importe... ») Elle secoua la tête.

— Buvez, dit Neville. Ça vous calmera.

— Après quoi, vous recommencerez à me faire renifler de l'ail ?... questionna-t-elle rageusement.

— Allons, buvez...

Elle céda enfin, et avala une gorgée d'alcool. Cela lui fit du bien. Elle posa le verre à côté du divan et respira profondément.

— Pourquoi désirez-vous que je reste ? demanda-t-elle d'un ton morne.

Neville chercha une réponse sensée. Il dit enfin :

— Même si vous êtes contaminée, je ne puis vous laisser sortir. Vous ne savez pas ce *qu'ils* vous feraient...

Elle ferma les yeux.

— Ça m'est égal, dit-elle.

— Il y a une chose que je ne comprends pas, dit Neville tandis qu'ils achevaient de dîner... Près de trois ans se sont écoulés, et il y en a encore quelques-uns de vivants : « on » puise toujours dans les stocks alimentaires... Autant que je sache, pendant la journée, ils sont plongés dans le coma, mais ils ne sont pas morts. Trois ans après. Qu'est-ce qui les soutient ?

Vers cinq heures, apaisée, Ruth avait pris un bain et s'était changée. Elle avait mis le peignoir de bain de Neville. Son corps mince flottait dans le vaste peignoir de tissu-éponge. Elle s'était noué les cheveux en queue de cheval.

— Nous en voyions parfois, dit-elle. Mais nous n'osions pas les approcher. Nous pensions qu'il valait mieux ne pas les toucher.

— Saviez-vous qu'ils revenaient une fois morts ?

— Non.

— Vous ne vous demandiez pas qui étaient les gens qui assaillaient votre maison, la nuit ?

Elle hocha la tête lentement.

— Nous n'aurions jamais imaginé qu'ils étaient. Comment croire une chose pareille ?

— Evidemment, dit Neville.

Il l'avait regardée manger en silence. Comment croire, aussi, qu'elle était une femme normale ? Comment croire, après toutes ces années, qu'il avait trouvé une compagne ? Ce n'était pas seulement d'elle qu'il doutait, mais plus encore de la possibilité d'un tel miracle dans un tel monde...

— Parlez-moi encore d'eux, dit Ruth.

Il se leva pour prendre la cafetière sur le fourneau, remplit les deux tasses et se rassit.

— Comment vous sentez-vous à présent ?

— Mieux, dit-elle. Merci.

Neville sentit qu'elle le regardait.

— Vous n'avez toujours pas confiance en moi, dit-elle.

Il hésita.

— Ce... ce n'est pas cela.

— Mais, si, dit-elle tranquillement. Mais si, c'est ça... Eh bien, allez-y : faites-moi une prise de sang !

Il la regarda curieusement : était-ce un piège ? Mais non : c'était stupide d'être à ce point soupçonneux !

— Bien, dit-il. Très bien... Si vous êtes contaminée, je ferai tout ce qui sera possible pour vous guérir.

— Et si vous ne le pouvez pas ?...

Leurs regards se croisèrent. Il y eut un silence.

— Nous verrons, dit Neville en vidant sa tasse... Voulez-vous... tout de suite ?

— Non, demain matin, je vous en prie... Je me sens encore un peu mal en point.

— Bon, dit-il. Demain matin.

Le fait qu'elle ait consenti à le laisser examiner son sang ne procurait à Neville qu'une mince satisfaction, car il craignait de découvrir qu'elle était effectivement contaminée. En même temps, il se disait qu'ils allaient passer ensemble une soirée et une nuit. Peut-être cela lui en apprendrait-il plus long sur elle. Peut-être même cela l'attacherait-il à elle. Et s'il fallait ensuite que, le matin venu, il...

Un peu plus tard, dans le living-room, ils écoutaient la *IV^e Symphonie de Schubert*.

— Je n'arrive pas à y croire, dit Ruth... Je n'aurais jamais imaginé qu'un jour encore j'écouterai de la musique en buvant du vin...

Elle regardait autour d'elle.

— Vous avez bien arrangé votre maison.

— Comment était-ce, chez vous ? demanda Neville.

— C'était... différent.

— Comment vous protégez-vous ?

Elle parut chercher dans ses souvenirs.

— Nous avons cloué des planches aux fenêtres, comme vous. Et nous avons mis des croix...

Il la regarda et dit, d'une voix tranquille :

— Elles ne sont pas toujours efficaces.

— Que voulez-vous dire ?

— Pourquoi un juif craindrait-il la croix ? Pourquoi un vampire qui, *de son vivant*, était israélite, la craindrait-il ? La plupart des gens redoutaient de devenir des vampires, et c'est pourquoi la plupart d'entre eux sont atteints de cécité hystérique devant les miroirs. Mais quel effet peut avoir la croix sur un juif, un musulman, un bouddhiste ou un athée ?...

Elle soutint son regard.

— Vous ne m'avez pas laissé parler, reprit-elle. Nous utilisions de l'ail, également...

— Je croyais qu'il vous rendait malade ?

— J'étais déjà malade. J'avais perdu près de dix kilos...

Il hocha la tête. Mais tandis qu'il allait chercher une autre bouteille de vin dans la cuisine, il se dit qu'elle aurait dû s'y faire, après trois ans... (Pourquoi y avait-il toujours en lui, cette ombre de soupçon ? N'avait-elle pas accepté qu'il analysât son sang ? Oui, mais pouvait-elle faire autrement ?... « Je suis absurde, pensa-t-il. J'ai été seul trop longtemps. A présent, je doute de tout, sauf de mon microscope. C'est l'hérédité qui parle... Je suis bien le fils de mon père, que le Diable l'emporte ! »)

De la cuisine, il regardait Ruth, dans le living-room. Ses yeux s'arrêtèrent un instant sur sa poitrine. Elle avait un corps de jeune fille. Il n'arrivait pas à croire qu'elle avait eu deux enfants... Le plus curieux de l'affaire, se dit-il, c'était qu'elle n'éveillât en lui aucun désir physique. S'il l'avait trouvée deux ans plus tôt, peut-être l'eût-il violée. Il avait connu des moments terribles, à cette époque, où la frustration

sexuelle le rendait parfois à moitié fou. Et puis, le travail systématique avait fait prendre à ses pensées un autre cours. C'était comme si tout instinct sexuel était mort en lui. « C'est ce qui devait sauver les moines, jadis... » pensa-t-il. A présent. Dieu merci, il était tranquille de ce côté, et il en était heureux, particulièrement ce soir, dans la mesure où rien ne l'autorisait à penser qu'il pourrait laisser vivre Ruth plus de vingt-quatre heures... Car s'il avait parlé de la soigner, au cas où elle serait atteinte, il savait bien qu'il n'en avait pas encore trouvé le moyen.

Il revint dans le living-room.

— Ça a dû vous donner beaucoup de travail, de vous installer ainsi, dit-elle.

— Vous devriez le savoir. Vous avez passé par là, non ?

— Ce n'était pas pareil. Notre maison était petite. Nous ne pouvions pas songer à avoir les mêmes réserves que vous.

— Comment faisiez-vous pour vous nourrir ? demanda-t-il, à nouveau soupçonneux.

— Nous vivions de conserves.

Il acquiesça. C'était plausible. Et, malgré tout, quelque chose le tracassait, dans ses réponses, qu'il n'eût pu préciser. C'était affaire de pure intuition...

— Et comment faisiez-vous pour l'eau ?

Elle le regarda un moment sans rien dire.

— Vous ne croyez pas un mot de ce que je vous dis, n'est-ce pas ?

— Ce n'est pas cela, dit Neville. Je me demande simplement comment vous viviez.

— Non. N'essayez pas de mentir. Votre voix vous trahit. Vous avez été seul trop longtemps : vous ne savez plus jouer la comédie...

Il avait le sentiment gênant qu'elle se moquait de lui. « C'est ridicule, pensa-t-il. C'est une femme, après tout. Elle doit avoir raison : je ne suis qu'un ermite mal embouché... Et puis après ? »

— Parlez-moi de votre mari, dit-il brusquement.

Une ombre passa sur le visage de Ruth. Elle baissa la tête.

— Pas maintenant, je vous en prie... dit-elle.

Il se laissa tomber dans le fauteuil, renonçant à analyser le malaise qu'il ressentait. Tout ce que Ruth disait ou faisait pouvait s'expliquer par les épreuves qu'elle avait subies, et pouvait aussi bien n'être que mensonges. Comment savoir, avant le lendemain matin ? Et, d'autre part, pourquoi eût-elle menti, alors qu'elle savait justement que, dans quelques heures, il saurait, de toute manière, la vérité ?... Neville fit un effort pour alléger l'atmosphère.

— Savez-vous à quoi je pense ? dit-il. Si trois personnes ont réussi à survivre à l'épidémie, pourquoi n'y en aurait-il pas d'autres ?

— Vous croyez que c'est possible ?

— Pourquoi pas ?

— Parlez-moi encore de la maladie...

Il hésita une seconde. Fallait-il tout lui dire ? Qu'arriverait-il si elle réussissait à s'échapper et si, ensuite, elle revenait *avec les autres*, sachant tout ce qu'il savait ?

— Le sujet est vaste, dit-il.

— Ce que vous disiez au sujet de la croix... l'avez-vous vérifié ?

— Vous vous souvenez de ce que je vous ai raconté à propos de Ben Cortman ?

— C'est cet homme que vous avez...

— Oui... Venez. Je vais vous le montrer...

Il l'amena devant le judas. Tandis qu'elle regardait, debout derrière elle il sentit l'odeur de ses cheveux et de sa peau. « C'est curieux, pensa-t-il... L'odeur d'un corps ne me plaît plus. Je suis comme Gulliver, après son séjour chez les chevaux-pensants... »

— C'est celui qui se tient près du lampadaire, dit-il.

— Ils sont peu nombreux, remarqua Ruth. Où sont les autres ?

— J'en ai tué beaucoup...

— Mais ce lampadaire... Je croyais qu'ils avaient détruit toutes les installations électriques ?

— Je l'ai branché sur mon groupe électrogène, pour pouvoir les surveiller.

— Ils n'ont pas essayé de briser l'ampoule ?

— Elle est bien protégée. Et je la garnis régulièrement de gosses d'ail.

— Vous avez pensé à tout, dit-elle.

Elle s'écarta du judas et reprit :

— Voulez-vous m'excuser un instant ?

Neville la suivit des yeux tandis qu'elle gagnait la salle de bains, et un sourire s'ébaucha sur ses lèvres. Il y avait quelque chose de comique dans cette formule d'un autre âge : « Voulez-vous m'excuser un

instant ? » Il imaginait une jeune fille bien élevée assistant à une soirée mondaine, quelque *Traité de savoir-vivre pour jeunes Vampires...*

Puis son sourire s'effaça. Que se passerait-il si elle n'était *pas* contaminée ? Dans le cas contraire, tout était simple : il continuerait de vivre comme précédemment. Mais si Ruth était saine ? Si elle restait avec lui, s'ils commençaient une nouvelle vie, qui sait : s'ils avaient des enfants ?... Cette perspective était presque terrifiante, et Neville se rendit compte qu'il était devenu un « vieux garçon » invétéré. Il ne pensait plus à Virginia, à Kathy, à sa vie passée. Le présent lui suffisait. Et la perspective d'une nouvelle existence, faite de responsabilités et de sacrifices, l'effrayait. Il redoutait d'avoir à se lier, à se livrer, à laisser libre cours aux émotions et aux sentiments qu'il avait bannis de son univers. Il avait peur d'aimer à nouveau...

Lorsque Ruth revint de la salle de bains, elle enchaîna :

— Vous alliez me parler de Cortman...

— Cortman ?... Ah ! oui... Eh bien, une nuit, je l'ai amené ici et je lui ai montré une croix.

— Qu'a-t-il fait ?...

(« Et si je la tuais tout de suite ? pensa Neville. Sans même chercher à savoir... Si je la tuais et la brûlais ?... » Il frémit. De telles pensées attestaient la hideur du monde auquel il s'était fait, d'un monde où le meurtre était plus banal et plus facile que l'espoir... Mais non, il n'en était pas encore là !)

— Qu'avez-vous ? questionna Ruth en le regardant avec inquiétude.

— Rien, dit-il. Excusez-moi... Donc, Cortman... lorsque je lui ai montré la croix, eh bien, il a éclaté de rire. Mais ensuite, j'ai obtenu la réaction que j'attendais en lui montrant une torah !

— Une... quoi ?

— Une torah. Ce sont les tables de la Loi, pour les juifs... Cortman, que j'avais attaché, a brisé ses liens et s'est jeté sur moi.

— Et alors ?

— 11 m'a frappé. Mais j'ai réussi à le repousser jusqu'à la porte, rien qu'en lui montrant la torah... Ainsi, comme vous le voyez, ce n'est pas la croix elle-même qui a le pouvoir que lui attribue la légende. Selon moi, cette légende a sa source dans le fait qu'en Europe, où elle est née, la prédominance catholique explique que la croix soit le symbole naturel de la lutte contre les puissances des ténèbres...

— Vous n'avez pas essayé d'abattre Cortman avec votre revolver ?

— Comment savez-vous que j'ai un revolver ?

— Je... le présume. Nous en avons plusieurs...

— Alors vous devez savoir que les balles sont sans effet sur les vampires.

— Nous... n'étions pas très sûrs. Savez-vous pourquoi il en est ainsi ?

— Non, dit-il en hochant de la tête. Je l'ignore...

Il mentait. Il l'avait découvert, mais n'avait pas envie de le dire à Ruth... Pendant un long moment, ils écoutèrent la musique sans parler.

Les expériences de Neville sur les vampires morts lui avaient fait découvrir que le bacille avait le pouvoir de provoquer la sécrétion d'une sorte de glu sanguine qui obstruait presque immédiatement les blessures causées par les balles. A l'intérieur du corps, celles-ci ne pouvaient provoquer aucun dommage, tout l'organisme étant maintenu en activité par les germes. Tirer sur des vampires équivalait à jeter des cailloux dans un baril de goudron...

Pour faire quelque chose, Neville alla chercher sa pipe et la bourra, sans songer à demander à Ruth si la fumée la dérangeait.

Le pick-up s'arrêta. Elle prit un autre disque et le mit sur l'appareil. C'était le Deuxième concerto pour piano de Rachmaninoff. « Elle a des goûts bien conventionnels », pensa Neville, machinalement.

— Parlez-moi de vous, dit-elle.

Il faillit sourire : c'était bien là une question de femme...

— Il n'y a rien à dire...

Elle rit. De lui ?

— Vous m'avez terrifiée, cet après-midi, dit-elle, avec votre taille, votre barbe de sauvage et vos yeux de fou... Je me demande comment vous êtes, sans tous ces poils.

— Comme tout le monde, dit-il...

— Quel âge avez-vous, Robert ?

La gorge de Neville se serra. C'était la première fois qu'elle l'appelait par son nom, et cela lui faisait une impression étrange, presque désagréable. Il aurait

voulu qu'ils restassent encore des étrangers l'un pour l'autre. Au moins jusqu'au lendemain...

Elle reprit, en détournant le regard :

— Ne parlons plus, si cela vous ennue... Je m'en irai demain.

Il tressaillit.

— Mais...

— Je ne veux pas compliquer votre existence. Vous ne me devez rien... même si nous sommes les derniers.

Une fois encore, il éprouva un vague sentiment de culpabilité.

— Pardonnez-moi, dit-il. J'ai... j'ai été seul si longtemps. Questionnez-moi. Je vous répondrai.

Elle hésita une seconde, puis le regarda bien en face.

— Je voudrais que vous me parliez encore de la maladie. Elle a causé la mort de mes deux petites filles et de mon mari... Je voudrais savoir.

Neville se décida à parler.

— C'est un bacille, dit-il. Une bactérie cylindrique, qui crée dans le sang une solution isotonique. Sa présence ralentit la circulation sanguine mais assure l'activité fonctionnelle de tout le corps. Le bacille vit de sang frais et procure à l'organisme l'énergie dont il a besoin. Privé de sang, il se détruit lui-même par sporulation ou en engendrant des bactériophages...

Ruth le regardait d'un air incompréhensif. Il se rendit compte que ce langage devait être du chinois pour elle. Il s'efforça d'être plus clair :

— La sporulation est une émission de corps ovales

qui contiennent les éléments essentiels de la bactérie à l'état végétatif... En sorte que, lorsque le « porteur » se décompose, ces spores le quittent et se mettent en quête d'un nouvel organisme apte à les accueillir. Lorsqu'ils l'ont trouvé, ils germent, et un nouvel individu est infecté... Quant aux bactériophages, ce sont des protéines inanimées, provoquant un métabolisme anormal qui détruit les cellules...

Il lui parla ensuite du système lymphatique, de l'anaphylaxie provoquée par l'allergie à l'ail, des différents modes de transmission de la maladie.

— Comment se fait-il que nous soyons immunisés contre elle ? demanda Ruth.

Il la regarda d'un air songeur avant de se décider à répondre.

— Dans votre cas, je n'en sais rien, dit-il enfin. En ce qui me concerne, je crois avoir trouvé : pendant la guerre, au Panama, j'ai été mordu par une chauve-souris vampire. Ma thèse est que, précédemment, elle avait eu affaire à un *vrai* vampire et était porteuse du bacille *vampiris*. C'est pourquoi, selon moi, elle recherchait le sang humain plutôt que le sang animal. Mais au moment où le germe est passé dans mon sang, sa virulence avait été amoindrie, d'une manière que j'ignore, par son séjour dans l'organisme de l'animal. J'ai été terriblement malade, mais en fin de compte je ne suis pas mort, et le résultat de cette espèce de vaccination, c'est que mon propre organisme y a gagné d'être immunisé...

— Mais la même chose n'est-elle pas arrivée à d'autres ?

— Je ne sais pas, dit-il froidement. J'ai tué la chauve-souris. Peut-être étais-je le premier humain qu'elle attaquait.

Il parla ensuite du principal obstacle auquel il s'était heurté au cours de son étude de la maladie.

— D'abord, j'ai cru qu'il était indispensable d'enfoncer le pieu dans le cœur des vampires. Je me fondais sur la légende. Mais j'ai découvert qu'il n'en était rien. Je leur ai planté des pieux un peu partout, et ils en mouraient toujours. Alors, j'ai cru que c'était par suite de l'hémorragie. Mais un jour...

Et il lui raconta l'épisode de la femme qui s'était littéralement décomposée sous ses yeux.

— ... Ce n'était donc pas l'hémorragie, poursuivit-il. Je ne savais plus que penser. Et puis j'ai trouvé...

— Quoi ?

— J'ai pris un vampire mort. J'ai enfermé son bras dans une cloche à vide. J'y ai effectué une saignée. Le sang a coulé, mais c'est tout... Vous ne comprenez pas ?

— Euh... non.

— Lorsque j'ai laissé l'air pénétrer dans la cloche, le bras s'est décomposé... Voyez-vous, le bacille est une manière de saprophyte. Il peut vivre avec ou sans oxygène, selon le cas. A l'intérieur de l'organisme, il est anaérobie et vit en symbiose avec le système tout entier. Le vampire lui procure du sang frais, le bacille fournit de l'énergie au vampire, de sorte que le vampire peut continuer de procurer du

sang frais au bacille. Incidemment, le germe provoque aussi la croissance anormale des canines...

— Ah oui ?

— ... Mais lorsque l'air pénètre dans l'organisme, la situation se modifie instantanément. Le germe devient aérobic, et au lieu de rester symbiotique, devient résolument parasitique — c'est-à-dire qu'il dévore son propre « porteur »...

— Et le pieu...

— Le pieu laisse entrer l'air, et la blessure qu'il provoque est trop large pour permettre à la glu sanguine d'agir. Cela montre que le cœur ne joue aucun rôle dans l'affaire... A présent, je me contente d'entailler profondément les veines des poignets.

Il sourit vaguement et ajouta :

— Quand je pense à tout le temps que j'ai perdu à fabriquer des pieux !... Voilà pourquoi la femme dont je vous parlais s'est décomposée si rapidement : elle devait être morte depuis si longtemps qu'au moment même où l'air a pénétré dans son organisme, les bacilles ont causé une putréfaction spontanée.

Ruth frissonna.

— C'est horrible, dit-elle...

Il la regarda avec surprise. Horrible ? Il avait perdu cette notion depuis des années. Pour lui, le mot « horreur » n'avait plus de sens : il était blasé...

— Et ceux qui sont... toujours vivants ? questionna Ruth.

— Eh bien, lorsqu'on entaille leurs poignets, le germe devient automatiquement parasitaire. Mais la plupart meurent simplement d'hémorragie...

— *Simplement?*...

Elle tourna la tête brusquement et il vit ses lèvres se serrer.

— Qu'y a-t-il ? demanda-t-il.

— Ri...rien.

Il sourit.

— Vous savez, on s'habitue à ces choses. Il faut bien... On ne saurait appliquer les principes de la Déclaration des droits de l'homme dans la jungle ! Croyez-moi : ce que je fais, c'est la seule chose à faire. Vaudrait-il mieux les laisser mourir de la maladie pour qu'ensuite ils reviennent... d'une manière beaucoup plus terrible ?

Elle joignit les mains et dit nerveusement :

— Mais vous disiez que beaucoup d'entre eux sont... sont toujours vivants. Comment pouvez-vous savoir qu'ils ne *resteront* pas vivants ?

— Je le sais, dit-il. Je connais le bacille, je sais comment il se multiplie. Si longtemps qu'ils lui résistent, il doit finir par les emporter. J'ai mis au point des antibiotiques, je les ai expérimentés, en vain. Il est trop tard pour songer à la vaccination. Leur organisme ne peut combattre les germes et *en même temps*, sécréter des anticorps. Croyez-moi, c'est sans solution. Si je ne les tuais pas, tôt ou tard ils mourraient et « ressusciteraient » pour me tuer, moi. Je n'ai pas le choix...

Ils restèrent silencieux et, pour la première fois depuis des années, il se demanda vaguement s'il était tellement sûr d'avoir raison. C'était sa faute à elle, s'il se posait cette étrange question...

— Pensez-vous vraiment que j'aie tort ? demanda-t-il enfin, d'une voix incrédule.

Elle se mordit la lèvre.

— Ruth..., insista-t-il.

— Ce n'est pas à moi d'en décider, répondit-elle enfin.

— Virginia !

La forme sombre recula jusqu'au mur au moment où le cri rauque de Robert Neville déchira le silence.

Il se dressa sur le divan, le cœur battant, et son regard embrumé de sommeil essaya de percer l'obscurité.

— Virginia... c'est toi ? questionna-t-il à nouveau, d'une voix tremblante.

— Non, répondit l'ombre, c'est... moi, Ruth.

Il remarqua qu'un faible rayon de lumière pénétrait dans la pièce par l'ouverture du judas, et se réveilla tout à fait. Ce n'était pas Virginia. Il se secoua.

— Que faites-vous là ? demanda-t-il.

— Rien, dit-elle nerveusement. Je... je ne pouvais pas dormir.

Il alluma l'électricité. Ruth était toujours contre le mur, un peu éblouie par la lumière.

— Pourquoi êtes-vous habillée ?

— Je regardais... dehors.

— Vous vouliez profiter de mon sommeil pour vous en aller?

— Non, je...

— Répondez !

— Mais non, voyons ! Comment vouliez-vous... avec ceux-là, dehors ?

Il se versa un verre de whisky et l'avalait d'une seule gorgée « Virginia..., pensa-t-il avec amertume. Toujours Virginia... Le passé n'en finira donc jamais de mourir? »

— C'est ainsi qu'elle s'appelait? questionna Ruth.

Il se raidit.

— Peu importe, dit-il. Allez dormir...

Elle fit un pas.

— Pardonnez-moi... Je ne voulais pas...

Et, soudain, il sut qu'il ne désirait pas qu'elle allât se recoucher. Il souhaitait qu'elle restât près de lui. Il n'avait pas envie d'être seul.

— J'ai cru que c'était ma femme, dit-il. Je dormais et...

Il avala un autre verre de whisky. Ruth l'écoutait, immobile.

— Un jour, elle est revenue..., reprit-il avec peine. Je l'avais enterrée, mais elle est revenue. Elle vous ressemblait un peu. J'ai essayé de la garder près de moi. Mais elle n'était plus comme avant... Tout ce qu'elle voulait, c'était...

Il eut une espèce de sanglot.

— Ma femme était revenue... *pour boire mon sang!*

Il laissa tomber le verre vide et se mit à arpenter la pièce. Ruth l'écoutait, toujours immobile.

— J'ai dû... lui faire la même chose qu'aux autres. A ma propre femme... (Sa voix chavira.) *Je lui ai enfoncé un pieu dans le cœur.* C'était la seule chose à faire, n'est-ce pas ? Je...

Il respira profondément avant de poursuivre.

— Il y a presque trois ans de cela, et je n'ai pas encore oublié... Elle est toujours près de moi... Quoi que je fasse, je ne peux oublier, ni me faire à cette idée, ni m'en délivrer...

Il se passa une main tremblante dans les cheveux.

— Je sais ce que vous pensez. Je n'ai pas eu confiance en vous. J'étais tranquille, en paix dans ma coquille. Et puis... en une seconde, tout s'est écroulé. Finies, la tranquillité, la paix...

— Robert...

La voix de Ruth était brisée, éperdue, comme la sienne.

— Pourquoi faut-il que nous ayons à subir tout cela ? questionna-t-elle.

Il soupira amèrement.

— Je ne sais pas. Il n'y a pas de raison, pas de réponse. C'est ainsi...

Elle était près de lui, à présent. Et soudain, d'un mouvement brusque, il l'attira contre lui, et ils ne furent plus que deux enfants perdus se serrant l'un contre l'autre dans une nuit sans fond.

— Robert, Robert...

Leurs lèvres se joignirent et il sentit les bras de Ruth se nouer autour de son cou.

Ils étaient assis dans l'obscurité, serrés l'un contre l'autre, comme si toute la chaleur du monde s'était réfugiée dans leurs corps. Les grandes mains de Neville caressaient maladroitement les cheveux de Ruth.

— Pardonnez-moi, Ruth...

— Pourquoi ?

— J'ai été dur avec vous, je ne vous ai pas crue...

— Oh ! Robert, tout cela est tellement injuste. Pourquoi sommes-nous encore vivants ? Pourquoi ne sommes-nous pas tous morts ? Ce serait tellement plus simple...

— Chut ! fit-il. Tout ira bien, maintenant...

11 la sentit hocher la tête.

— Tout ira bien, répéta-t-il.

— Comment serait-ce possible ?

— Il le faut, dit-il.

Depuis combien de temps étaient-ils ainsi ? Neville avait tout oublié, le lieu où ils étaient, l'heure qu'il était. Ils n'étaient plus que deux survivants, qui avaient besoin l'un de l'autre, maintenant qu'ils s'étaient trouvés...

Puis l'envie lui vint de faire quelque chose pour elle, de l'aider.

— Venez, dit-il... Je vais examiner votre sang.

Elle frémit dans ses bras et il voulut la rassurer :

— N'ayez pas peur... Je suis sûr que je ne trouve-

rai rien. Et si vous êtes atteinte, je vous guérirai, Ruth je vous le jure !

Il se leva et la força à l'imiter, plein d'une excitation qu'il n'avait plus éprouvée depuis des années.

— Je ne vous ferai pas mal, je vous le promets. Mais il faut que nous sachions. Alors, nous pourrions nous mettre au travail. Je vous sauverai, Ruth, ou je mourrai avec vous... Venez.

Il l'entraîna à sa suite, toujours tendue et silencieuse, dans la chambre à coucher. Et là, en pleine lumière, il vit à quel point elle avait peur. Il la serra contre lui et caressa ses cheveux.

— Allons, dit-il, n'ayez plus peur, Ruth... Puisque je vous dis que *dans tous les cas* tout ira bien...

Il la fit s'asseoir et prépara ses instruments. Elle était livide, et elle ferma les yeux lorsqu'il lui enfonça l'aiguille dans le bras...

Les mains de Neville tremblaient tandis qu'il était un peu de sang sur la lame de verre, et il sursauta lorsque Ruth demanda d'une voix blanche :

— Que ferez-vous si je suis... ?

— Je ne sais pas encore, dit-il. Mais nous pourrions toujours essayer.

— Quoi ?

— Un vaccin, par exemple.

— Vous disiez que les vaccins étaient inefficaces...

— Oui, mais...

Il glissa la lame de verre dans le microscope et se pencha en avant. Ruth se leva.

— Robert, ne regardez pas !

Mais il avait déjà vu... Ses yeux se tournèrent vers elle.

— Ruth..., dit-il.

Le maillet de bois l'atteignit au front.

Il sentit une douleur fulgurante lui vriller le crâne et il tomba sur les genoux. Ruth le regardait d'un air égaré. Le maillet s'abattit de nouveau et il poussa un cri.

— Ruth!

Il entendit, à cent kilomètres de là, une espèce de sanglot et une voix qui disait :

— Je vous avais dit de ne pas...

Il essaya de s'accrocher à elle, mais le maillet le frappa une troisième fois, à l'arrière du crâne. Ses mains glissèrent le long des jambes de Ruth, et ses ongles dessinèrent des sillons pâles sur la peau bronzée *d'un hâle artificiel...*

Neville tomba en avant, et ce fut la nuit.

Lorsqu'il ouvrit les yeux, la maison était silencieuse.

Il se redressa avec difficulté, la tête douloureuse, les jambes flageolantes, et se traîna jusqu'à la salle de bains. L'eau froide lui fit du bien.

Que s'était-il passé ?

Le living-room était vide. La porte d'entrée était restée entrouverte. Une aube grisâtre se levait. Ruth était partie.

Alors, il se souvint...

Il revint dans la chambre à coucher. La lettre était posée sur l'établi, à côté du microscope renversé. Il lut:

Robert,

A présent, vous savez. Vous savez que presque tout ce que je vous ai dit était faux... Je vous écris ceci, parce que je désire vous sauver, si c'est possible.

Quand on m'a chargée de vous espionner, cela m'était égal. Votre vie m'importait peu. Car j'avais un mari, Robert: c'est vous qui l'avez tué...

Maintenant, c'est différent. Je sais que ce que vous avez fait, vous étiez forcé de le faire — comme nous. Nous sommes contaminés. Mais vous le savez déjà. Ce que vous ne savez pas encore, c'est que nous vivrons. Nous avons trouvé un moyen de vivre, et nous allons lentement mais sûrement reconstituer une société nouvelle. Nous nous débarrasserons de ces misérables créatures dont la mort a fait des pantins. Et quel que soit mon désir de vous voir vivre, nous déciderons peut-être de vous tuer, vous et vos semblables...

« Mes semblables ? » pensa Neville... Mais il poursuivit sa lecture :

J'essayerai de vous sauver. Je leur dirai que vous êtes trop bien armé pour qu'on puisse s'attaquer à vous tout de suite. Profitez de ce répit, Robert! Quittez votre maison, gagnez les montagnes, mettez-vous en sûreté ! Nous ne sommes encore qu'une poignée. Mais tôt ou tard nous nous organiserons, et rien de ce que je pourrai dire n'empêchera les autres de vous détruire. Partez immédiatement !

Je sais que vous ne me croirez peut-être pas. Pourtant, c'est ainsi : nous pouvons déjà supporter pendant quelque temps la lumière du jour (bien sûr, le hâle de ma peau était artificiel...), nous nous sommes acclimatés au bacille. Pour vous le prouver, je vous laisse une de mes pilules. Elles ne m'ont pas quittée. Je les portais dans ma ceinture. Vous découvrirez leur composition, à hase de sang défébriné et de je ne

sais quel autre produit. Le sang nourrit les germes, l'autre produit les empêche de se multiplier. Ce sont ces pilules qui nous permettent de vivre.

Croyez-moi et fuyez !... Et pardonnez-moi, aussi. Je ne voulais pas vous frapper. Cela m'a fait autant de mal qu'à vous. Mais j'étais terrifiée, je ne savais pas ce que vous feriez, une fois que vous sauriez... Pardonnez-moi de vous avoir menti. Mais croyez au moins ceci, je vous en supplie, quand nous étions dans les bras l'un de l'autre, je ne vous mentais plus... je vous aimais.

RUTH.

Neville lut la lettre deux fois. Il n'arrivait pas à croire ce qu'elle lui apprenait. Enfin, il s'approcha de l'établi et examina la petite pilule couleur d'ambre que Ruth y avait déposée. Il lui semblait que tout son univers vacillait sur ses bases. Pourtant, comment refuser l'évidence ? Quand il l'avait vue pour la première fois, Ruth marchait en plein soleil... Elle avait réagi à l'ail... Le hâle de sa peau était artificiel (Neville en avait gardé des traces sur les doigts, et sous les ongles)... Et cette pilule...

Il se laissa tomber dans le fauteuil, et son regard se posa sur le maillet de bois, demeuré sur le plancher. Lentement, avec effort, son esprit reconstituait tous les faits... Lorsqu'elle l'avait vu pour la première fois, elle avait voulu fuir. Était-ce une ruse ? Non : elle était réellement terrifiée, par son aspect, par ses cris. Puis, une fois calmée, elle s'était mise à lui mentir,

pour le faire parler. La nuit, en sachant assez long, elle avait voulu repartir, mais la présence de Cortman et des autres l'en avait empêchée. Il s'était réveillé. Il l'avait prise dans ses bras. Il...

Neville frappa le fauteuil de son poing fermé. *Je vous aimais ?...* Mensonge, mensonge encore... Il froissa la lettre et la jeta loin de lui.

Mais le reste de cette lettre ne mentait pas, il le savait. Pas besoin de pilule, pas besoin de preuves, de souvenirs, il savait que c'était vrai, il savait même certaines choses dont Ruth et ses pareils eux-mêmes ne semblaient pas se douter...

Il alla au microscope, le remit debout, et colla son œil à l'oculaire pour examiner à nouveau l'échantillon du sang de Ruth. Oui, il savait... Et la confirmation que lui apportait ce qu'il voyait changeait la face du monde. Avait-il été assez stupide de ne pas l'avoir prévu — surtout après avoir lu certaine phrase des centaines, des milliers de fois ! Il n'en avait jamais mesuré l'importance. C'était une phrase très courte mais si lourde de sens :

Les bactéries peuvent muter...

QUATRIEME PARTIE

JANVIER 1979

Ils vinrent de nuit...

Ils vinrent dans des voitures noires, armés de fusils, de revolvers, de haches, de pics, de projecteurs. Ils vinrent du fond de la nuit dans un grand bruit de moteurs, et les longs bras blancs de leurs phares éclairèrent Cimarron Street.

Robert Neville était assis près du judas lorsqu'ils arrivèrent, et il vit la lumière blanche frapper le visage exsangue des vampires, il vit l'affolement de ceux-ci, il vit leurs yeux inhumains se tourner vers la lumière aveuglante.

Alors Neville bondit en arrière, le cœur battant, sans savoir quoi faire. Il eut une pensée rapide pour ses pistolets, pour sa mitraillette. Défendre sa maison ?... Puis il serra les poings. Non, depuis des mois, sa décision était prise : il ne combattrait pas.

Il retourna au judas.

La rue était, à présent, le théâtre d'une immonde boucherie éclairée par les phares des autos. Des hommes se ruaient sur d'autres hommes, on entendait des coups de feu. Deux vampires mâles essayaient de

fuir. Quatre hommes les rattrapèrent et les jetèrent à terre, tandis que deux autres levaient leurs pics... Des hurlements s'élevèrent dans la nuit. Le visage de Neville se convulsa et il se mit à trembler comme une feuille morte.

Les hommes vêtus de noir savaient exactement ce qu'ils avaient à faire. Il les vit encercler sept vampires — six hommes et une femme — les saisir par les bras et leur enfoncer leurs pics dans la poitrine. Le sang jaillit et les vampires moururent, l'un après l'autre. Neville grelottait. Les mots de Ruth traversèrent son cerveau. Était-ce donc cela la « nouvelle société »? Il s'efforçait de croire que ces hommes étaient obligés d'agir ainsi, mais en même temps il se sentait envahi par un doute terrible. Ce qu'ils avaient à faire, fallait-il qu'ils le fissent *de cette manière*, avec cette sauvagerie de bouchers? Pourquoi frapper la nuit, alors que, de jour, on pouvait supprimer les vampires sans qu'ils s'en rendissent compte?

Robert Neville n'aimait pas l'aspect de ces hommes, ni la boucherie méthodique à laquelle ils se livraient. Ils ressemblaient à des gangsters, et leurs visages, cruels, inhumains, avaient une expression de triomphe sadique.

Soudain, Neville tressaillit : où était Ben Cortman? Il ne le voyait pas, si loin que portât son regard. Et il se rendit compte qu'il faisait des vœux pour que Cortman leur échappât, pour qu'il ne fût pas abattu *de cette manière*. Avec stupeur, il se rendit

compte qu'il se sentait plus proche des vampires que de leurs exécuteurs...

Les sept vampires morts, les projecteurs se mirent à balayer la rue. Neville suivit des yeux le pinceau lumineux. Soudain, il frémit : Ben Cortman s'était réfugié sur un toit, de l'autre côté de la rue... Il rampait sur les tuiles en direction de la cheminée, et Neville comprit tout à coup que c'était dans cette cheminée qu'il avait dû se cacher le plus souvent. Pourquoi lui, Neville, n'y avait-il jamais pensé? Il eût épargné à Cortman d'être abattu par les étranges tueurs. Le résultat eût été le même, bien sûr, mais il ne pouvait se défendre de penser que ce n'était pas à eux qu'il appartenait de donner à Cortman le dernier repos...

Ses yeux fixaient intensément les mains trop blanches de Cortman qui s'accrochaient aux tuiles. Il eût voulu lui crier d'avancer plus vite...

Les hommes ne crièrent pas. Ils levèrent leurs carabines et tirèrent. Neville eut l'impression que c'était son propre corps que frappaient les balles. Cortman eut un sursaut, mais continua d'avancer. Ils tirèrent à nouveau. Neville sentit ses yeux se remplir de larmes. Enfin, Cortman se dressa sur les genoux et essaya de s'accrocher à la cheminée, tandis que les balles le criblaient. Une mitraillette se mit de la partie. Une seconde, Cortman se tint debout les bras en l'air, avec, sur son visage blême, une expression de défi dément.

— Ben... murmura Neville dans un soupir.

Le corps de Ben Cortman s'inclina en avant, glissa

et roula lentement le long du toit, puis tomba dans le vide. Dans le silence soudain qui suivit, Neville l'entendit s'écraser sur le trottoir avec un bruit horrible. Les hommes se ruèrent en avant, leurs pics levés. Neville ferma les yeux...

Il entendit les pas pesants se rapprocher et fit un bond en arrière.

Il se tenait au milieu de la pièce, attendant qu'ils l'appellent. « Je ne leur résisterai pas » se dit-il, bien qu'il en eût envie, bien que, déjà, il haït les hommes noirs, avec leurs pics sanglants. Mais sa décision était prise depuis longtemps. Ce qu'ils faisaient, ils ne pouvaient pas ne pas le faire, même s'ils eussent pu y mettre moins de brutalité inutile et de visible plaisir. Lui, Neville, avait tué les leurs. Il fallait qu'ils s'emparent de lui pour se défendre. Il ne leur résisterait pas. Il s'en remettrait à la justice de leur nouvelle société. Lorsqu'ils l'appelleraient, il sortirait et se livrerait à eux.

Mais ils ne l'appelèrent pas...

Haletant, Neville vit le fer d'une hache s'enfoncer dans la porte d'entrée. Que faisaient-ils ? Pourquoi ne l'invitaient-ils pas à se rendre ? Il n'était pas un vampire, lui, il était un homme pareil à eux !... Il les entendit s'attaquer également à la porte de derrière. Ses yeux affolés allaient de l'une à l'autre. Il sentit son cœur s'emballer. Il ne comprenait pas...

Le fracas d'une détonation le fit sursauter. L'un d'eux avait tiré dans la serrure de la porte d'entrée, pour la faire sauter. Et soudain, il comprit : ils

n'avaient pas l'intention de l'arrêter, de le juger, *mais de l'abattre, comme un chien...*

Avec un grognement où se mêlaient la peur et la colère, il courut dans la chambre à coucher et, les jambes tremblantes, prit son revolver dans le tiroir du bureau. La porte d'entrée s'abattit avec fracas.

Des pas lourds résonnèrent dans le living-room. Neville recula dans l'obscurité jusqu'à ce qu'il se trouvât le dos au mur. Sa main serrait le revolver braqué vers la porte. Ils n'auraient pas sa peau sans y mettre le prix ! Il entendit un homme parler, sans comprendre ce qu'il disait. Puis il y eut de la lumière dans le hall. Neville retenait sa respiration. « Ça devait donc finir ainsi... » se dit-il.

La porte s'ouvrit et les deux hommes entrèrent, une torche électrique à la main. Lorsqu'ils le virent, l'un d'eux cria :

— Attention, il est armé !

Un coup de feu claqua. La balle frappa le mur au-dessus de la tête de Neville. Alors son doigt se crispa sur la détente, sans même qu'il s'en rendît compte. L'un des hommes tomba avec un gémissement.

Neville sentit comme un violent coup de poing dans la poitrine et il tomba à genoux, pressant une fois encore la détente, le revolver lui échappa.

— Tu l'as eu ! cria quelqu'un.

Il essaya de reprendre son arme, mais une botte écrasa sa main. Il sentit les os craquer.

Des mains brutales l'empoignèrent sous les bras et le forcèrent à se lever. Il se demanda s'ils allaient l'abattre sur place. « Virginia..., pensa-t-il. Je

viens... » Il souhaitait mourir là, tout de suite, dans sa maison. Mais les mains se mirent à le traîner vers la porte.

— Non... gémit-il. Non... Virginia...

Les hommes noirs emportèrent son corps pantelant hors de la maison, dans la nuit, dans ce monde qui, désormais, n'était plus le sien, mais le leur ...

Pourquoi n'éteignait-on pas ce feu qui brûlait dans sa poitrine ?

Il ouvrit les yeux. Il souffrait comme un damné, un fer rouge le traversant de part en part chaque fois qu'il respirait. « Où suis-je ? » se demanda-t-il. Sa poitrine était entourée d'un bandage blanc, au milieu duquel le sang faisait une grosse tache sombre. « Je suis blessé, se dit-il. Je suis gravement blessé. Où suis-je ?... »

Alors, il se souvint. Et il sut où il était avant même d'avoir tourné la tête pour découvrir les murs nus de la cellule et la fenêtre aux épais barreaux. Au-dehors, on entendait un bruit sourd, une sorte de murmure confus. « Je vais mourir », pensa Robert Naville.

Il essaya de s'en convaincre, en vain. Bien qu'il eût passé plus de trois ans en compagnie de la mort, bien qu'il eût vécu dans un monde mort, il n'arrivait pas à comprendre. Sa mort à *lui* était une chose qui lui échappait totalement...

Il n'avait toujours pas bougé lorsque, derrière lui, la porte s'ouvrit.

Il ne pouvait se tourner, cloué par la douleur. Il entendit des pas s'approcher du lit et s'arrêter. « Mon bourreau, pensa-t-il... La « justice » de la nouvelle société... » Il ferma les yeux et attendit.

— Vous avez soif ?

La surprise le fit tressaillir et il eut mal. Sur sa poitrine, la tache rouge s'agrandit. Il eut un gémissement d'agonie.

Ruth s'agenouilla près du lit, essuyant la sueur qui ruisselait sur le front de Neville. Puis elle appuya un linge humide et frais sur ses lèvres.

— C'est vous..., dit-il avec peine.

Elle ne dit rien, mais se releva et il entendit qu'elle versait de l'eau dans un verre.

Lorsqu'elle lui souleva la tête pour lui permettre de boire, il lui sembla qu'une lame effilée s'enfonçait dans sa poitrine. Il se dit que c'était cela *qu'ils* avaient dû éprouver lorsque les pics pénétraient leur chair, cette morsure affreuse, ce déchirement, la fuite de leur sang... Sa tête retomba sur l'oreiller en murmurant :

— Merci...

Elle s'assit au bord du lit, le regardant avec une expression étrange où se mêlaient la sympathie et le détachement.

— Vous ne m'avez pas crue, n'est-ce pas ? demanda-t-elle.

Il fit un effort pour répondre.

— Si... je vous ai crue.

— Pourquoi n'êtes-vous pas parti ?

- Je... n'ai pas pu. J'ai essayé... plusieurs fois. Je

n'ai pas pu partir. J'étais trop attaché à... ma maison... C'était une habitude comme... l'habitude de vivre...

Ses yeux chavirèrent. Elle épongea à nouveau son front.

— Il est trop tard maintenant, dit-elle. Vous le savez, n'est-ce pas ?

Il essaya de sourire, mais sans y réussir.

— Pourquoi vous êtes-vous battu contre eux ? Ils avaient ordre de vous capturer sain et sauf. Si vous n'aviez pas tiré, ils ne vous auraient pas fait de mal.

— Quelle différence ?... murmura-t-il dans un souffle.

Il ferma les yeux sous l'effet de la souffrance. Lorsqu'il les rouvrit, Ruth n'avait pas bougé. Il eut un pauvre sourire torturé.

— Elle est belle, votre... nouvelle société, dit-il. Qui sont ces... ces gangsters qui sont venus me chercher ? Vos... justiciers ?

Le regard de Ruth était froid et calme. « Elle a changé », se dit-il soudain.

— Les sociétés naissantes sont toujours primitives, dit-elle. Vous devriez le savoir. En un sens, nous sommes pareils à un parti révolutionnaire, prenant le pouvoir par la violence. C'est inévitable. Vous savez ce qu'est la violence : vous avez tué, vous aussi. Souvent.

— Uniquement... pour survivre.

— C'est exactement pour cette raison que nous tuons, nous aussi, poursuivit-elle tranquillement.

Pour survivre. Nous ne pouvons laisser les morts vivre parmi les vivants. Leur cerveau est infirme, ils ont un seul but. Ils *doivent* être détruits. Au même titre que quiconque a tué les morts *et les vivants* — vous le savez...

Il soupira, et la souffrance le déchira à nouveau, encore plus aiguë. « Que vienne la fin, pensa-t-il... Je n'en peux plus... » La mort ne lui faisait plus peur. Il ne savait pas pourquoi, mais il avait cessé de la craindre.

Il regarda Ruth et dit :

— Avez-vous vu leur visage quand... quand ils tuent? Ça leur plaît...

Le visage de Ruth se durcit. « Comme elle a changé... » se répéta Neville.

— Avez-vous jamais vu *votre* visage, lorsque vous tueiez? dit-elle en lui essuyant le front. Moi, je l'ai vu... vous vous rappelez? J'étais terrifiée. Et à ce moment-là, vous ne songiez même pas à me tuer, vous ne faisiez que me poursuivre...

Il referma les yeux. « Pourquoi est-ce que je l'écoute? se dit-il. Elle ne pense plus. Elle s'est convertie à cette nouvelle sauvagerie... »

— Peut-être avez-vous vu de la joie sur leur visage, reprit-elle. Cela n'a rien de surprenant. Ils sont jeunes. Et ce *sont* des tueurs — des tueurs légaux, des tueurs par ordre. On les respecte et on les admire *parce qu'ils tuent*. Comment voudriez-vous qu'ils réagissent? Ce ne sont jamais que des hommes, et des hommes peuvent prendre goût au

meurtre. C'est une vieille histoire, Neville. Vous le savez bien...

Il la regarda. Elle avait le sourire contraint d'une femme essayant d'oublier sa féminité pour mieux remplir ses fonctions...

— Robert Neville, dit-elle. Le dernier représentant de la vieille race...

Le visage de Neville se crispa.

— Le dernier? questionna-t-il, envahi par l'étrange sentiment d'une solitude affreuse.

— Autant que nous sachions, répondit prudemment Ruth. Lorsque vous ne serez plus, il ne restera personne de votre espèce dans notre société... particulière.

Il regarda en direction de la fenêtre.

— Il y a... des gens... dehors...

Elle acquiesça.

— Ils attendent, dit-elle.

— Ma... mort?

— Votre exécution.

Il leva les yeux sur elle.

— Pourquoi tant tarder? demanda-t-il sans crainte, avec une soudaine nuance de défi dans la voix.

Leurs regards se croisèrent, et quelque chose, en Ruth, parut se briser. Elle pâlit.

— Je le savais... dit-elle doucement. Je savais que vous n'auriez pas peur...

Elle lui prit la main d'un mouvement impulsif.

— Lorsque j'ai entendu qu'on leur donnait ordre d'aller vous arrêter, j'ai été sur le point d'aller vous

avertir... Mais je me suis dit que si vous étiez encore là, rien ne vous ferait partir. Alors j'ai cherché un moyen de vous aider à vous échapper, une fois qu'ils vous auraient pris... Ensuite, on m'a appris que vous aviez été blessé, et cela rendait mon projet irréalizable.

Elle lui sourit, enfin détendue.

— Je suis heureuse que vous n'ayez pas peur. Vous êtes très brave... Robert.

Il sentit qu'elle serrait sa main plus fort.

— Comment se fait-il... que vous soyez ici ? questionna-t-il.

— J'ai rang d'officier dans la nouvelle société.

Il la regarda intensément.

— Ne les laissez pas devenir... trop sauvages... trop inhumains... dit-il.

— Que puis-je... commença-t-elle, mais elle s'interrompit et lui sourit. J'essayerai, dit-elle simplement.

Il était à bout de forces. Ruth se pencha vers lui.

— Ecoutez-moi, Robert. Ils veulent vous exécuter, bien que vous soyez blessé. Ils ne peuvent faire autrement. Les gens ont passé toute la nuit à attendre cela... Vous les terrifiez. Ils vous haïssent. Et ils veulent vous voir mort...

Elle défit prestement les deux premiers boutons de son chemisier et tira de son soutien-gorge un minuscule sachet qu'elle mit dans la main de Neville.

— C'est tout ce que je puis faire pour vous faciliter les choses, Robert... murmura-t-elle. Je vous avais averti, je vous avais dit de fuir...

Sa voix se brisa.

— Il est trop tard pour vous battre, maintenant...

— Je sais, dit-il à voix basse.

Un moment, elle resta debout à côté de son lit, le regardant avec pitié. Puis elle se pencha sur lui, et sa bouche se posa sur les lèvres de Neville.

— Vous serez bientôt près d'elle... dit-elle encore, très bas, très vite.

Et elle s'écarta, en fermant son chemisier. Son regard s'arrêta sur la main de Neville. Elle dit :

— Prenez-les vite...

Et elle sortit. Il entendit la porte de la cellule se refermer.

De ses yeux clos, des larmes chaudes coulèrent sur les joues de Neville. Adieu, Ruth... Adieu, toutes choses...

Brusquement, après avoir respiré profondément, d'un effort surhumain, il se dressa sur son lit. La douleur explosa dans sa poitrine et il faillit s'évanouir. Les dents grinçantes, il se mit debout et, s'appuyant au mur, réussit à se traîner jusqu'à la fenêtre.

La rue était pleine de gens qui piétinaient dans l'aube grise. Le bruit confus de leurs voix faisait penser au bourdonnement d'un million d'insectes.

Neville regarda, s'accrochant de la main gauche à un barreau, les yeux brillants de fièvre.

Alors, de la rue, quelqu'un l'aperçut.

Un instant, le murmure des voix s'amplifia, il y eut quelques cris de surprise.

Puis un silence soudain se fit, comme si une lourde couverture se fût abattue sur la foule. Tous les visages blêmes étaient levés vers lui. Il fit un pas en arrière et une pensée étrange surgit dans son cerveau : « A présent, *c'est moi, le monstre...* » Le concept de « normalité » n'avait jamais de sens qu'aux yeux d'une majorité, après tout...

Cette idée, et ce qu'il lisait sur leurs visages — une horreur mêlée de crainte et de dégoût — lui firent prendre conscience *qu'ils avaient peur de lui*. Pour eux, il incarnait une terrible menace, un fléau pire que la maladie avec laquelle ils avaient appris à vivre. Il était un invraisemblable spectre qui laissait comme seule preuve de son existence et de son passage les cadavres exsangues de ceux qu'ils aimaient. Et il comprit ce qu'ils ressentaient à sa vue, et il ne leur en voulut pas. Sa main se crispa sur le petit sachet qui contenait les pilules. Il pouvait se soustraire à la violence, il pouvait éviter d'être mis en pièces sous leurs yeux...

Robert Neville regarda le nouveau peuple de la Terre. Il savait qu'il n'en faisait pas partie. Il savait que, pour ces gens, comme les vampires, il était une malédiction, un objet de sombre terreur, qui devait être détruit.

Il leur tourna le dos, et s'appuya au mur pour avaler les pilules.

« La boucle est bouclée, pensa-t-il au moment de sombrer dans la nuit définitive. Une nouvelle terreur est née de la mort, une nouvelle superstition s'installe dans le monde... *Je suis une légende...* »